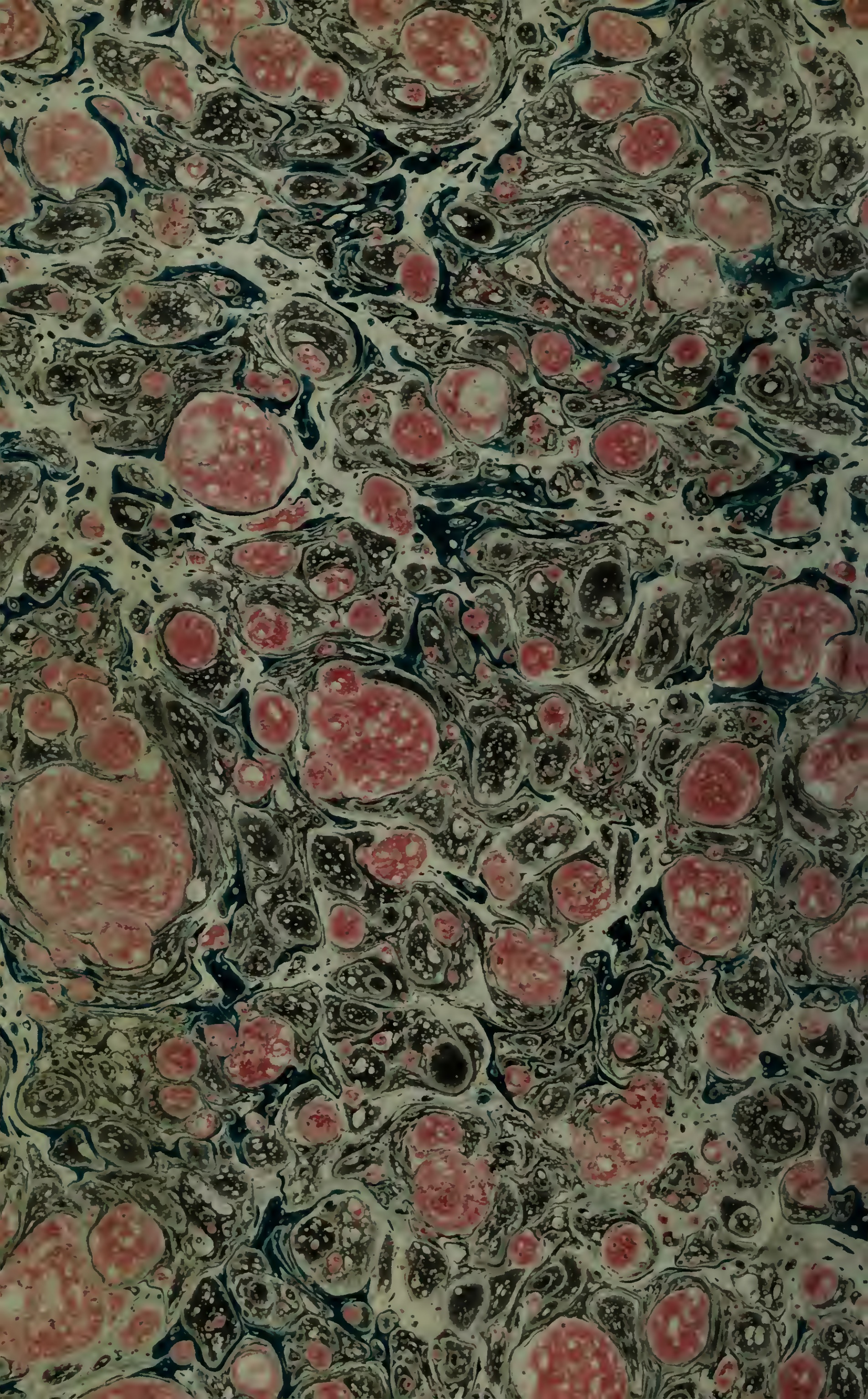
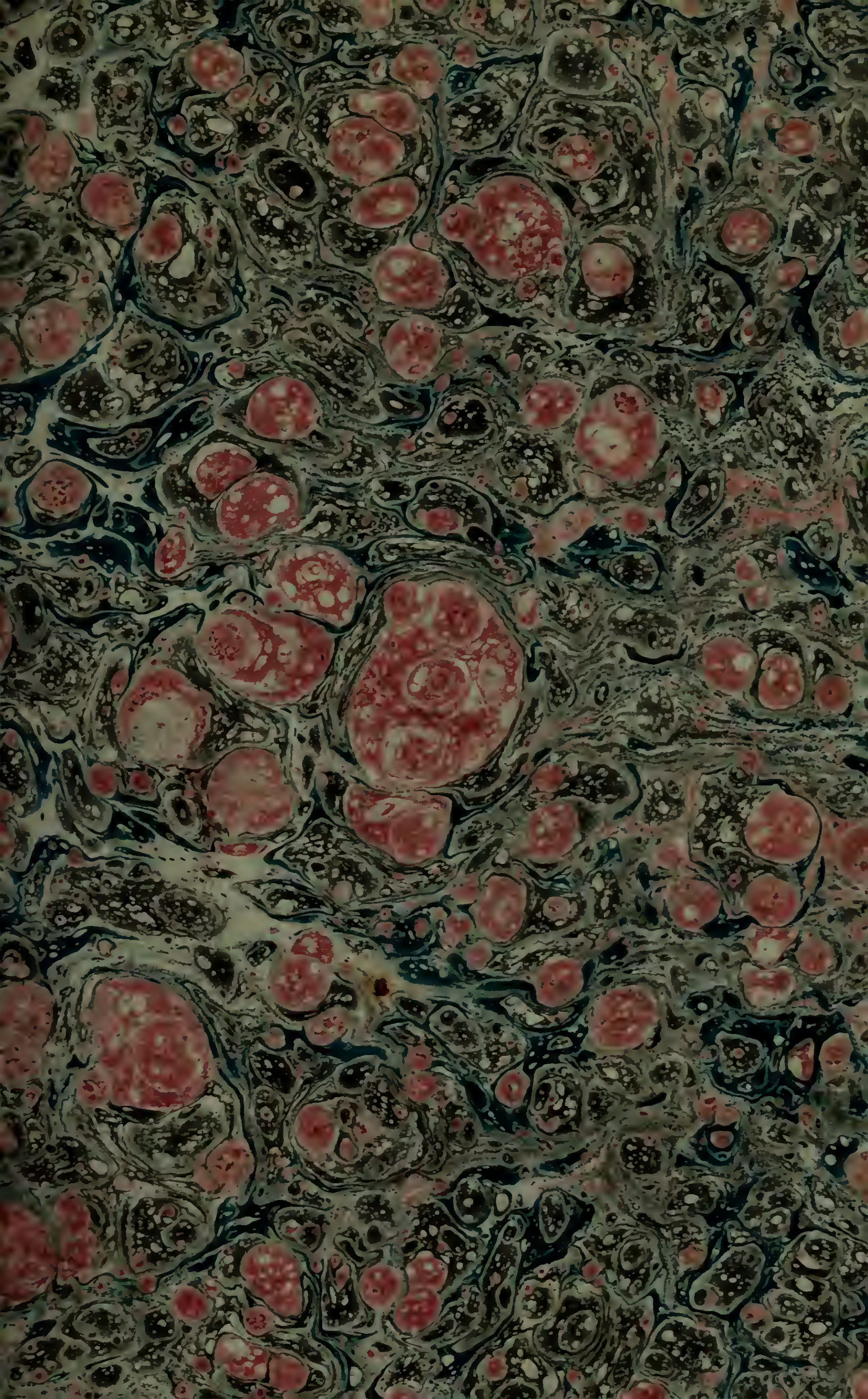






CSP

THÉATRE MORAL

OU

PIECES DRAMATIQUES

NOUVELLES.

TOME SECOND.

Ce Volume contient.

Page

THÉATRE MORAL
OU
PIECES DRAMATIQUES
NOUVELLES,

Par M. le Chevalier DE CUBIERES, des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marſeille, Rouen, Heſſe-Caſſel, &c. &c.

TOME SECOND.

Contenant cinq Comédies & un Mélodrame.



A PARIS,

Chez
- CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, No. 64.
- BAILLI, Libraire, rue Saint-Honoré, près de la rue des Petits-Champs.
- BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



DIALOGUE

ENTRE L'AUTEUR

ET

UN HOMME DE GOUT.

L'HOMME DE GOUT.

EH BIEN ! Je vous l'avois dit que votre premier Volume tomberoit. Le ſecond aura le même ſort : le voilà, je viens de le lire avec attention ; il tombera, vous dis-je, perſonne ne le lira, & les Journaux en diront mille fois plus de mal que du premier.

L'AUTEUR.

Qu'il tombe ou réuſſiſſe, que m'importe ?

Ai-je fait un livre utile ? Je ne veux ſçavoir que cela.

L'HOMME DE GOUT.

Qu'il ſoit utile ou non, que m'importe ? On ne me conſulte jamais pour ſçavoir cela.

L'AUTEUR.

Pourquoi eſt-ce donc que l'on vous conſulte ?

L'HOMME DE GOUT.

Un Livre eſt-il bien ou mal écrit ? C'eſt moi qui le décide : Y a-t-il quelques phraſes amphibologiques, quelques inverſions forcées, quelques tranſitions trop bruſques ? C'eſt moi qui en avertis l'Auteur, & qui l'engage à corriger, retrancher ou ajouter ; je ſuis conſulté enfin pour ſçavoir ſi l'on a fait un bel Ouvrage, & non un bon Ouvrage.

L'AUTEUR.

Eh bien ! Monſieur l'Homme de Goût, mon Ouvrage eſt-il beau ?

L'HOMME DE GOUT.

Il y a par-ci, par-là, quelques traits heureux, je l'avoue ; mais le défaut de goût les rend inutiles.

« Rien n'eſt beau ſans le goût, le goût ſeul eſt aimable. »

C'eſt ainſi que nous autres gens de goût avons refait le Vers fameux de Boileau.

L'AUTEUR.

Je croyois que mon Livre ſeroit de quelque utilité aux perſonnes qui le liraient, ou qui verraient repréſenter les Pièces qu'il renferme ; puiſque le défaut de goût rend inutile ce qui pouvait plaire, je vois bien que j'ai eu tort de le publier.

L'HOMME DE GOUT.

Je vous le demande à vous-même : quel eſt le but moral qui réſulte de vos Comédies, où l'on pleure, où l'on rit tour-à-tour, & dont les ſujets ſont preſque tous ſinguliers & bizarres? Que peuvent apprendre à vos Lecteurs l'*Amant Garde-Malades, l'Epreuve ſingulière*, & ſur-tout *la Diligence de Lyon*? Ces Pièces ne ſignifient rien, abſolument rien, je vous jure ; ce ſont des énigmes en dialogues, dont je vous défie de dire le mot.

L'AUTEUR.

Comme on ſe trompe ſur ſes Ouvrages ! J'ai cru que *la Diligence de Lyon* était une

leçon de modeſtie & de politeſſe pour tous les hommes ; j'ai cru qu'en voyant les Perſonnages ſubalternes de cette Comédie humiliés par les Perſonnages nobles, forcés à deſcendre à des excuſes, & obligés, en punition de leur inſolence, d'aller ſe coucher ſans ſouper ; j'ai cru, dis-je, qu'on apprendrait à ne point juger les gens ſur les apparences, à être honnête, ſimple & vrai avec tout le monde, & ſur-tout à ne jamais prendre des tons de hauteur avec des inconnus. Cette Pièce me paraiſſait même aſſez conforme au ſyſtême qu'avaient adopté, ſur la Comédie, Ménandre, Philémon & Térence. La vieille Comédie, vous ne l'ignorez pas, pouſſoit la licence juſqu'à déſigner des hommes vivans, des hommes diſtingués par leur état & par des charges importantes. Lorſque les Magiſtrats eurent arrêté cette licence, les Comiques jugèrent à-propos de faire tomber le blâme & le ridicule ſur les Eſclaves, & les Maîtres furent reſpectés. Ce ſyſtême fut auſſi celui de Théophraſte : l'ayant ſuivi, autant que je l'ai pu, dans *la Diligence de Lyon*, j'ai cru que cette Pièce, compoſée d'après une ſage théorie, était dans la forme de la Comédie

que les Anciens appellaient moderne : j'ai cru enfin qu'elle était de toutes mes Pièces celle où j'avais le plus clairement exprimé le but moral ; je vois que je m'étais trompé, & je vous remercie de me l'avoir fait connaître.

L'HOMME DE GOUT.

C'eſt moi peut-être qui me ſuis trompé, pour avoir jugé trop vîte. Je conviens qu'il peut réſulter une ſorte de leçon morale de l'humiliation de vos perſonnages ſubalternes, je n'y avais pas pris garde ; mais oſerez-vous dire qu'il en réſulte quelqu'une de *l'Amant Garde-Malades* ? Je vous avouerai qu'un jeune homme qui prend des habits de fille, qui, à la faveur de ce déguiſement ſingulier, va ſervir de Garde à ſa Maitreſſe, qui ſe trouve ſeul avec elle lorſqu'elle eſt à dormir ſeule dans ſon lit, qui s'élance pluſieurs fois vers ce lit, pouſſé par les deſirs de ſon âge, qui s'empoiſonne enſuite pour ſauver la vie à celle qu'il aime, j'avouerai qu'un pareil perſonnage peut intéreſſer les ames ſenſibles : ſon courage & ſa délicateſſe tiennent de l'héroïſme, la noble fermeté de Julie en préſence de ſon père m'a ému juſqu'à l'admiration, juſqu'au

transport : la sagesse du Médecin a ravi mon estime, & les retours du père sur lui-même m'ont réconcilié avec lui : mais, pour parler comme le Géomètre, qui disoit : *Qu'est-ce que cela prouve* ? Je vous dirai à mon tour : quelle leçon avez-vous eu l'intention de donner par cette Comédie ? Quel ridicule avez-vous prétendu corriger ? A quel vice avez-vous eu dessein de déclarer la guerre ?

L'AUTEUR.

On dirait, à vous entendre, qu'il n'y a que des vices à attaquer & des ridicules à poursuivre ? Et les préjugés, Monsieur, les préjugés ?.... N'en est-il pas des milliers à détruire ? Il faudrait peut-être inventer pour eux seuls un nouveau genre de Comédie, *l'Amant Garde-Malades* en est la preuve. Il arrive tous les jours qu'un jeune homme voit une Demoiselle dont il devient amoureux au premier aspect ; il arrive que la jeune fille le paie du plus tendre retour : ces enfans se conviennent à tous égards, il n'y a dans leur âge qu'autant de disproportion qu'il en faut pour remplir le vœu de la nature, il n'y en a point dans leur fortune ni dans leur naissance ; l'Hyménée &

l'Amour enfin ſemblent s'unir pour les appeller au bonheur ; ils brûlent nuit & jour, ils ſoupirent, ils ſe conſument l'un pour l'autre ; le ſouvenir d'une querelle, éteint dans la plupart des têtes, fermente & brûle encore dans les cœurs de leurs parens, ce ſouvenir y a vieilli avec le temps, y a pris racine, & ſeul il a élevé entre les deux Amans une barrière impénétrable, une barrière immenſe dont leurs yeux peuvent à peine meſurer la hauteur : ils ſont obligés de ſe haïr, parce que leurs pères ſe ſont déteſtés, & le fiel de la haine, & le levain de la vengeance doivent éteindre dans leurs ames toutes les flammes de l'Amour : on leur défend de ſe voir, de ſe parler, de s'écrire, & ſi par hazard ils déſobéiſſent, ils ſont ſévérement punis. Ne regardez-vous point cette conduite de certains pères envers leurs enfans, comme le comble de la tyrannie & de l'injuſtice ? C'eſt cette injuſtice que j'ai voulu foudroyer ; c'eſt cette tyrannie que j'ai voulu abattre dans l'*Amant Garde-Malades* ; je croyais même l'avoir aſſez indiqué par ces paroles, qu'à la fin de la Pièce le père de Julie adreſſe à Lindor. « Votre père fut mon ennemi, il

» eſt vrai, & depuis long-temps il règne une » grande haine entre nos deux familles; mais » l'amour eſt étranger à tous ces débats, & » l'acte le plus ſaint de la nature & de la » loi, un mariage enfin ne doit être ni un » marché ni un traité de politique.... C'eſt de » ma ſotte prévention & de mon entêtement » que ſont nés en partie tous les malheurs d'au- » jourd'hui ». En effet, ſi le Comte avait conſenti aux deſirs de Lindor, lorſque celui-ci lui a fait demander ſa fille, ſa fille ne ſerait point tombée malade, Lindor ne ſe ſerait point traveſti pour lui rendre des ſoins, la Marquiſe ſe ſerait vengée d'une autre manière, Lindor n'aurait point avalé quelques gouttes de la potion empoiſonnée, la Marquiſe elle-même ne ſe ſerait point empoiſonnée peut-être pour ſe punir de ſon crime, tous les malheurs qui arrivent enfin ne feraient point arrivés. Vous voyez qu'il faut les rapporter tous à l'injuſte prévention du père, & ces malheurs, quoique vous en diſiez, prouvent qu'un père ne doit point refuſer ſa fille à un jeune homme qui la mérite, quand il n'a pas d'autres raiſons que des reſſentimens particuliers, & ſi votre

Géomètre était là, je lui dirais, que, faire une telle Pièce, c'eſt réſoudre en morale un problême intéreſſant, & un problême réſolu lui prouverait sûrement quelque choſe.

L'HOMME DE GOUT.

Je vous aſſure qu'en liſant l'*Amant Garde-Malades*, ou qu'en le voyant repréſenter, on ne fera attention à rien de ce que vous dites; on ſe laiſſera entraîner par l'intérêt & le pathétique des ſituations, par la chaleur qui règne dans quelques ſcènes ; par le flux & le reflux de deux paſſions toujours contrariées, & l'on pleurera ſcandaleuſement, ſans aucune envie de ſe corriger, ſi l'on eſt coupable.

L'AUTEUR.

Les meilleures intentions des Auteurs Dramatiques ne peuvent pas toujours percer au travers de leurs écrits, & l'on ne réuſſit pas toujours dans ce qu'on projette. Ce n'eſt point la faute de Molière, s'il y a encore des Tartuffes, ni celle de Deſtouches, s'il ſe trouve toujours des Glorieux.

L'HOMME DE GOUT.

Et ſerait-ce votre faute, ſi de certains hommes ſe faiſaient couper la jambe, pour mieux reſſembler à leurs Maitreſſes.

L'AUTEUR.

Sans doute : je ſerais ſeul coupable de leur malheur.

L'HOMME DE GOUT.

Vous faites cet aveu avec une belle tranquillité d'ame !

L'AUTEUR.

Souffrez que je vous faſſe une demande avec la même tranquillité : croyez-vous qu'on ſuive jamais l'exemple du Lord d'Ambi ?

L'HOMME DE GOUT.

Pourquoi non ? Le fait d'après lequel vous avez compoſé votre Pièce eſt arrivé à Londres, il y a quelques années.

L'AUTEUR.

Eh bien ! ſi le fait ſe répète en France, ſi un ſeul homme, d'après la lecture de l'*Epreuve ſingulière* ſe fait couper une jambe pour ſa Maîtreſſe, je conſens à lui ſacrifier les deux miennes.

L'HOMME DE GOUT.

Vous me faites trembler ! Quelles ont donc été vos vues, en publiant cette Pièce?

L'AUTEUR.

Le voici en peu de mots : la Nation Françaiſe ſerait ſans contredit la première de toutes les Nations, ſi les individus qui la compoſent avaient plus d'énergie & de caractère. J'ai voulu renforcer l'un & l'autre en offrant à mes concitoyens des exemples extraordinaires de grandeur d'ame, de délicateſſe & de courage.

L'HOMME DE GOUT.

Vous auriez pu choiſir des exemples moins dangereux ; celui que vous propoſez....

L'AUTEUR.

Ne craignez pas qu'on l'imite. Si un Français était capable de ſacrifier à ſa Maitreſſe une partie de lui-même, mille obſtacles s'oppoſeraient à ſon projet, mais il en exécuterait mille autres qui le couvriraient de gloire. Ce ſont les grandes paſſions qui font faire les grandes choſes, & les grandes paſſions nous manquent. Si j'avais conſeillé moins, j'aurais obtenu davantage ; mais il fallait peut-être ne rien obtenir ; il fallait, non que mes Lecteurs ſe fiſſent couper une jambe après avoir lu ma Pièce, mais que ſeulement il puſſent vouloir

ſe la faire couper. Aucun d'eux n'aura sûrement cette envie, & la leçon que j'avais à donner devait être d'autant plus vigoureuſe que l'exemple de mon Héros était plus inutile. Au reſte, mes Comédies ne méritent pas qu'on s'y arrête ſi long-temps, & je ſuis honteux de.....

L'HOMME DE GOUT.

Vos Comédies! vous me faites rire en leur donnant un pareil nom; mais c'eſt la ſeule choſe qu'elles ayent de riſible; j'eſpère que vous ne laiſſerez point ce titre à l'*Amant Garde-Malades*.

L'AUTEUR.

Pourquoi cela, s'il vous plaît? Vous venez de lire mon Manuſcrit, & *l'Amant Garde-Malades* y eſt intitulé *Comédie*.

L'HOMME DE GOUT.

J'eſpère encore une fois que vous changerez ce titre.

L'AUTEUR.

Vous eſpérez en vain.

L'HOMME DE GOUT.

Eh quoi! vous appellerez *Comédie* une Pièce

où l'un des Perſonnages ſe tue, où deux autres ſont ſur le point de mourir empoiſonnés, une Pièce où l'on voit, pour ainſi dire, une nouvelle Médée, ſe plaire à broyer des ſucs mortels avec le bout de ſon poignard; une Pièce enfin où l'on pleure autant qu'aux Tragédies les plus pathétiques?

L'AUTEUR.

Et quel titre voulez-vous que je lui donne?

L'HOMME DE GOUT.

Vous ſçavez bien que depuis quelque-temps on appelle ces ſortes de Pièces des Drames.

L'AUTEUR.

Oui; mais je ſçais bien auſſi que ce titre ne leur convient pas du tout. *Drame* veut dire *Action*, & toutes les Pièces, ſoit Tragiques, ſoit Comiques, étant des actions, il faudrait donc les appeller toutes des *Drames*. Voici à ce ſujet un paſſage aſſez curieux tiré des Lettres de Madame de Sévigné : « Racine, » dit-elle, fait des Comédies pour la Chammèlé : » ce n'eſt pas pour les ſiècles à venir : ſi jamais » il n'eſt plus jeune & qu'il ceſſe d'être

» amoureux, ce ne sera plus la même chose, » vive donc le vieil ami Corneille, &c..... » Si Madame de Sévigné appelle Comédie les Pièces de Racine, je puis bien donner ce nom aux miennes, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi tragiques que celles de Racine, sinon je les appellerai *Action*, comme a fait M. Rétif de la Bretonne (1). Ce nom vaut bien, ce me semble, celui de Drame.

L'HOMME DE GOUT.

A la bonne heure : mais vous sçavez bien aussi que le genre de Racine est le bon, & que celui de l'*Amant Garde-Malades*, de l'*Epreuve singulière*, de l'*Ecole des Riches*, est proscrit par le goût, & qu'on l'appelle avec raison un *genre bâtard*.

L'AUTEUR.

Les Bâtards s'illustrent quelquefois plus que les enfans légitimes, & je crains bien que cela n'arrive, je ne dis pas à mes Bâtards, mais à ceux qu'on a engendrés, & que l'on peut engendrer encore.

(1) C'est le titre qu'il a donné à la *Prévention Nationale*, en cinq actes, en prose.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi! des Pièces déſavouées également par Melpomène & par Thalie!

L'AUTEUR.

Des Pièces qui tiennent le milieu entre les deux extrêmes!

L'HOMME DE GOUT.

Des Pièces où le premier Acte fait rire, où le cinquième fait pleurer!

L'AUTEUR.

Et ne riez-vous pas, & ne pleurez-vous pas ſouvent dans la même journée? Si la Comédie eſt une peinture de la Société & une imitation de la Nature, peut-on mieux les rendre l'une & l'autre, qu'en vous faiſant pleurer & rire?

L'HOMME DE GOUT.

J'en appelle à Ariſtote.

L'AUTEUR.

J'en appelle à Madame de Sévigné.

L'HOMME DE GOUT.

Vous plaiſantez, ſans doute, avec votre citation de Madame de Sévigné. Ariſtote a dit

qu'il fallait que le Héros d'une Tragédie ne fût, ni tout-à-fait vertueux, ni tout-à-fait vicieux.

L'AUTEUR.

Je ſçais cela depuis long-temps.

L'HOMME DE GOUT.

Il avait compoſé un Traité ſur la Comédie, qui malheureuſement n'eſt point parvenu juſqu'à nous; mais comme toutes les idées de ce grand homme ont entr'elles une liaiſon admirable, ce qu'il a dit ſur la première peut nous faire deviner ce qu'il a voulu dire ſur la ſeconde.

L'AUTEUR.

Eh bien! Quels ont été, ſelon vous, ſes préceptes ſur la Comédie?

L'HOMME DE GOUT.

En voici le ſens & non les paroles: il faut que ſes principaux Perſonnages ſoient moins criminels que vicieux, & moins vicieux que ridicules: il faut enfin que le ridicule ſoit l'ame de la Comédie: elle doit ſe borner à peindre, tout ſon emploi eſt de corriger. Vous connoiſſez d'ailleurs

d'ailleurs la définition de la Comédie, qui ſe trouve dans toutes les Poétiques : elle confirme ce que j'avance, & voilà ſur quoi eſt fondée la différence éternelle qui exiſte entre la Comédie & la Tragédie ; les barrières qui les ſéparent, ont été poſées par le plus vigoureux génie de l'Antiquité, & votre Madame de Sévigné me fait pitié, je l'avoue, quand je la vois confondre ce qu'Ariſtote a ſi bien diſtingué.

L'AUTEUR.

Je vais vous ſcandaliſer, vous mettre en colère ; mais duſſiez-vous me traiter de blaſphémateur ou d'impie, il faut que je vous diſe ce que j'ai ſur le cœur, & que je vous faſſe même une eſpèce de confeſſion générale. Tenez, Monſieur l'Homme de Goût, je ſuis plein de vénération pour Ariſtote, qui était vraiment un vigoureux & puiſſant génie. Ariſtote ſçavait tout, & Madame de Sévigné ne ſçavait preſque rien. Cependant en fait de Théatre, j'aimerais mieux croire une jolie femme qu'un vieux Docteur. L'expérience nous a éclairés, & nous avons profité des erreurs

de nos pères : voulez-vous connaître enfin le véritable systême Dramatique dans toute son étendue ? C'est M. Diderot qui va vous l'expliquer par ma bouche. « La Comédie gaie, » qui a pour objet le ridicule & le vice ; la » Comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu » & les devoirs de l'homme ; la Tragédie, qui » aurait pour objet nos malheurs domestiques, » la Tragédie, qui a pour objet les catastrophes » publiques & les malheurs des Grands ». Voilà deux sortes de Tragédies & deux sortes de Comédies bien marquées, & dont assurément vous ne pourrez point nier l'existence. Ne croyez-vous pas qu'il y ait un grand intervalle entre ces deux genres, que ces deux intervalles peuvent être remplis par d'autres genres ou espèces ? (car ils se confondent dans la question que je traite, si-tôt qu'on veut l'approfondir) & qu'entre la Comédie gaie & la Comédie sérieuse, entre la Tragédie héroïque & la Tragédie domestique, il y a encore des intervalles où l'on peut placer d'autres espèces, soit de Tragédies, soit de Comédies. *La Gouvernante*, par exemple, est une Comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme,

& *le Bourgeois Gentilhomme* , une Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule. Ne croyez-vous pas qu'entre *la Gouvernante* & *le Bourgeois Gentilhomme* , il peut exiſter un genre ou une eſpèce qui ne reſſemble que fort peu à l'une & à l'autre ; qu'entre ce genre ou cette eſpèce intermédiaire & le genre de *la Gouvernante*, il peut en exiſter encore un, qui ne tienne peut-être d'aucun des deux, & ainſi de ſuite ? Fontenelle, dont l'eſprit était ſi lumineux, a exprimé cette idée par une comparaiſon tirée de la lumière même. « On connaît, dit-il, aſſez com-
» munément aujoud'hui la ſuite des couleurs du
» Priſme, rouge, jaune, verd, bleu, violet :
» notre échelle dramatique lui reſſemble : terri-
» ble, grand, pitoyable, tendre, plaiſant, ridi-
» cule. Cela eſt dégradé par nuances, depuis la
» plus ſérieuſe des impreſſions que peut faire le
» Théatre juſqu'à la plus réjouiſſante. Par cette
» comparaiſon de la ſuite des couleurs, on voit
» preſqu'à l'œil ce que nous n'avons expoſé
» juſqu'ici que par raiſonnement ». Homère, ſi juſtement fameux pour ſes comparaiſons, n'en a jamais fait de plus ingénieuſe, & qui rende une idée abſtraite d'une manière plus

ſenſible : elle fait, pour ainſi dire, toucher au oigt, ce que l'on concevait à peine.

L'HOMME DE GOUT.

Quelque claire qu'elle ſoit, je ne comprendrai jamais qu'il y ait plus de deux genres au Théatre.

L'AUTEUR.

Et moi, je crois qu'il y a autant de genres que de couleurs dans l'Arc-en-Ciel, autant d'eſpèces que de nuances, & voilà pourquoi j'ai oſé dire dans mon *Eſſai ſur la Comédie*, qu'il y avait peut-être autant de genres de Pièces, que de ſujets de Pièces.

L'HOMME DE GOUT.

Vous ſçavez auſſi comme les Journaliſtes vous ont relevé là-deſſus.

L'AUTEUR.

Les Journaliſtes d'aujourd'hui ſont comme les Dévots d'autrefois ; ils voyent par-tout des héréſies : de toutes les claſſes de Gens de Lettres, c'eſt celle où il y a le plus de préjugés : tout s'éclaire autour d'eux, & ils reſtent dans les ténèbres ; l'obſcurité qui les environne

paraît être une punition de leur opiniâtreté & de leur intolérance : ils injurient ceux qui veulent leur montrer la lumière ; il faut les plaindre, continuer de la leur montrer, & ne leur point dire d'injures. Quoique j'eſtime fort les gens de Goût, je crains bien qu'ils ne reſſemblent un peu aux Journaliſtes.

L'HOMME DE GOUT.

Les Journaliſtes & les Gens de Goût aiment Ariſtote & le défendent comme leur Maître.

L'AUTEUR.

J'aime auſſi Ariſtote ; mais j'aime encore plus la vérité.

L'HOMME DE GOUT.

Avec de telles opinions, il n'y a pas d'apparence qu'ils vous louent.

L'AUTEUR.

Que m'importe ? Je ne cours pas après les éloges.

L'HOMME DE GOUT.

Le ſuffrage des Gens de Goût a pourtant bien ſon prix : le Goût....

L'AUTEUR.

Le Goût ! toujours le Goût ! On n'eſt rien ſans le Goût, je le ſçais, on ne fait rien de bon ſans le Goût : Eh bien ! vivent le Goût & les Médiocres !

L'HOMME DE GOUT.

Le Goût eſt un inſtinct naturel, un tact imperceptible, qui nous avertit de l'obſervation des règles. Si le Goût n'eſt rien, les règles ſont quelque choſe : on peut ne pas croire au premier ; mais il eſt impoſſible de ne pas ajouter foi aux autres.

L'AUTEUR.

Je vous ai-déjà cité Fontenelle, il faut que je vous le cite encore. « Il me paraît certain, » dit-il, que nous ſommes en droit d'examiner » ſi, en fait de Théatre, nous n'aurions pas » quelquefois des habitudes au-lieu de règles ». Des habitudes au-lieu de règles ! Jamais, en fait de Théatre, on n'a dit un mot plus profond.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi ! les Unités....

L'AUTEUR.

Je les refpècte infiniment, & je fuis Homme de Goût & Journalifte à cet égard, autant qu'il foit poffible de l'être. Les Unités !....... S'il s'agiffait de les défendre, je romprais vingt lances avec les plus braves.

L'HOMME DE GOUT.

Vous plaifantez en parlant de la forte.

L'AUTEUR.

Non, en vérité ; c'eft très-férieufement que je parle. Je ne connais rien de plus beau chez aucune Nation du monde, que le Philoctète, l'Œdipe Roi, & l'Electre du Théatre Grec, où ces unités font obfervées. Il eft impoffible de furpaffer ces Pièces admirables : mais de la hauteur de ces chef-d'œuvres on peut defcendre par un millier de dégrés, jufqu'à la farce, & de la farce même jufqu'au burlefque, au-deffous duquel il n'y a plus rien. Ce ne font point les règles fur les Unités que je blâme ; je les trouve fort naturelles ; mais je ne puis fouffrir l'opinion abfurde & exclufive, qui n'a admis que deux genres au Théatre : je voudrais abattre le mur de féparation qu'on a élevé

entr'eux, & il n'eſt pas poſſible qu'il ſubſiſte long-temps encore.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi! la forme de la Tragédie, par exemple, n'eſt-elle pas fixée?

L'AUTEUR.

Elle l'a été par les Grecs; &, malgré le génie de nos Tragiques, nous n'avons rien ajouté à cet Art ſublime, s'il eſt vrai que, la règle des Unités une fois admiſe, nous n'ayons point de Pièces ſupérieures aux trois que je viens de nommer. Or il eſt certain que nous n'en avons point.

L'HOMME DE GOUT.

J'aime les Grecs à la folie, & je ſuis enchanté de vous les entendre louer: mais ſi la forme de la Tragédie a été fixée par eux, celle de la Comédie l'a été auſſi, & par conſéquent il était juſte d'élever un mur de ſéparation entr'elles.

L'AUTEUR.

La forme de la Comédie fixée par les Grecs! Voilà, Monſieur, ce que je n'ai jamais cru.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi! les Pièces d'Ariſtophane!....

L'AUTEUR.

Les Pièces d'Ariſtophane n'ont aucune reſſemblance avec les nôtres : il n'en a fait aucune où il y ait de l'amour, & toutes les nôtres finiſſent par un Mariage. Ce ſont des Marquis ridicules d'ailleurs, des Médecins ignorans, de vieilles Coquettes, des Parvenus inſolens, que nous choiſiſſons pour Acteurs, & non des Grenouilles, des Oiſeaux, des Nuées ou des Perſonnages de la Fable. Nous avons en outre inventé la Comédie de caractère que les Anciens ne connaiſſaient point ; s'il eſt vrai enfin que nous ayons gâté la Tragédie, en altérant ſon antique ſimplicité par des Epiſodes, il eſt vrai auſſi que nous avons perfectionné la Comédie, en la rendant plus vraiſemblable ; & puiſque dans ce dernier genre nous avions fait, même du temps de Molière, tant d'innovations heureuſes, tant de changemens avantageux, pourquoi voudrait-on nous interdire ceux que nous pouvons faire encore ? Notre Muſique vient d'éprouver une grande révolution ; tout m'annonce que

notre Théatre comique eſt à la veille d'en éprouver une ſemblable, & je dis plus : tout me prouve qu'elle eſt néceſſaire & d'une néceſſité abſolue. Les caractères ſont preſque tous épuiſés : quoi qu'on en diſe, il n'y a plus que des nuances. Le P. Brumoi remarque avec beaucoup de juſteſſe, que l'on peut, après Racine & Corneille, tracer encore des portraits de Néron, de Sertorius & d'Auguſte, parce qu'on peut ſuppoſer des incidens qui les préſentent ſous un jour nouveau. Mais comment peindre l'Avare, le Tartuffe, le Miſantrope, ſans tomber dans les idées de Moliere, & ſans être forcé de lui dérober les principales ? Qu'il nous ſoit donc permis de faire des Pièces, qui réuniſſant le pathétique d'une Tragédie & le plaiſant d'une Comédie, offriront aux Spectateurs l'image la plus parfaite de la vie civile, & feront pour eux une ſource nouvelle d'inſtruction & de plaiſir.

L'HOMME DE GOUT.

Dites une ſource éternelle de triſteſſe & d'ennui. Ce paſſage ſubit d'un ſentiment à l'autre ne peut qu'affecter déſagréablement. Il en eſt

d'un cœur qui ſe dilate & ſe reſſerre trop vîte, comme de ces malheureux que des Tyrans de l'Antiquité faiſaient tirer d'un çachot obſcur, & expoſer tout-à-coup & ſans intervalle à la plus vive lumière. Les Auteurs de ces Pièces, moitié gaies, moitié triſtes, deviendraient des Tyrans plus cruels que Tibere & Phalaris.

L'AUTEUR.

Qui prouve trop ne prouve rien. Ces Pièces apporteraient ſans doute peu d'utilité & de plaiſir, ſi l'on y paſſait trop rapidement d'un ſentiment à l'autre : il faudrait que le paſſage y fût formé de teintes douces, & que l'art des dégradations y fût habilement obſervé. On pourrait alors y pleurer dans un Acte & y rire dans l'autre, ſans violer les loix du Goût & ſans déroger au but moral que ſe propoſe tout homme honnête. Vous ſçavez que l'Andrienne eſt preſque dans ce genre : vous ſçavez qu'Ariſtophane a ſouvent admis dans ſes Chœurs (1), & quelquefois dans ſes Dialogues, ce mêlange de Comique & de Tragique, & que, même

(1) Voyez le Chœur des Oiſeaux, dans le ſecond Acte de la Comédie de ce nom.

des gens, qui, de ſon temps, avaient du goût, le lui ont reproché.

L'HOMME DE GOUT.

Ces gens, qui avaient du goût, revivent en France ſous des noms connus & reſpectés, & ils vous feraient le même reproche qu'à Ariſtophane.

L'AUTEUR.

J'écouterais leurs reproches, & j'irais mon chemin.

L'HOMME DE GOUT.

Et vous feriez des Pièces pitoyables.

L'AUTEUR.

Dans quel ſens entendez-vous ce mot?

L'HOMME DE GOUT.

Des Pièces qui feraient pitié.

L'AUTEUR.

Il eſt deux ſortes de pitié, je l'avoue: l'une qui excite le ſourire ſur les lèvres de l'homme dédaigneux, & c'eſt celle-là dont vous parlez, ſans doute; mais il en eſt une autre qui fait couler nos larmes au récit d'un malheur non mérité, ou d'une oppreſſion injuſte, & c'eſt

de cette dernière que je veux parler. Cette pitié eſt le plus beau préſent que la nature ait fait à l'homme : elle eſt la ſource de toutes les vertus, & ſert de rempart contre tous les vices. L'homme civiliſé n'a point d'aiguillon plus actif, & il n'eſt point de frein plus puiſſant pour l'homme ſauvage. L'homme pitoyable eſt, à mon gré, le plus parfait de tous : c'eſt la pitié, c'eſt la pitié ſeule qui forme en nous la ſenſibilité, que j'oſerais appeller le toucher de l'ame.

L'HOMME DE GOUT.

Voilà une expreſſion un peu hazardée.

L'AUTEUR.

Je ſçavais bien qu'elle ne plairait pas à un Homme de Goût. Revenons à la ſenſibilité : L'homme a naturellement aſſez d'amour pour ſoi-même, il n'y a rien à lui reprocher là-deſſus ; mais en a-t-il aſſez pour les autres ? Ah ! s'il ſouffrait plus ſouvent ; que dis-je ? s'il ſouffrait toujours des tourmens de ſon ſemblable, la terre n'aurait plus rien à envier aux Cieux. C'eſt la ſenſibilité qui rend bienfaiſant envers le pauvre, généreux pour un ennemi,

modeste & bon dans la prospérité, courageux & ferme dans le malheur ; c'est la sensibilité qui, resserrant les liens du sang, attache de plus près un père à son fils, un fils à son père, & qui rend si énergique & si touchant le caractère de la maternité : c'est la sensibilité surtout qui rend le mari fidèle à son épouse, l'amie à son ami, & qui conserve dans une Nation le dépôt sacré des mœurs ; ce dépôt est sous sa garde : il n'y aurait point de vices, point d'assassinat, point de larcin d'aucune espèce, si tous les hommes étaient sensibles, & s'ils n'étouffaient pas aussi souvent qu'ils le font, la voix sublime & douce de la pitié. C'est donc à renforcer ce sentiment qu'il faudrait travailler sans cesse, & peut-on mieux y réussir que par des Pièces de Théatre, où cette douce & tendre pitié serait mêlée avec une gaité paisible, où ces deux sœurs, se tempérant l'une par l'autre, paraîtraient plus aimables par le contraste, & tireraient des graces nouvelles de la différence de leurs traits.

L'HOMME DE GOUT.

Cette pitié est un des ressorts de la Tragédie ;

j'en fais grand cas, ainſi que vous, & pour le renforcer ſelon vos deſirs, vous n'avez qu'à faire des Tragédies : vous n'avez qu'à mettre des Rois ſur la ſcène ; les calamités qui leur arrivent font d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes, qu'elles frappent des têtes plus conſidérables.

L'AUTEUR.

Je ne ferais que des Tragédies, s'il n'y avait que des Rois dans le monde ; mais l'Homme de Lettres, étant placé entre le riche & le pauvre, & ſe trouvant plus près du dernier que de l'autre, eſt plus à portée de le peindre & de lui ſervir d'interprète. Un être qui ſouffre & qui me dit, je ſouffre, m'intéreſſe bien davantage que le tyran qui le fait ſouffrir ; je ferai juſtice de celui-ci, & la ferai rendre à l'autre.

L'HOMME DE GOUT.

Vous ne compoſerez donc jamais de Tragédies ?

L'AUTEUR.

Je ne dis pas cela ; mais je compoſerai beaucoup de ces Pièces que vous appellez *Drames*.

L'HOMME DE GOUT.

Faites donc des Drames ; mais traitez des ſujets moins ſinguliers, & permettez-moi de vous le dire, moins bizarres. Qu'eſt-ce qu'un homme qui veut ſe faire couper une jambe pour une Ladi ? Qu'eſt-ce qu'un autre homme qui ſe croit Philoſophe, & qui donne tout ce qu'il a à d'autres prétendus Philoſophes qui s'en moquent ? Qu'eſt-ce qu'un autre enfin qui ſe déguiſe en femme, pour garder ſa Maitreſſe malade ? Tous ces ſujets-là ſont hors de la nature, de la vraiſemblance & de la vérité.

L'AUTEUR.

Vous voudriez donc que je fiſſe des Pièces comme tout le monde ?

L'HOMME DE GOUT.

Y aurait-il grand mal à cela ?

L'AUTEUR.

Il n'y aurait pas un grand bien. Qu'eſt-ce, depuis quelque-temps, que la plupart de nos Comédies ? Pluſieurs hommes de différens caractères ſe préſentent pour épouſer une jeune Veuve ou une jeune Demoiſelle, qui a, comme

de

de raiſon, toutes les vertus & toute la beauté imaginables. L'un eſt fat & étourdi, l'autre eſt faux & méchant; le troiſième, ainſi que ſa belle Maitreſſe, a toutes les graces & toutes les vertus : l'Auteur noue entre tous ces Perſonnages une petite intrigue fondée ſur quelque mépriſe, ou ſur un mal-entendu que l'homme le plus ſtupide aurait démêlé : petites jalouſies de part & d'autre, petites tracaſſeries; les Amans ſe brouillent, ſe raccommodent, tout ſe découvre à la fin; les méchans ſont éconduits, le bon reſte, il eſt préféré par les parens de la Demoiſelle ou de la Veuve, l'une ou l'autre lui donne la main; on bâille ou l'on rit & la toile tombe. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de mérite à faire de pareilles Pièces? Dieu me préſerve de reſter dans un cercle ſi borné! Ayant toute la Nature à peindre, je tâcherai d'être auſſi étendu, auſſi varié qu'elle; l'homme d'ailleurs imagine-t-il quelque choſe qui ne ſoit arrivé ou ne puiſſe arriver dans quelque coin de l'Univers? Telles ſont les limites de ſon eſprit, qu'il ne crée pas une chimère dont la réalité ne ſoit quelque part, & qu'il ne ſort pas de ſon domaine, en pénétrant

par la penſée même dans ce qui n'eſt pas. Mon projet eſt de faire aimer la vertu, & de faire haïr le vice, & pourvu que j'y parvienne, qu'importent les moyens que j'employerai ? Hommes, qui écrivez avec ces intentions reſpectables, l'exiſtant ne vous ſuffit-il pas ? Elancez-vous dans le poſſible : oſez plus, la faculté de faire le bien vous échappe-t-elle, jettez-vous à corps perdu ſur le vaiſſeau qui s'éloigne du rivage, ſaiſiſſez-le ſoudain avec les dents, & ſi vous n'avez pu le retenir, que du moins il vous entraîne avec lui.

L'HOMME DE GOUT.

Ainſi vous allez nous créer des monſtres par douzaines ?

L'AUTEUR.

Il n'y en a point en Phyſique, pourquoi voudriez-vous qu'il y en eût en Littérature ?

L'HOMME DE GOUT.

Je n'ai plus qu'une choſe à vous demander. Comment ſe fait-il que l'homme qui a compoſé le Dramaturge (1), faſſe l'apologie du Drame

---

(1) Comédie en trois actes, en vers, repréſentée à Fon-

& développe aujourd'hui un ſyſtême tout contraire à celui qu'il avait il y a ſept ou huit ans?

L'AUTEUR.

Comment ſe fait-il qu'un jeune homme que ſes paſſions entraînent, commence par être Athée, & finiſſe par croire en Dieu?

L'HOMME DE GOUT.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe.

L'AUTEUR.

Il y a peu de différence. J'étais jeune, quand je fis le *Dramaturge* : je n'avais étudié ni les hommes, ni le Théatre. En écrivant contre les Drames, j'injuriais ce que je ne connaiſſais pas : mes idées avec le temps ſe ſont éclaircies & rectifiées, je me ſuis approché de l'horizon que je croyais fermer la voûte céleſte, je l'ai vu s'étendre & s'aggrandir devant moi; j'imaginais pouvoir toucher le Ciel avec la main, & j'ai vu que le Ciel n'avait point de bornes.

---

tainebleau devant la Famille Royale, par les Comédiens Français, en 1776, & tombée; imprimée quelques mois après, & tombée de nouveau; jouée enſuite dans quelques ſociétés & toujours tombée; exceſſivement louée dans l'Année Littéraire, & toujours, toujours tombée.

L'HOMME DE GOUT.

Sçavez-vous qu'il y a, dans cette Pièce, beaucoup de plaiſanteries, qui maintenant retombent ſur vous-même?

L'AUTEUR.

Soit; je les reçois volontiers, & je n'ai qu'un regret en les eſſuyant, c'eſt qu'elles ne ſoient pas meilleures.

L'HOMME DE GOUT.

Vous aviez bien du goût, quand vous avez donné le Dramaturge.

L'AUTEUR.

Il y paraît par ſa froideur & par les éloges qu'en ont fait tous les Journaliſtes.

L'HOMME DE GOUT.

Pourquoi donc l'avoir publiée, ſi vous l'avez jugée mauvaiſe?

L'AUTEUR.

Le ſentiment & la raiſon y étaient également inſultés en faveur du goût; il fallait les venger l'un & l'autre de mes pitoyables ſarcaſmes, & c'eſt pour me punir de l'avoir compoſée que je l'ai fait imprimer.

Fin du Dialogue.

L'AMANT GARDE-MALADES, *OU* LINDOR ET JULIE, *COMÉDIE* EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Vulnus alit venis, & cœco carpitur igni.
ÆNEID. LIB. IV.

PERSONNAGES.

LE COMTE, père de Julie.

JULIE.

LINDOR, Amant de Julie, ſous le nom de Roſe.

LA MARQUISE DE VIEILHORME.

TOINETTE, Garde-Malades.

UN MÉDECIN.

UN GARÇON APOTICAIRE.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La Scène eſt en Province, chez le Comte.



L'AMANT GARDE-MALADES, *OU* LINDOR ET JULIE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Chambre proprement décorée, mais éclairée faiblement. Une chaiſe longue eſt ſur un des côtés du Théâtre, à l'autre on voit deux tables : ſur l'une ſont quelques Livres épars, ſur l'autre un grand vaſe, deux ou trois bouteilles & un grand verre. Un Tabouret eſt à quelque diſtance de la chaiſe longue.

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, LINDOR.

TOINETTE.

VOYEZ-VOUS cette chaiſe longue ? C'eſt-là qu'elle vient s'aſſeoir, & c'eſt-là que je m'aſſieds, moi, pour lui tenir compagnie.

LINDOR.

C'eſt-là que vous vous aſſeyez ! Ah ! Toinette, que vous êtes heureuſe ! Ce Tabouret me ſemble préférable au trône du monde, & ſi je pouvais m'y aſſeoir auſſi, je m'eſtimerais bien plus heureux qu'un Monarque.

TOINETTE.

Rien ne vous empêche de vous donner ce plaiſir. (*Elle approche le Tabouret.*)

LINDOR.

Vous ne m'entendez pas, Toinette, ou vous ne voulez pas m'entendre.

TOINETTE.

N'avez-vous pas dit que vous vous eſtimeriez plus heureux qu'un Monarque, ſi vous pouviez vous aſſeoir ſur ce Tabouret ?

LINDOR.

Je l'ai dit ; mais je voudrais m'y aſſeoir à côté de Julie.

TOINETTE.

A côté de Julie !

LINDOR.

Oui, ma chère Toinette, & le plus près d'elle qu'il ſerait poſſible.

TOINETTE.

Oubliez-vous qu'il règne entre vos deux familles une haine invétérée ? que ſon père, en conſéquence,

lui a défendu de vous voir ? que c'eſt pour cela peut-être qu'elle eſt tombée malade ? & que....

LINDOR.

Je ſçais tout cela à merveille ; mais, ma chère Toinette, ſi vous vouliez me ſervir !

TOINETTE.

Je ne demande pas mieux ; mais en quoi, je vous prie ?

LINDOR.

Vous ſçavez, ma bonne Toinette, que les Amans ſont fertiles en inventions & en expédiens de toute eſpèce pour arriver à leur but, & que plus on leur oppoſe d'obſtacles, plus ils redoublent d'efforts pour les ſurmonter. Vous convenez d'ailleurs que Julie eſt tombée malade, parce que ſon père lui a défendu de me voir : ne convenez-vous pas auſſi que ſi elle ne me voit point, elle en pourrait bien mourir.

TOINETTE.

Il eſt vrai que, depuis deux jours, elle eſt terriblement changée, & il ſe pourrait bien auſſi qu'elle courût de grands riſques.

LINDOR.

Vous aimez bien Julie, n'eſt-ce pas ?

TOINETTE.

Si je l'aime ! Je donnerais mon ſang pour elle. Elle eſt ſi douce ! elle a un ſi bon cœur!

LINDOR.

Eh bien ! elle mourra infailliblement, ſi nous ne venons pas à ſon ſecours. Il n'eſt qu'un moyen de la ſauver, & le voici en deux mots : c'eſt l'Amour qui l'a rendue malade, c'eſt l'amour qui doit la guérir.

TOINETTE.

Il eſt certain que l'Amour eſt un grand Médecin ; mais celui-là n'a point pris ſes grades, & il eſt ſuſpect aux parens des jeunes filles.

LINDOR.

L'amour qui m'enflamme étant pur, & n'ayant moi-même que des vûes honnêtes, je ne peux faire ombrage à perſonne. Ecoutez-moi donc, Toinette : ſi en prenant vos habits.....

TOINETTE.

Mes habits ! Quelle idée !

LINDOR.

Un moment, je vous prie : vous ſçavez que je ſuis jeune.

TOINETTE.

On le voit bien.

LINDOR.

J'ai dix-huit ans & demi ; mais ſi j'en dois croire quelques perſonnes, je parais n'en avoir guère que ſeize.

TOINETTE.

Cela eſt vrai. Je crois d'ailleurs qu'un homme de dix-

huit ans, qui a les traits délicats, reſſemble aſſez à une fille de vingt-un ; & ſi vous étiez à côté de la mienne qui a cet âge, je penſe....

LINDOR.

Eh quoi ! ma bonne Toinette, vous avez une fille de vingt-un ans ?

TOINETTE.

Sûrement, & qui eſt plus grande que moi de la moitié de la tête.

LINDOR.

C'eſt-à-dire qu'elle eſt à peu près de ma taille.

TOINETTE.

Oui, à-peu-près.

LINDOR.

Ah ! Toinette, quel bonheur ! Et cette fille eſt-elle mariée ?

TOINETTE.

Pas encore. Les jeunes gens d'autrefois étoient honnêtes, & ceux d'aujourd'hui ſont ſi libertins ! Il s'en eſt préſenté pluſieurs pour l'épouſer ; mais elle eſt ſage, ma fille, très-ſage, & aucun d'eux n'a pu lui plaire. Dame, voyez-vous, j'aimerois mieux la garder chez moi toute ma vie que de la donner à un garnement.

LINDOR.

Eſt-elle connue dans cette maiſon ?

TOINETTE.

Non, elle n'y eſt jamais venue.

LINDOR.

Ah ! Toinette, vous pouvez mettre le comble à mon bonheur ; vous pouvez ſauver la vie à Julie, ou plutôt vous pouvez nous la rendre à tous deux.

TOINETTE.

Je ne me croyois pas ſi puiſſante.

LINDOR.

Vous n'avez qu'à ſuppoſer une affaire qui vous éloigne en ce moment de ces lieux, qu'à me revêtir des habits de votre fille, qu'à dire que je la ſuis en effet, & qu'à me préſenter ici pour garder Julie à votre place ; il règne toujours un peu d'obſcurité dans la chambre d'une malade ; grace à ce demi jour, & ſur-tout à mon déguiſement, Julie me prendra pour une perſonne de ſon ſexe, je contreferai ma voix, &....

TOINETTE.

Et ſi ſon père, qui eſt plus clair-voyant, vient à vous reconnaître....

LINDOR.

Il eſt encore moins à craindre pour moi que Julie : le Comte ne m'a guère vu qu'une fois ou deux dans mon enfance, il m'a évité avec affectation depuis qu'il ſçait que j'aime ſa fille : mes traits ont dû ſortir de ſa mémoire, & , ſans un miracle, il eſt impoſſible qu'il ſe les rappelle. Voilà ma bourſe, Toinette ; vous faut-il tout ce que je poſſède ? Parlez, il n'eſt rien que je ne ſacrifie pour obtenir ce que je déſire.

TOINETTE.

Gardez votre bourſe, Monſieur; une bonne action n'a pas beſoin d'être payée; elle porte ſa récompenſe avec elle. Je connois votre délicateſſe, je ſuis sûre que vous n'abuſérez point de ce que je vais faire pour vous; & ne ferai-je pas trop heureuſe, ſi je prolonge les jours de Julie?

LINDOR.

C'eſt donc moi qui la ſoignerai! C'eſt par mes mains que paſſeront les ſucs bienfaiteurs qui doivent rendre la ſanté à Julie! C'eſt moi qui ferai chauffer ſes ptiſanes, ſes bouillons! C'eſt moi qui, au moment de ſa convaleſcence, verrai le premier ſes forces renaître, ſes genoux s'affermir, & ſon teint ſe ranimer: quel bonheur pour un Amant! Chaque roſe nouvelle qui paraîtra ſur ſon viſage, c'eſt moi qui croirai l'avoir fait éclore, c'eſt moi qui.....

TOINETTE.

Doucement, Monſieur, ne vous forgez point de chimères. Vous parlez de faire chauffer des bouillons, des ptiſanes: il eſt bien queſtion de tout cela avec Julie! Il n'y a point de malade plus aiſée à ſervir, il n'y en a point qui donne moins d'occupation à une Garde.

LINDOR.

Tant pis, Toinette; je comptais ſur autant de travail que de plaiſir.

TOINETTE.

Comptez ſur le ſecond, à la bonne heure ; mais point du tout ſur l'autre. Le père de Julie eſt un de ces hommes entêtés de la vieille Médecine, qui s'imaginent que les remèdes ſont tout, & que ce n'eſt qu'en droguant ſans ceſſe les gens qu'on peut leur rendre la ſanté : ſon Médecin, au contraire, eſt un homme ſage, qui abhorre les remèdes ; & ſçavez-vous tout ce qu'il a ordonné depuis que Julie eſt malade ? De l'eau de bourrache édulcorée avec du ſirop de violette, & dont il faut lui donner à boire chaque fois qu'elle en demande.

LINDOR.

Voilà donc tout ce que j'aurai à faire !

TOINETTE.

Oui, Monſieur, toutes vos fonctions auprès d'elle ſe réduiront à lui verſer à boire, & voilà ſur cette table tous les inſtrumens de votre charge. Mais j'entends venir Julie ; elle eſt avec ſon père : allez chez moi promptement, je ne tarderai pas à vous y joindre ; en attendant je vais vous annoncer à la famille.

SCENE II.

LE COMTE, JULIE, TOINETTE.

LE COMTE, *ſoutenant Julie.*

PRÉPAREZ les couſſins, Toinette, & arrangez les oreillers de manière que la tête de ma fille ſoit bien appuyée. *Toinette arrange tout, & Julie vient s'aſſeoir ſur la chaiſe longue, toujours conduite par ſon père, qui lui dit :* eh bien ! ma chère Julie, comment te trouves-tu aujourd'hui ?

JULIE.

Un peu mieux, mon père : mais j'irais plus mal, que vos ſoins ſi tendres & vos attentions me le feraient oublier bien vîte.

LE COMTE.

As-tu bien dormi la nuit paſſée ?

JULIE.

Hélas ! non ; je n'ai pas fermé l'œil. *à Toinette.* Vous avez dû vous en appercevoir, Toinette ?

TOINETTE.

Oh ! mon Dieu, oui, Mademoiſelle ; & cependant je vous ai fait bien des hiſtoires.

JULIE.

Elles étaient fort jolies, & la dernière ſur-tout. Celle que vous n'avez point achevée n'était point faite pour endormir ; j'eſpère, ma chère Toinette, que vous m'en direz bientôt la ſuite.

TOINETTE.

Avec bien du plaiſir : mais pour les deux ou trois nuits ſuivantes, ce ne ſera point moi qui vous garderai, Mademoiſelle, ſi vous voulez bien le permettre.

LE COMTE.

Et pourquoi cela, Toinette ?

TOINETTE.

Hélas ! Monſieur le Comte, j'avais, à trois lieues d'ici, un parent Receveur des Tailles ; & cet honnête homme, en mourant, m'a laiſſé une petite ſucceſſion que vous ne voudriez pas me faire perdre.

LE COMTE.

Non, certainement ; cela ne ſerait pas juſte.

TOINETTE.

C'eſt pour l'aller recueillir que je m'abſenterai peut-être une huitaine, peut-être moins, c'eſt ſelon que tourneront les affaires ; mais je vais bientôt vous amener ma fille pour tenir ma place : elle eſt ſage, irréprochable dans ſa conduite, enfin c'eſt une autre moi-même, & à qui vous pourrez donner en ſûreté toute votre confiance.

LE COMTE.

LE COMTE.

Elle eſt jeune, ſans doute?

TOINETTE.

Elle aura vingt & un ans le mois prochain.

LE COMTE.

Eh bien! elle conviendra à Julie. Les vieilles gens ſont ſujettes à avoir de l'humeur; j'en juge par moi-même, qui me fâche quelquefois. La jeuneſſe eſt d'une humeur plus douce & plus liante: la ſenſibilité d'ailleurs eſt ſa vertu dominante, & je crois qu'une perſonne de l'âge de votre fille ſera pour Julie une compagnie plus agréable, & compâtira mieux à ſes maux.

TOINETTE.

Quoique j'aie trois fois l'âge de Mademoiſelle Julie, je vous jure cependant, Monſieur le Comte, que pour la ſenſibilité....

LE COMTE.

Ce que j'ai dit, ma bonne Toinette, ne vous regarde point, vous êtes une ſi honnête créature! J'ai parlé en général, & ſans avoir perſonne en vue.

JULIE, *à Toinette.*

Je ne doute point de toutes les bonnes qualités de votre fille, ma chère Toinette; mais j'etois accoutumée à votre ſervice, & j'aurai toutes les peines du monde à me faire à celui d'une autre.

TOINETTE.

Oh! que non, Mademoiſelle; je vous donne, pour

me remplacer la perſonne la plus adroite & la plus intelligente de la Ville. Je l'ai déjà inſtruite, elle eſt au fait de votre ſervice auſſi bien que moi-même : vous verrez, vous verrez qu'elle vous conviendra à merveille.

JULIE.

Et la jolie hiſtoire que vous m'aviez commencée ?

TOINETTE.

Je lui dirai de vous l'achever: d'ailleurs elle vous en contera bien d'autres ; elle en ſçait des milliers, & de bien plus jolies que les miennes. Ah ! ne craignez pas que les ſiennes vous endorment.

JULIE.

Allez donc la chercher, Toinette ; je ne veux pas retarder un voyage qui peut vous être utile ; mais j'aurois bien mieux aimé que vous reſtaſſiez toujours auprès de moi.

TOINETTE.

Vous ne parlerez pas ainſi, quand vous connoîtrez ma fille. Tout ce que je crains, Mademoiſelle, c'eſt qu'elle ne vous plaiſe ſi bien que vous ne la préfériez à moi, & qu'à mon retour, vous ne vouliez plus de mon ſervice.

JULIE.

Oh ! que dites-vous là ! Jamais je ne préférerai perſonne à ma bonne Toinette.

TOINETTE.

Je ne le ſouhaite pas ; cependant ne croyez pas que je m'en plaigne, ſi votre bonheur s'y trouve. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LE COMTE, JULIE.

LE COMTE.

Eh bien ! ma chère Julie, puifque nous fommes feuls, & que vous êtes mieux aujourd'hui, me permettrez-vous de vous dire deux mots encore en faveur de ce pauvre Verfac ?

JULIE.

Hélas ! mon père, je crains bien qu'ils ne foient inutiles.

LE COMTE.

Sa maifon eft ancienne, fa probité connue, fa fortune confidérable.

JULIE.

Je ne l'ignore pas, mon père.

LE COMTE.

Il m'a fait demander votre main par tout ce qu'il y a de gens importans dans la ville.

JULIE.

Je le crois : mais, mon père, Lindor vous l'a fait demander auffi, & Lindor eft comme Verfac d'une maifon ancienne, fa probité eft connue ; & fa fortune confidérable.

LE COMTE.

Pourquoi revenir ſur Lindor, ma chère Julie ? Ne ſçavez-vous pas que des reſſentimens implacables ont toujours exiſté entre nos deux familles, que par une ſuite de ces reſſentimens juſtes ou injuſtes le père de Lindor a tué un de mes frères dans un combat ſingulier ? Et penſez-vous après cela qu'il ſoit poſſible que je vous donne en mariage au fils du meurtrier de votre oncle ?

JULIE.

Lindor eſt innocent de ce meurtre, & d'ailleurs ſon père eſt mort des ſuites de ce combat funeſte ; & cette mort n'a-t-elle point aſſez expié celle de mon oncle ? Comment peut-on en vouloir au fils d'un ennemi qui n'eſt plus ?

LE COMTE.

Vous ſçavez, ma chère Julie, que je ne ſuis ni dur ni cruel : vous ſçavez combien mes entrailles paternelles s'émeuvent au ſeul nom de ma fille : vous ſçavez depuis qu'elle eſt malade, combien j'ai ſouffert de ſes douleurs, & combien j'ai eu pour elle de ſoins, de prévenances & d'attentions : mais qu'elle ſçache auſſi que, ceſſant d'être un père tendre pour elle, je deviendrois un Juge inflexible, ſi j'apprenois qu'elle eût les moindres rapports, les relations, même les plus innocentes, avec le fils d'un homme qui a tué mon frère... Ce diſcours te fait ſouffrir, je le vois ; pardonne-moi, ma chère Julie, d'avoir pris un moment ce ton ſévère, & ſi tu

veux que j'aie toujours celui d'un ami, ne me parle plus d'un homme que je déteſte. Tâche toi-même d'y rêver un peu moins ; ce ſouvenir t'agite ſans ceſſe, c'eſt lui peut-être qui te rend malade, chaſſe-le tout-à-fait de ta penſée, & je te réponds que tu ſeras bientôt guérie.

JULIE, *à part.*

S'il faut que je ceſſe de l'aimer pour guérir, je ſens que je ſuis incurable.

LE COMTE.

Voici notre Docteur, je l'attendois avec impatience.

SCENE IV.

LE MÉDECIN, JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

ARRIVEZ, Docteur, arrivez. Vous venez un peu tard aujourd'hui ?

LE MÉDECIN.

Cela eſt vrai, Monſieur le Comte, je ſors de chez un malade, qui eſt fort en danger ; & comme votre fille n'y eſt pas.....

LE COMTE.

Je le crois ; mais ſon mal peut empirer, & ſi nous ne faiſons pas les remèdes néceſſaires....

LE MÉDECIN.

Toujours des remèdes ! Et que sert d'en faire pour des maux que l'on n'a pas ?

LE COMTE.

Vous ne l'avez pas encore purgée, Docteur : sa maladie peut naître d'humeurs accumulées, & quelques grains d'émétique....

LE MÉDECIN.

Non, il n'y a point d'humeurs accumulées chez Mademoiselle ; & la plupart de ces médecines que l'on prend par précaution ou autrement, ne font que racler les entrailles & en ôter le velouté....

LE COMTE.

Ne croyez-vous pas qu'une petite saignée...?

LE MÉDECIN.

Que dites-vous ! Elle seroit mortelle dans ces circonstances.

LE COMTE.

Elle est bien foible, bien languissante ! Si pour la ranimer nous avions recours aux bouillons de tortue ?

LE MÉDECIN, *avec impatience.*

Encore ! Quel homme vous êtes, avec vos conseils éternels & votre amour immodéré pour les remèdes ! Le meilleur de tous est d'en faire le moins qu'il est possible.

LE COMTE.

Je ne ſuis pas de votre avis : je crois, au contraire, que la Médecine n'eſt que l'art de les bien adminiſtrer.

LE MÉDECIN.

Vous ne ſçavez donc pas ce que c'eſt que la Médecine ? Ecoutez-moi, Monſieur, je vais vous inſtruire en peu de mots, & vous en ſçaurez autant que moi-même. La Médecine ſe diviſe ordinairement en deux parties, la Diétetique & la Thérapeutique.

LE COMTE, *balbutiant.*

La Diĉtique & la Thereupique.... J'entends.

LE MÉDECIN.

Je vois bien que les grands mots ne ſont guère à votre portée, puiſque votre mémoire a de la peine à les retenir. Je vais donc m'expliquer d'une manière plus claire & moins ſcientifique ; écoutez-moi, je vous prie. Il y a deux ſortes de Médecines, la curative & la préſervative. La préſervative eſt celle qui conſiſte à ne jamais s'écarter du régime qui convient le mieux, pour ſe porter toujours bien : c'eſt celle-là qu'on appelle diétetique ; elle n'eſt, à proprement parler, que l'art de ſe maintenir en ſanté. L'autre eſt l'art de guérir les maladies qui troublent l'ordre dans lequel la première tient l'économie animale ; c'eſt celle-là qu'on appelle Curative ou Thérapeutique.

LE COMTE.

J'entends. J'ai obſervé que je me portais beaucoup

mieux, les jours que j'allais, ſoit à la chaſſe, ſoit à la promenade. Ces jours-là donc j'exerce la Médecine diétique ou préſervative, ces jours-là donc je ſuis un grand Médecin ?

LE MÉDECIN.

Oui, Monſieur, vous l'êtes, & les hommes n'auraient jamais beſoin de nos ſecours, s'ils exerçoient toujours bien cette Médecine préſervative.

LE COMTE.

Mais ſi, étant à la chaſſe ou à la promenade, à force de me fatiguer & de courir, j'attrape une fluxion de poitrine ou une autre maladie, ne pouvant plus alors exercer la Médecine préſervative avec ſuccès, ne faudra-t-il pas quelqu'un qui exerce pour moi la Médecine curative ? Et ne faudra-t-il pas qu'on ait recours aux remèdes qui peuvent ſeuls rétablir l'ordre que maintenait chez moi la Médecine préſervative, & que mes excès ont troublé ?

LE MÉDECIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, il vous faudra des remèdes ; mais ces remèdes ſerviront moins à vous guérir de vos maux, qu'à vous préſerver de plus grands encore. Je ne puis bien vous faire ſentir cela que par une comparaiſon. Regardez donc, je vous prie : (*Il eſt ſuppoſé tracer un cercle avec ſa canne.*) Je trace ici un cercle avec ma canne : vous vous portez bien, tant que vous êtes dans ce cercle, vous vous portez mal,

dès que vous en sortez ; & plus vous vous en éloignez, plus vous vous portez mal, tellement qu'à une certaine distance, vous trouvez infailliblement la mort. Vous m'entendez, je pense ?

LE COMTE.

Oui, Docteur, à merveille. Plus je m'éloigne de ce cercle, & plus je me porte mal ; ma santé est toute entière dans ce cercle, la maladie & la mort rodent sans cesse à l'entour.

LE MÉDECIN.

Lors donc que vous avez perdu la santé, que faut-il faire ?

LE COMTE.

Lorsque j'ai perdu la santé, je suis sorti du cercle, & il ne faut que m'y ramener, pour me la rendre.

LE MÉDEDIN.

Ajoutez qu'il faut sur-tout vous empêcher de vous en éloigner davantage: Lors donc que vous êtes malade, sachez qu'on vous traite moins pour vous guérir de la maladie que vous avez gagnée en sortant du cercle, que pour vous préserver des maladies plus graves que vous gagneriez, & de la mort sur-tout qui vous menace à une plus grande distance du cercle. Vous voyez d'après cela, que la Médecine curative rentre absolument dans la préservative ; & comme dans cette dernière il ne faut point de remèdes, il n'en faut pas davantage dans l'autre ; l'une & l'autre n'employent que le régime.

LE COMTE

Ce que vous dites-là me paraît très-nouveau, & si nouveau, que je n'y crois guère. Il s'ensuivrait de votre raisonnement, une chose épouvantable, inouïe, & tout-à-fait impossible.

LE MÉDECIN.

Quoi donc! Je vous prie.

LE COMTE.

Qu'il n'y auroit point de Médecine, ou du moins, qu'il ne faudrait pas plus y ajouter foi qu'à l'Alchymie, qu'à l'Astrologie, qu'à la Magie noire.... Il s'ensuivrait que chacun pourrait être son Médecin soi-même.

LE MÉDECIN.

Voyez le grand malheur! La Médecine ne serait pas la seule qu'on aurait décorée du beau nom de Science, pour en imposer aux humains, & ce n'est pas le seul métier, où un habit noir & une perruque, fassent les trois quarts & demi du mérite de l'homme qui les porte.

LE COMTE.

Permis à vous, Docteur, de ne pas croire à la Médecine, quoique vous l'exerciez. Quant à moi, qui ne suis incrédule en rien, & qui même ai beaucoup de confiance aux gens de votre profession & à vos lumières, dites-moi, je vous prie, si ma fille va en effet mieux aujourd'hui.

LE MÉDECIN.

Il eſt aiſé de le voir à ſon viſage : mais je vais m'en aſſurer. (*Il tâte le pouls à Julie.*) Beaucoup mieux, beaucoup mieux qu'hier, Monſieur le Comte, il n'y a plus qu'un tant ſoit peu de fièvre, & j'eſpère que dans deux jours il n'y en aura plus du tout. (*A Julie.*) Avez-vous eu grand ſoin de boire, Mademoiſelle, comme je vous l'avais conſeillé ?

JULIE.

Oh ! oui, Monſieur, beaucoup.

LE MÉDECIN.

Ni hier, ni avant-hier, vous n'avez rien mangé, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Non, Monſieur, & je me ſens, je vous l'avoue, d'une faibleſſe extrême.

LE MÉDECIN.

Je le crois, Mademoiſelle. Les digeſtions à votre âge ſont ſi rapides, & les ſucs nutritifs s'évaporent ſi vîte ! Vous pourrez donc aujourd'hui manger deux blancs de poulets à votre dîner ; & ſi vous le deſirez encore, une pomme ou une poire bien mûre.

LE COMTE.

Comment, Monſieur ! avec la fièvre vous voulez que ma fille mange ?

LE MÉDECIN.

Et pourquoi non, Monſieur ? Je ne ſuis point l'en-

nemi de la diète; au contraire, ſans ceſſe je la recommande : mais il eſt un terme où elle doit s'arrêter. L'abſtinence forcée cauſe autant de ravages que la gourmandiſe : un repas léger & frugal donnera des forces à Mademoiſelle ſans augmenter ſa fièvre, & un plus long jeûne pourrait lui devenir funeſte; adieu, Monſieur le Comte : manger peu, beaucoup boire, & faire le moins de remèdes poſſible, n'oubliez jamais ces trois axiômes : ils renferment tout l'Art d'Hypocrate. Je reviendrai après dîner pour voir Mademoiſelle.

LE COMTE.

Et pourquoi ne pas dîner avec nous, Docteur?

LE MÉDECIN.

Vous ſavez bien que jamais je ne dîne en ville; j'aime comme un autre la bonne chère, je ſerais tenté & ſuccomberais comme un autre; un excès me ferait bienrôt ſortir de ce cercle précieux dont je vous parlais tout-à-l'heure, & je penſe qu'un bon Médecin doit donner à la fois l'exemple & le précepte.

SCENE V.

LE COMTE, JULIE.

LE COMTE.

Tu auras donc bien du plaiſir à manger, ma chère Julie?

JULIE.

Puiſque le Docteur le permet, mon père...

LE COMTE.

Eh bien! Je vais te faire apprêter ton petit dîner avec un ſoin extrême. Mais voici Toinette qui nous amène ſa fille. Mon Dieu! qu'elle a l'air gauche! Regarde-là un peu, Julie.

JULIE, *ſans tournerla tête.*

Ah! je n'ai pas beſoin d'y regarder pour le croire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE, LINDOR, *déguiſé en femme.*

LE COMTE.

Eh bien! Toinette, voilà donc votre fille que vous nous amenez?

TOINETTE.

Oui, Monſieur le Comte, & qui s'eſtimera heureuſe, ſi vous voulez bien lui continuer les bontés que vous m'avez toujours témoignées.

LE COMTE.

Elle peut y compter, Toinette: il ſuffit qu'elle vous appartienne. (*Bas à Toinette.*) Mais convenez qu'elle

paraît un peu neuve & embarraſſée : vous nous aviez dit cependant, que c'étoit une perſonne adroite & intelligente.

TOINETTE.

Quand vous la connaîtrez, vous verrez s'il étoit poſſible de l'être davantage. Son grand défaut eſt d'être un peu timide la première fois qu'elle voit les gens ; & c'eſt peut-être pour cela....

LE COMTE.

Ce n'eſt pas un défaut, Toinette. La timidité intéreſſe toujours dans les perſonnes de cet âge. Savez-vous ce qui m'en plaît, Toinette ? C'eſt qu'elle a tout-à-fait l'air d'une bonne fille, & je ne doute pas qu'elle ne nous plaiſe à tous infiniment. Je ne te dis point adieu, ma fille, la Marquiſe m'a fait demander à dîner : je vais la recevoir, & tu ne tarderas pas à nous joindre.

SCENE VII.

JULIE, TOINETTE, LINDOR.

JULIE.

Un mot, je vous prie, Toinette, avant que vous vous en alliez. (*Toinette s'approche.*) Dites à votre fille de s'éloigner un peu, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle nous entende.

TOINETTE.

Eloignez-vous, ma fille. (*Lindor se retire au fond du Théâtre.*

JULIE.

Ah! Toinette, vous ne m'aimez plus, je le vois bien, & vous voulez que je meure!

TOINETTE.

Quel reproche! Ah! Mademoiselle, qu'il est injuste!

JULIE.

Vous me quittez, Toinette, vous allez partir à l'instant; & vous ne me dites pas un mot de celui....

TOINETTE.

Je vous entends: il vous aime toujours, Mademoiselle, il m'a chargé de vous le dire.

JULIE.

Mais ma bonne Toinette, c'est vous qui jusqu'à ce moment m'avez donné de ses nouvelles. Quand vous ne serez plus ici....

TOINETTE.

Ma fille alors pourra vous en donner.

JULIE.

Vous me faites trembler, Toinette! Est-ce que vous l'auriez mise dans la confidence? Sauroit-elle que Lindor...?

LINDOR, *au fond du Théâtre.* (*A part.*)

Lindor! C'est de moi qu'elle s'informe: quel bonheur!

TOINETTE.

Raſſurez-vous, Mademoiſelle : je n'ai point divulgué votre ſecret. Je pars, mais ſoyez sûre qu'avant mon retour vous aurez des nouvelles de celui qui vous adore. (*Elle ſort en faiſant avec Lindor des ſignes d'intelligence.*)

SCENE VIII.

Cette Scène ne commence qu'après un long ſilence, pendant lequel on n'entend que des ſoupirs de Julie.

JULIE, LINDOR.

JULIE, *ſans regarder.*

MADEMOISELLE, comment vous appellez-vous ?

LINDOR, *balbutiant.*

Comment je m'appelle ?

JULIE.

Oui. Eſt-ce que vous n'avez pas de nom ?

LINDOR.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, je m'appelle .... je m'appelle .... Roſe.

JULIE.

Roſe ! Ce nom me paraît recherché pour une fille de votre état.

LINDOR.

LINDOR.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, qu'il vous conviendrait beaucoup mieux qu'à moi.

JULIE.

Si cela était, je ſerais une roſe un peu fanée.

LINDOR.

Fanée ! Ah! ce n'eſt pas le mot. Dites courbée par l'orage. Les roſes à qui ce malheur arrive, ſe relèvent avec plus d'éclat.

JULIE.

Hélas ! J'aurai la deſtinée d'une roſe ſans en mériter le nom, je ne vivrai que l'eſpace d'un matin.

LINDOR.

Que dites-vous-là, Mademoiſelle ! Les roſes de votre eſpèce ſont immortelles ; voulez-vous que le Ciel ne veille pas ſur ſon plus bel ouvrage ?

JULIE.

(*A part.*) Toinette avait raiſon, cette fille n'eſt pas ſi ſotte. (*Haut.*) Voilà bien de jolies choſes que vous me dites, Roſe, où prenez-vous tout cela ?

LINDOR.

Dans mon cœur. N'en ſoyez pas ſurpriſe, Mademoiſelle, j'ai l'habitude de m'attacher beaucoup à mes malades, parce qu'un être qui ſouffre m'intéreſſe plus qu'un autre ; & vous êtes du nombre de ces perſonnes que je ne peux voir ſouffrir ſans deſirer leur guériſon, fut-ce aux dépens de ma propre vie.

JULIE.

Je vois que vous avez l'ame ſenſible, & je vous en félicite. Ce langage cependant ſeroit mieux placé avec les malades que vous connaiſſez déjà, qu'avec moi, que vous n'avez jamais vue, & qui ne vous connais pas.

LINDOR.

Vous pouvez ne pas me connaître, parce qu'il eſt très-aiſé de ne pas appercevoir une perſonne d'auſſi peu d'importance que moi : mais vous, Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit poſſible de vous appercevoir, ſoit dans la rue, ſoit à la promenade, ſans conſerver de vous un ſouvenir ineffaçable.

JULIE.

Avec une ame ſi tendre, vous devez être bien aimée de tout ce qui vous environne. Dites-moi, Roſe, êtes-vous fille, ou femme ?

LINDOR.

(*A part.*) O terrible queſtion ! Comment lui répondrai-je ? (*Haut.*) Je ſuis d'un ſexe qui ne doit pas vous allarmer.

JULIE.

Je ne vous demande point quel eſt votre ſexe ; je crois bien que vous n'êtes pas un homme, mais répondez à ma queſtion ....

LINDOR.

Vous ſavez, Mademoiſelle, qu'on défend aux malades de trop parler, & je crains....

JULIE.

N'ayez point de crainte, je me trouve beaucoup mieux depuis quelques inſtans; dites-moi donc ce que j'avais oublié de demander à votre mère : êtes-vous mariée ? L'avez-vous été jamais ?

LINDOR.

Hélas ! Non, Mademoiſelle. Tous mes vœux tendent à l'être, mais un ſort cruel....

JULIE.

Eſt-ce qu'on vous refuſerait la perſonne que vous aimez ?

LINDOR.

Vous l'avez dit : on me refuſe la ſeule perſonne qui peut faire mon bonheur.

JULIE.

En ce cas vous êtes bien à plaindre. (*A part.*) Voilà une ſingulière conformité dans nos ſituations ! Si pour ſoulager mon cœur je lui diſais.... Non, je ne la connais point encore aſſez pour lui faire cette confidence. (*Haut.*) Il fait un peu noir dans ma chambre; Roſe, ouvrez le volet.

LINDOR.

Le grand jour pourroit vous incommoder, prenez-y garde, Mademoiſelle : des yeux comme les vôtres....

JULIE, *d'un ton ferme.*

Faites ce que je vous dis, Mademoiſelle.

LINDOR, *ouvrant le volet.*

Le voilà ouvert.

JULIE.

Je ne vois point encore aſſez: ouvrez-le davantage.

LINDOR, *l'ouvrant davantage.*

(*A part.*) Oh! pour le coup je ſuis perdu, ſi elle me regarde en face.

JULIE.

Donnez-moi le miroir qui eſt ſur la table; je veux voir ſi je ſuis bien changée.

LINDOR, *apportant le miroir.*

Le voilà, Mademoiſelle.

JULIE, *ſe regardant.*

Quelle pâleur! je me fais peur à moi-même, je ſuis preſque laide......

LINDOR.

Ah! Mademoiſelle, cette laideur ferait la beauté d'une autre.

JULIE.

(*A part.*) Cette fille m'étonne toujours plus par ſes réparties. (*Haut.*) Fermez le volet maintenant, le grand jour m'incommode.

LINDOR, *fermant le volet.*

(*A part.*) Il m'incommode bien davantage.

JULIE.

Donnez-moi à boire.

(*Lindor apporte à boire.*)

JULIE.

Eh! mon Dieu! comme la main vous tremble!

LINDOR.

Cela est vrai, Mademoiselle.

JULIE.

Vous allez tout renverser: (*Lindor laisse tomber le verre & la soucoupe.*) Je vous l'ai bien dit: que vous êtes gauche! Que vous êtes mal-adroite!

LINDOR.

Pardon mille fois, Mademoiselle; il y a ici un autre verre, & si vous voulez....

JULIE.

Laissez, laissez, je ne veux plus boire. Donnez-moi ce livre qui a une couverture bleue. (*Il apporte un sac à ouvrage.*) Bon! elle m'apporte mon sac à ouvrage. Est-ce que je puis travailler étant malade? Je crois que la tête vous tourne, Rose.

LINDOR.

Que voulez-vous, Mademoiselle? Vous m'avez tant grondée!

JULIE.

Il ne fallait pas le mériter. Donnez-moi donc ce livre,

LINDOR, *apportant le livre.*

Le voilà, Mademoiselle.

JULIE, *lisant pendant quelques instans, & quittant bientôt le livre.*

Ce livre m'ennuie, quoiqu'il soit bien écrit. J'aime encore mieux les Histoires que me racontait Toinette. Rose, achevez-moi celle qu'elle m'avoit commencée.

LINDOR.

Quelle Histoire, Mademoiselle? (*A part.*) Oh! pour le coup je suis pris.

JULIE.

L'Histoire de ce Roi, dont le fils étoit depuis si long-temps malade, & qui fut guéri par un remède extraordinaire .... Votre mère m'a assuré que vous la saviez, & qu'elle vous recommanderait de m'en dire la suite.

LINDOR.

(*A part.*) C'est peut-être l'Histoire d'Antiochus Soter. (*Haut.*) L'Histoire de ce Roi dont le fils était depuis long-tems malade! Oui, Mademoiselle, je la sais.

JULIE.

Eh bien! Recommencez-là, je ne serai pas fâchée de l'entendre encore.

LINDOR.

J'obéis, Mademoiselle. Il y avoit autrefois un Roi qui aimait extrêmement son fils: ce fils tomba malade au moment où le père y pensait le moins; le Médecin

eſt mandé, il tâte le pouls du Prince, & dit que ſa maladie eſt cauſée par l'amour qu'il a pour une perſonne qui ne ſaurait répondre à ſa paſſion. Le Roi très-ſurpris....

JULIE.

Cette Hiſtoire peut être intéreſſante, mais ce n'eſt point celle-là que Toinette m'avait commencée. Il n'y avait point d'amour dans la ſienne, & l'amour paraît dominer dans celle-ci; je ne veux point la perdre, mais vous me la conterez dans un autre moment. Voici l'heure du dîner, mon père peut m'attendre; conduiſez-moi, Roſe. (*Julie donne la main à Lindor.*) On vous refuſe donc la main de la perſonne que vous aimez?

LINDOR.

Je la tiens, cette main charmante, mais je la tiens ſans la poſſéder; elle eſt & n'eſt point à moi, on me l'a donnée pour me la retirer, & la plus cruelle privation ſera bientôt ſuivie de la plus douce jouiſſance.... Pardon, Mademoiſelle, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je veux dire; mais voilà ce qui m'arrive chaque fois que l'on me gronde.

JULIE.

Je viens de me mettre un peu en colère, il eſt vrai; pardon, ma pauvre Roſe, vous m'inſpirez de la confiance. Je vous conterai tantôt ma maladie, & vous verrez que peut-être je ne ſuis pas ſi coupable d'avoi quelquefois de l'humeur.

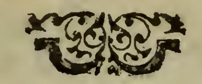
FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *seul.*

Le Comte & Julie m'ont prié de me mettre à table avec eux, mais que j'ai bien fait de refuser leur offre, & de me dérober à leurs instances !.... La Marquise y était, elle aurait pu pendant le dîner me considérer plus long-tems & avec plus d'attention, & Dieu sait le train qu'elle aurait fait si elle m'avait reconnu, & dans quel abîme affreux j'étais précipité.... Cette Marquise m'a aimé, elle m'aime encore malgré mon indifférence pour elle.... Déguisé comme je le suis, son orgueil n'a vu en moi qu'une simple domestique indigne d'attirer ses regards, & à peine a-t-elle daigné jetter les yeux sur moi : mais la voici elle-même ; qu'est-ce qu'elle peut me vouloir ?



SCENE II.

LA MARQUISE, LINDOR.

LA MARQUISE.

(*A part.*) CETTE fille a l'air ſimple ; j'en ferai ce que je voudrai. (*Avec hauteur.*) Pourquoi ne m'approchez-vous pas un fauteuil, quand vous me voyez entrer ?

LINDOR.

Je ne ſavais point, Madame, que vous vouluſſiez vous aſſeoir.

LA MARQUISE.

Eſt-ce qu'une femme comme moi eſt faite pour reſter debout, quand elle paraît où vous êtes ?

LINDOR.

Madame, je .....

LA MARQUISE.

Point de réplique, faites votre devoir, & écoutez-moi. (*Lindor lui avance un fauteuil ; elle s'aſſied, & il reſte debout.*) Connaîtriez-vous par haſard un jeune homme de qualité de cette Ville, nommé Lindor, fort décrié pour ſes mœurs, fort libertin, fort laid, fort ſot, fort impertinent, fort mauſſade ?

LINDOR.

(*A part.*) Me voilà joliment arrangé. (*Haut.*) Madame, je le connais un peu.

LA MARQUISE.

Eh bien! n'eſt-il pas vrai qu'il eſt tout ce que je viens de vous dire?

LINDOR.

Fort impertinent! Fort laid! Fort mauſſade! Fort libertin!

LA MARQUISE.

Sans doute. Auriez-vous l'audace de me faire répéter?

LINDOR.

Madame.....

LA MARQUISE.

Eh bien! quoi! vous héſitez! Pourquoi être ſi longtems à faire un aveu qui doit ſi peu vous coûter?

LINDOR.

Madame, je vous l'ai dit: je connais peu celui dont vous parlez, mais je vous réponds qu'il n'a, ni tous ces défauts, ni tous ces vices.

LA MARQUISE.

Il les a tous, vous dis-je: je vous trouve bien inſolente, ma mie, d'oſer me tenir tête, quand je vous certifie une choſe. Sachez que ce Lindor a eu la témérité de m'adorer, de brûler pour moi du feu le

plus ardent, la première fois qu'il m'a vue. Je lui aurais pardonné ce crime, ſachant bien qu'il eſt impoſſible de me voir ſans m'aimer. Il a ſubi ſa deſtinée comme tant d'autres ; mais apprenez qu'en voyant Julie....

LINDOR.

Pardon, Madame, ſi j'oſe vous interrompre un moment ; mais il faut qu'à mon tour je vous faſſe une queſtion importante. Permettez-vous......

LA MARQUISE.

Je permets.

LINDOR.

Vous m'aſſurez que Lindor vous a aimée : a-t-il ajouté à cette hardieſſe, celle de vous le dire ?

LA MARQUISE.

S'il me l'a dit ! Autant de fois qu'il m'a vue. Ses yeux, ſes ſoupirs, ſes mouvemens, ont toujours été d'accord avec ſa bouche, pour me tenir le même langage.

LINDOR.

(*A part.*) Comme elle ment ! (*Haut.*) Puiſque cela eſt ainſi, je vous avoue que voilà le plus grand de ſes crimes.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas beſoin de vos commentaires : apprenez ſeulement qu'en voyant chez moi Julie, Lindor a ſoudain pris de l'amour pour elle, & qu'il a ceſſé d'en avoir pour moi ; ſachez que maintenant il me déteſte peut-être, & qu'il aime éperduement Julie.

LINDOR.

(*A part.*) Oh ! oui , il aime Julie.

LA MARQUISE.

Que murmurez-vous là entre vos dents?

LINDOR.

Je dis qu'il a grand tort de vous avoir quittée pour Julie. (*A part.*) Il faut bien que je mente auſſi.

LA MARQUISE.

Julie l'aime auſſi , j'en ſuis ſûre.

LINDOR, *vivement.*

Julie l'aime !

LA MARQUISE.

Eh ! oui , ſans doute. Qu'eſt-ce qu'il y a là de ſi extraordinaire ?

LINDOR.

Lindor, ſelon vous, eſt ſi laid, ſi mauſſade , que j'ai cru . . . . .

LA MARQUISE.

Tout mauſſade qu'il eſt, je veux qu'il rentre dans mes chaînes, qu'il ſubiſſe mes loix de nouveau, qu'il ſoupire, qu'il rampe à mes pieds; & pour mieux y réuſſir, pour dégoûter Julie de Lindor, il faut que vous lui diſiez tout ce que je viens de vous apprendre ſur lui.

LINDOR.

Qu'il a ceſſé de vous aimer pour elle. Très-volontiers, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, imbécille que vous êtes. Il faut que vous dissiez à Julie, il faut que vous lui mettiez bien dans l'esprit que Lindor est un libertin, un scélérat, un traître; enfin, le plus haïssable & le plus méprisable des hommes.

LINDOR.

Je le veux bien, Madame; mais si Julie ne me croit pas....

LA MARQUISE.

Si elle ne vous croit pas! Il faudra bien qu'elle vous croye. Je l'entends venir, je vais vous laisser seule avec elle pour vous donner le tems de la convaincre: je reviendrai bientôt, & tremblez, si à mon retour Julie ne me dit point qu'elle hait Lindor, qu'elle le méprise: si mes ordres enfin ne sont pas exécutés, je vous tue.

LINDOR.

(*A part.*) Ah! c'est Julie seule qui me tuerait, si elle m'assurait de sa haine. Mais la voici en effet.

SCENE III.

JULIE, LINDOR.

LINDOR.

Eh! quoi! Mademoiselle, sans que personne vous soutienne! Il y a donc chez vous un mieux très-sensible,

JULIE.

Oui, ma chère; je ne ſais quel Dieu a opéré ce miracle, mais depuis tantôt il me ſemble que je ſuis guérie : je crois même que je n'ai plus de fièvre; vous y connaiſſez-vous, Roſe ?

LINDOR.

Pas trop, Mademoiſelle, cependant....

JULIE, *lui préſentant la main.*

Tâtez mon pouls, tâtez.

LINDOR.

Ses pulſations ſont encore rapides, vous avez encore beſoin de repos; ainſi, remettez-vous ſur la chaiſe longue. (*Il la conduit ſur la chaiſe longue où elle s'aſſied.*)

JULIE.

Ses pulſations! Vous vous ſervez toujours de mots qui m'étonnent.

LINDOR.

Pourquoi cela, Mademoiſelle? Nous autres Gardes-Malades nous ſommes ſi accoutumées à entendre les Médecins ſe ſervir de mots ſcientifiques, que nous leur en attrapons toujours quelques-uns à la volée : nous n'en ſommes pas pour cela plus habiles. Ce ne ſont pas les mots qui font la ſcience, mais les choſes; j'ai voulu dire que votre pouls étoit encore agité. (*A part.*) Le mien l'eſt bien davantage.

JULIE.

Je vous entends. Eh bien! je tâcherai de me calmer;

en chaſſant de mon ſouvenir.... Mais vous-même, ma pauvre Roſe, êtes-vous toujours bien occupée de la perſonne que vous aimez? Avez-vous toujours bien du chagrin.... bien du plaiſir?

LINDOR.

Ah! Mademoiſelle, il ne ſe paſſe pas un inſtant dans la journée, que je ne penſe à elle. Mon imagination me la repréſente ſans ceſſe avec toutes ſes vertus & tous ſes charmes; je la vois, je lui parle; je la ſerre dans mes bras: mais à quoi ſervent hélas! tous les rêves d'une imagination enflammée? Je lui parle ſans qu'elle m'entende, je la regarde ſans qu'elle me voye; & mes regards, mes ſoupirs, mes étreintes mêmes, tout eſt perdu pour nous.

JULIE.

L'imagination eſt en effet une cruelle enchantereſſe, & vous avez bien raiſon de vous en plaindre. Juſqu'où ne s'étend point ſon empire, puiſque ſéparée & éloignée comme vous de celui que j'aime, je crois auſſi le voir, lui parler, & le contempler ſans ceſſe? Cette illuſion même eſt ſi puiſſante ſur moi, qu'elle a troublé tous mes ſens, & que peut-être ma maladie....

LINDOR.

A propos, vous m'avez dit tantôt que vous m'en apprendriez la cauſe.

JULIE.

Je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole; mais

vous-même, il faut que vous me promettiez le plus grand ſecret.

LINDOR.

Le plus grand ſecret! Je n'ai pas beſoin que vous me le recommandiez: la ſituation où je me trouve m'en fait une loi ſacrée, & j'aimerais mieux mourir que de l'enfreindre.

JULIE.

Vous ſaurez donc, ma chère, ... Mais quoi! votre mère ne vous a rien dit de cette aventure?

LINDOR.

Rien, Mademoiſelle; ma mère eſt la prudence même, & ſa diſcrétion ......

JULIE.

Soyez toujours diſcrète comme elle, c'eſt un bel exemple qu'elle vous donne. Vous ſaurez donc, ma chère, qu'avant ma maladie j'allais beaucoup chez la Marquiſe de Vieilhorme, que vous venez de voir ici à dîner. Cette Marquiſe eſt une ancienne amie de mon père, & même un peu notre parente. La meilleure compagnie de la Ville ſe raſſemble chez elle, & elle reçoit entr'autres beaucoup de jeunes gens. Il s'en eſt trouvé un parmi ces derniers, qui en me voyant pour la première fois, a témoigné un trouble extraordinaire: j'avoue que pour la première fois j'ai ſenti auſſi le même trouble, & l'ai ſenti en même-tems que lui-même. Je ne ſais ſi on doit appeller cela de l'amour, mais je ſais bien que j'aurais voulu être toujours avec ce jeune homme,

homme, qu'il n'y avait que lui chez la Marquise qui me fît plaisir à voir & à entendre, que les complimens qu'il m'a adressés, sont les seuls qui ne m'aient pas semblé fades; & que c'est le seul enfin, qui m'ait paru avoir souverainement ce qu'on appelle l'art de plaire.

LINDOR.

C'est aussi chez une tierce personne que j'ai vu celle qui m'est si chère; mais votre récit m'intéresse on ne peut davantage; continuez-le, je vous prie.

JULIE.

Je ne m'étais point trompée. Ce jeune homme m'aimait, il m'en donna bientôt la preuve: impatient de m'avoir en mariage, il demanda ma main à mon père, qui la lui refusa impitoyablement.

LINDOR.

O ciel! Et quel motif le fit s'opposer à un but aussi honnête que le mariage?

JULIE.

La haine irréconciliable qui existe depuis long-tems entre nos deux familles. Nos pères se sont haïs, il faut que nous nous haïssions: Ils se sont querellés, ils se sont battus, ils se sont tués même pour laver je ne sais quelles vieilles injures; & si j'étois un homme, on nous ordonneroit peut-être de nous battre & de nous tuer pour les mêmes raisons. Mon père ne borna point son ressentiment à ce refus; le jeune homme eut à peine fait la demande de ma main, qu'il me fut expressément défendu de retour-

ner chez la Marquise, où j'aurais pu le voir encore; & l'on ne tarda pas à me présenter pour époux un certain Comte de Versac, bien riche, bien noble, & même assez aimable, quoiqu'il ait quarante ans.

LINDOR.

Et vous consentirez peut-être à l'épouser si votre père vous l'ordonne.

JULIE.

Y consentir! Je connais les droits de mon père: il est bien vrai que tout me fait un devoir de lui obéïr, mais je touche aux portes du tombeau, & j'espère que je serai morte avant que l'on m'ait forcée d'épouser le Comte.

LINDOR.

Non, Mademoiselle, non, vous vivrez pour être adorée. Puisque vous m'avez dit le nom du Comte, me direz-vous celui du jeune homme? (*A part.*) C'est bien moi, j'en suis sûr, mais quel plaisir de l'entendre de sa bouche!

JULIE.

Le nom du jeune homme! Ah! Rose, il faut avoir bien de la confiance en vous pour vous le dire: vous sentez que c'est le plus fort du secret.

LINDOR.

Je vous jure qu'un éternel silence....

JULIE.

Eh bien! c'est Lindor... Le connaîtriez-vous, Rose?

LINDOR.

Oui, Mademoiselle, je l'ai vu deux ou trois fois, comme il paſſait devant notre porte.

JULIE, *avec vivacité.*

N'eſt-ce pas qu'il eſt bien joli ?

LINDOR.

Il eſt... à-peu-près de ma taille.

JULIE.

Oui ; mais quelle différence ! Quoique la vôtre ne ſoit pas mal, la ſienne eſt bien plus ſvelte, bien plus dégagée, bien plus noble ! Vous avez de la fraîcheur, de la jeuneſſe ; mais Lindor, ah ! Lindor l'emporte bien ſur vous pour tous ces avantages. Vous n'avez avec lui qu'un rapport qui m'a ſingulièrement frappée ſitôt que je vous ai entendue Le ſon de votre voix reſſemble tellement au ſien, qu'on diroit que c'eſt lui qui parle quand vous parlez. Je ſuis pourtant bien sûre que le ſien eſt plus doux... Ne ſoyez point fâchée de ce que je vous dis, ma bonne amie, je ne cherche point à vous humilier par ces préférences.

LINDOR.

Ah ! Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien vous me charmez, quand vous trouvez Lindor plus aimable que Roſe.

JULIE.

(*A part.*) Cettte fille eſt d'une modeſtie qui m'enchante. (*Haut.*) Comment ſon éloge pourrait-il en

effet vous caufer quelque peine ? Lindor eft tel, que la plus jolie femme ferait fière de lui reffembler. Mais que me fert, hélas ! qu'il ait mille bonnes qualités, de l'efprit, des grâces, de la tendreffe ? Tout cela peut-être eft perdu pour moi. La Marquife me dit fans ceffe que Lindor eft un trompeur, un volage, & que je fuis dupe de l'aimer.

LINDOR.

Ah ! gardez-vous de croire la Marquife. Elle aime Lindor, c'eft elle-même qui vient de me l'apprendre; elle l'aime encore, peut-être; indignée de ce que fes affiduités ont ceffé du moment qu'il vous a connue, elle cherche à perdre Lindor dans votre efprit, efpérant qu'il reviendra à elle; mais foyez sûre que Lindor vous eft fidèle, & que tous les difcours de la Marquife font des menfonges, & fes accufations des calomnies.

JULIE.

Vous défendez Lindor avec bien de la chaleur.

LINDOR.

Cela eft vrai. Lindor eft accufé, il eft abfent, que faut-il de plus pour prendre en main fa caufe? Mais, Mademoifelle, en commençant le récit de votre amour, vous m'avez promis de m'apprendre la caufe de votre maladie.

JULIE.

Hélas ! ne venez-vous pas de dire que Lindor eft abfent ? Que pourrais-je vous dire de plus ? C'eft fon abfence qui me tue, c'eft elle qui me conduit au tom-

beau. La bonne Toinette me donnait quelquefois de ses nouvelles, elle m'a abandonnée, qui pourra maintenant.....

LINDOR.

Moi, Mademoiselle : j'espère bien aussi vous en donner quelquefois.

JULIE.

Ah! Rose, dites-lui bien que tout mon mal vient de la défense que l'on m'a faite de me trouver aux lieux où il se trouve. Si je le voyois encore un moment, un seul moment... S'il était là, je serais guérie.

LINDOR.

S'il était là!

JULIE.

Oui, ma Rose, sa présence me rendrait la vie.

LINDOR.

(*A part.*) Je ne puis résister à son desir : il faut.... (*Il est prêt de tomber aux genoux de Julie, la Marquise paraît.*) Malheureux! qu'allais-je faire!.. la Marquise...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous l'avais bien dit, ma chère Julie, que Lindor vous trompait, que c'était un traître, un infidèle.

JULIE.

Vous me l'avez dit, Madame, mais j'ai eu quelque peine à le croire.

LA MARQUISE.

Quel aveuglement est le vôtre! Savez-vous bien, ma chère, qu'il y a un peu de folie à ne pas croire ce que tout le monde assure?

JULIE.

Est-ce que tout le monde assure que Lindor me trahit?

LA MARQUISE.

Sans doute, & tenez, (*montrant Lindor*) cette fille, qui n'est qu'une pauvre païsanne, & qui ne va point dans le monde, eh bien! je parie que la réputation de Lindor est parvenue jusqu'à elle, que le bruit de ses noirceurs & de ses perfidies a frappé ses oreilles, & je pense qu'elle a dû vous le peindre avec les couleurs qui lui conviennent.

JULIE.

Eh! mon Dieu! Madame, cette pauvre fille n'a fait que m'en dire du bien.

LA MARQUISE, *à Lindor.*

Comment, insolente! Est-ce ainsi que vous m'obéïssez? Rétractez vous tout de suite.

LINDOR.

Ma foi, Madame, j'ai dit que je croyais Lindor très-fidèle en amour, & je ne saurais m'en dédire. Je

ne ſuis qu'une pauvre fille, j'en conviens ; mais quand il s'agit de la vérité, je me ferais hâcher en mille morceaux, plutôt que d'y manquer en la moindre choſe. C'eſt une ſi grande lâcheté que de mentir !

LA MARQUISE, *à Lindor.*

Taiſez-vous, Péronelle, & tremblez. (*A Julie.*) Fidèle ! En amour fidèle ! Ah ! ſi vous ſaviez ce que je viens de voir ....

JULIE.

Eh bien ! Madame, qu'avez-vous vu ?

LINDOR.

Pourquoi, Mademoiſelle, montrer tant d'impatience d'apprendre une choſe qui peut-être ....

LA MARQUISE.

Julie, vous avez là une garde, qui eſt la plus impertinente créature que je connaiſſe, & je me retire ſi vous ne lui impoſez ſilence.

JULIE, *à Lindor.*

Taiſez vous, Roſe ; je vous défends d'interrompre Madame. Continuez, je vous prie, Madame la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Ah ça ! vous le voulez ! Pour moi, je ne ſuis pas preſſée de vous le dire, ma chère Julie. Apprenez donc..... Mais non, jamais je ne pourrai me réſoudre à vous faire cette confidence.

JULIE.

Je vous en prie, Madame, ne me tenez pas plus long-tems dans un doute mille fois plus cruel que la certitude.

LA MARQUISE, *affectant le ton de l'intérêt & de l'amitié.*

Mais, ma chère, vous ſavez qu'on ne peut vous parler de Lindor ſans vous faire éprouver les émotions les plus vives. Vous êtes mieux aujourd'hui; ſi la fièvre allait vous reprendre? Si cette nouvelle vous cauſait une révolution funeſte, je ſerois au déſeſpoir de vous l'avoir appriſe. Promettez-moi donc de ne pas vous troubler en l'apprenant, & de m'écouter avec calme, avec indifférence, même.

JULIE.

Je vous le promets.

LA MARQUISE, *d'un ton doux & hypocrite.*

Le Ciel lit dans mon cœur: il ſait que mon ſeul déſir, en vous deſſillant les yeux ſur le perfide qui vous trompe, eſt de vous guérir à la fois de votre maladie & de votre amour. La pureté de mes intentions vous eſt connue, & je ne penſe pas que vous formiez aucun doute ſur elles.

JULIE.

Moi! Madame, je vous rends toute la juſtice que vous méritez.

LA MARQUISE.

Vous ſavez combien je vous aime, ma chère Julie.

JULIE.

Je n'en doute pas, Madame, mais prouvez-le-moi donc vîte, en me diſant ce que vous avez vu.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ma chère, figurez-vous qu'à l'inſtant même je viens de voir Lindor, montant en carroſſe avec la jeune Baronne de Folanges, & la conduiſant à la campagne, où il doit, m'a-t-on dit, paſſer l'été avec elle. Son habit étoit ſuperbe ; ſon équipage, magnifique ; pluſieurs Domeſtiques, un Coureur, un Chaſſeur & deux ou trois Jockeis, compoſoient ſon cortége.

JULIE.

(*A part.*) Qu'entends-je! malheureuſe !

LINDOR.

(*A part.*) O calomnie ! ô menſonge !.... Julie !.... ne croyez pas.... Mais, elle m'a défendu de parler, & je ne puis me faire connoître.

LA MARQUISE.

Vous ſavez, ma tendre amie, que la Baronne eſt veuve depuis dix-huit mois ; il court des bruits que Lindor doit la prendre pour femme ; l'affaire eſt peut-être conſommée, & peut-être que déja ils ſont mariés.

JULIE, *s'évanouiſſant.*

Ils ſont mariés !

LA MARQUISE.

(*A part.*) Ma ruſe a réuſſi, je triomphe. (*Elle ſort.*)

LINDOR.

O perfidie ! ô crime !.... Julie !... ma chère Julie... Elle ne m'entend pas. Au ſecours ! à l'aide !

SCENE V.

LE COMTE, LE MÉDECIN, LINDOR, pluſieurs Domeſtiques.

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu !.... Ciel ! ma fille évanouie ! ma fille expirante, peut-être.... Julie, ma Julie ! vois ton père à tes pieds, ton père, qui t'appelle, ton père, plus mourant que toi-même, & qui donneroit mille fois ſa vie pour t'arracher au trépas ! Elle ſe ranime, ſon œil s'ouvre : ô bonheur ! je ſuis père encore.

JULIE, *d'une voix mourante, & retombant ſans connaiſſance.*

Ils ſont mariés !

LE COMTE.

Que veut-elle dire ! Je tremble..... je frémis..... Ma fille !.... La pâleur de la mort eſt ſur ſon viſage..... Docteur..... expliquez-moi.....

LE MÉDECIN.

Raſſurez-vous, Monſieur, raſſurez-vous : c'eſt un peu de tranſport, un peu de délire, ce n'eſt rien ; portons-la

dans sa chambre, qu'on la deshabille, qu'on la mette au lit tout de suite, elle y reprendra plutôt connaissance que sur la chaise longue.

LE COMTE.

Et moi, Monsieur, je crains.....

LE MÉDECIN.

Ne craignez rien, vous dis-je, je vous expliquerai tout. (*A Lindor.*) J'ai à parler à Monsieur le Comte, restez ici Mademoiselle, & vous viendrez joindre Julie quand elle sera couchée.

LINDOR.

Mais, Monsieur, si elle avait besoin de mes secours.....

LE MÉDECIN.

Restez ici, vous dis-je.

(*Les Domestiques emportent Julie dans sa chambre.*)

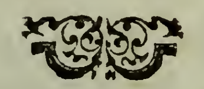
SCENE VI.

LINDOR, *seul.*

ELLE est mourante, & je vis encore ! & je souffre qu'on me l'enlève ? Perfide Marquise ! c'est vous qui êtes son bourreau..... Pourquoi ne pas parler aussi ?...... Pourquoi ne pas la désabuser sur la fausse nouvelle ?.. ... Hélas ! le pouvais-je ?.... La Marquise était là ; le Comte est accouru, tous ses gens ont suivi ses traces ; pouvais-je,

devant tout le monde, apprendre à Julie qui je ſuis ? Le pouvais-je, ſans la compromettre, & ſans expoſer ſa gloire ? Son père, la Marquiſe, me voyant ainſi déguiſé, n'auroient-ils pas eu quelque raiſon de croire que Julie étoit d'accord avec moi pour les tromper l'un & l'autre; qu'elle-même peut-être m'avait introduit furtivement dans cet aſile ?.... Si pourtant elle continue de me croire marié avec la Baronne, elle en mourra. La mort de ma maitreſſe, ou ſa honte !... Quelle alternative !... Si je me nomme, je la deshonnore, & je la tue ſi je ne me nomme pas.... Habit funeſte ! déguiſement fatal ! O Amour ! inſpire-moi le parti que je dois prendre... Parlerai-je.... ne parlerai-je pas ?.... Volons où ce Dieu m'appelle, allons retrouver Julie.

(*Ici une toile ſe lève, & le fond du Théatre repréſente la chambre à coucher de Julie. On y voit un lit dont les rideaux ſont entr'ouverts, de manière que les yeux des Spectateurs ne peuvent point y pénétrer. Il n'y a que les Acteurs qui ſont ſur la Scène, qui puiſſent voir l'intérieur. Le Médecin & le Comte ſont debout à côté de ce lit.*



SCENE VII.

LE MÉDECIN, LE COMTE, JULIE, *ſans être apperçue.*

LE MÉDECIN.

Je vous l'avais bien dit, Monſieur le Comte, que cette défaillance ne durerait pas: vous voyez que Julie en eſt revenue bien vîte.

LE COMTE.

Que faut-il donc faire, Docteur, pour prévenir ces défaillances ?

LE MÉDECIN.

Rien, ou preſque rien.

LE COMTE.

Comment ! preſque rien. Savez-vous bien que vous me déſolez, avec votre indifférence pour les remèdes.

LE MÉDECIN.

Avec votre amour pour eux, ſavez-vous bien que c'eſt vous qui avez l'air d'être le Médecin, & moi, le père de la malade.

LE COMTE.

Mais enfin, voilà ma fille qui vient d'eſſuyer une

crise effrayante, & c'est, je crois, dans ces circonstances, que l'on doit employer tous les secours.

LE MÉDECIN.

Dans quelque circonstance que ce soit, il ne faut avoir recours à l'art que lorsque la nature ne peut plus rien. C'est une si bonne mére, que la nature! elle n'abandonne ses enfans qu'à la dernière extrémité, & Julie n'a rien à craindre. Tenons-nous-en donc à la nature; il est moins dangereux, souvent, de vivre avec ses maux, que de chercher à les guérir.

LE COMTE.

Ma fille souffre, cependant, & je voudrais....

LE MÉDECIN.

La faire souffrir davantage, n'est-ce pas? Julie est jeune, bien constituée, forte même pour son âge: elle a un peu d'agitation dans le sang, un peu de fièvre née, peut-être, des secrettes affections, & des troubles auxquels les Demoiselles sont sujettes: c'est son ame seule qui est dérangée, & vous voudriez déranger son corps par un traitement hors de saison Y pensez-vous, Monsieur? Encore une fois, laissons agir la nature: son ame est troublée, elle se calmera; la mer se calme bien, après les plus grands orages.

LE COMTE.

Et si elle ne se calme point, & que le trouble augmente sans cesse.

LE MÉDECIN.

Si cela arrive, nous verrons; mais ne craignez rien encore. Tenez, regardez-la maintenant; quelle ſérénité ſur ſon front! comme ſon teint eſt repoſé! Je crois voir un beau lys penché ſur ſa tige, & qui, néanmoins, conſerve tout ſon éclat. Elle dort, & même aſſez profondément. Savez-vous ce qu'il faut faire pour lui ménager un bon réveil? Vous retirer dans votre chambre, & dormir profondément vous-même. Cependant, puiſque vous aimez tant les remèdes, & qu'il faut bien que, pour votre édification, moi, Médecin, je laiſſe quelque ordonnance, (*A Lindor, qui eſt entré pendant cette Scène.*) Mademoiſelle, donnez-moi un peu de papier, & je vais en écrire une. (*Il écrit, & préſentant enſuite le papier au Comte.*) Tenez, Monſieur, c'eſt une potion calmante, une émulſion douce, qu'elle pourrait prendre en ſanté, & qui ne la rendrait pas malade. Envoyez chez l'Apoticaire, qui l'apportera tout de ſuite. (*A Lindor.*) Et vous, quand Julie ſera éveillée, vous lui en ferez prendre un verre de trois heures en trois heures. Adieu, Monſieur le Comte, il n'y a point de danger, je vous le répète, & vous pouvez dormir tranquille.

LE COMTE.

Adieu donc, Monſieur le Docteur. (*A Lindor.*) Roſe, ne la quittez pas; & ſi, par haſard, elle allait plus mal, ne manquez pas de me faire éveiller, ſuppoſé, toutefois, que je dorme.

LINDOR.

Je n'y manquerai pas, Monſieur le Comte.

SCENE VIII.

LINDOR, JULIE, *dans son lit, mais sans être vue.*

LINDOR.

FUT-IL jamais, pour un amant, une situation plus singulière que la mienne ? J'aime une fille charmante dont je suis aimé ; je suis seul avec elle ; il est nuit, & je ne suis pas heureux ! Je n'aurais, pour le devenir, qu'à m'introduire dans ce sanctuaire où ma Divinité repose : je n'aurais qu'à pénétrer, qu'à me glisser dans ce lit adoré : fatiguée de plusieurs insomnies, son sommeil doit être profond ; l'instant, le lieu, tout me favorise..... Tu n'es pas heureux!.... Que dis-tu !.... Voudrais-tu l'être par un crime ?... Eh quoi ! j'oserais flétrir Julie !... Pour prix de l'amour qui l'anime, j'oserais la deshonnorer !.... Et dans quel lieu ! ô Ciel ! dans la maison de son père ! dans le seul asile qui doive lui servir de sauve-garde !.... Parvenu en ces lieux à la faveur d'un déguisement, je ravirais à ce père ce qu'il a de plus précieux au monde, l'honneur de sa fille !... (*Il prend un vase sur la table.*) Il ne tiendrait qu'à moi, sans doute, de prendre ce vase & de fuir : pourquoi ne l'emporté-je pas ? Que dis-je ! la seule pensée de le dérober me fait frémir, & je ne frémirais pas d'un forfait mille fois plus horrible !.. Fuyez, lâches pensées ; taisez-vous, mon amour, j'abjure vos

conseils

confeils perfides, vos mouvemens défordonnés, taifez-vous, fuyez, je ne fuis point un méchant; je ne fuis point un tygre; je ne mange point, je ne dévore point la chair facrée de l'innocence; fuyez; oui, fuyez; quelque foit fur moi votre afcendant, je mourrai fans avoir connu le crime.

O Julie! ô ma divine maitreffe! Puifque je m'immole vivant fur l'autel de ta pudeur, il doit m'être permis de te contempler à préfent que tu repofes. Il faut, oui, il faut que la préfence de ce que je perds ajoute, s'il eft poffible, à l'héroïfme de mon facrifice. Qu'elle doit être belle dans les bras du fommeil! Que fes grands yeux, mollement baiffés, que tous fes traits, dans le calme, doivent offrir un fpectacle touchant & augufte!.. Eft-il, pour une ame chafte, un fpectacle plus raviffant que celui d'une Vierge qui dort?... Avançons..... Quel friffon me faifit!... Quelle terreur!... Quel trouble!... Il femble qu'une barrière invifible m'empêche de pénétrer jufqu'à elle. Il femble qu'un Ange eft là qui, debout au chevet de fon lit, la couvre de fes aîles étendues... Je le vois, cet Efprit célefte, je l'entends qui me dit: arrête! es-tu digne de l'approcher?... Oui, je le fuis, oui, mon ame eft pure. (*Il s'approche du lit de Julie, la contemple un moment, & revient fur la Scène tout égaré.*) Qu'ai-je vu!.. Ah! qu'ai je vu!... Un mouvement qu'elle aura fait pendant fon fommeil, a dérangé le voile qui couvroit fon fein, & tous les tréfors qu'il renferme ont frappé mes regards brûlans. J'ai pu même, j'ai ofé contempler un moment ces enchanteurs redoutables... O

charmes de Julie, prenez pitié de moi : laiſſez-moi, cruels, ne me pourſuivez pas davantage. Où me cacher, où fuir, pour me ſouſtraire à leur puiſſance ? Je les vois encore, je les ſens, je les ſens palpiter contre mon cœur. Tous les traits du déſir, tous ſes ſerpens, tous ſes poignards me déchirent. Ce n'eſt plus de l'amour que j'éprouve, c'eſt de la rage, c'eſt de la fureur. Je brûle ; l'excès même de mon délire m'ôte le pouvoir d'y ſuccomber : mes genoux fléchiſſent, mes pieds chancellent, mes yeux ſe troublent, je ne vois plus, je n'entends plus, je me meurs. (*Il tombe dans un fauteuil, & y reſte quelques minutes ; tout-à-coup il ſe relève.*) Et je pourrais réſiſter plus long-tems à cet affreux ſupplice ! Non, non, je ſuis homme, & le Ciel ſans doute, le Ciel n'attend pas de moi la force d'un Dieu. (*Il s'élance vers le lit, & s'arrête.*) Que fais-tu, malheureux ! Que fais-tu, ô le plus forcené des amans ! Implore-le, ce Ciel que tu outrages, implore-le ſur l'heure ; demande-lui le courage qui te manque, lui ſeul peut te l'accorder. (*Il ſe met à genoux au milieu du Théatre, & lève les mains au Ciel.*) Je t'implore donc, ô mon Dieu ! ôte-moi ce cœur tout de flamme qui brûle maintenant dans ma poitrine, & donne-m'en un autre, un autre que je puiſſe maitriſer. L'homme, je le vois, ne peut rien ſans ton ſecours. Je m'humilie, je me proſterne devant toi : prends pitié de ma faibleſſe. (*Il ſe relève.*) Le Ciel m'exauce, bientôt peut-être ſon ſecours deviendrait inutile ; profitons du moment, & fuyons à l'heure-même, fuyons, pour aſſurer mon triomphe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

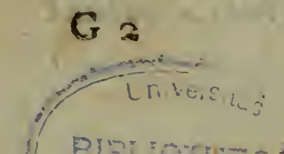
Même Décoration que dans le premier Acte.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule.*

JE n'avais porté que des coups mal assurés, ma rivale vit encore. Elle vit, & Lindor l'aime, & Lindor en est aimé. Souffrirai-je plus long-tems qu'on me l'enlève ? Non, non, il faut la punir. Qu'elle tremble ! Je n'emploierai plus, comme tantôt, le secours d'un vain mensonge ; tous les moyens sont permis à l'amour outragé, à l'amour furieux..... Médée ! noire Médée !.... viens servir ma vengeance. Je me trouve dans une situation semblable à la tienne..... Toutes deux trahies par un infidèle, notre injure est la même.... Noire Médée ! accours.... prête-moi.... Mais on frappe... Qui est-ce qui peut venir à cette heure ? (*Elle ouvre la porte.*)





SCENE II.

LA MARQUISE, UN GARÇON APOTHICAIRE, *une phiole à la main.*

LA MARQUISE, *d'uu ton terrible.*

Qui es-tu ? que demandes-tu ?

LE GARÇON, *bégayant.*

Je.... je.... je.... ſuis.... je ſuis.... ga.... gar.... ga.....

LA MARQUISE.

Finis donc, avec ton bredouillement ; penſes-tu que j'aye du tems à perdre ? Tu es, dis-tu....

LE GARÇON.

Gar.... ga.... gar.... garçon.... A....

LA MARQUISE.

Belle nouvelle que tu m'apprends ! je vois bien que tu n'es pas une fille.

LE GARÇON.

Ga.... gar....çon Apo.... Apothi....

LA MARQUISE.

Garçon Apothicaire, n'eſt-ce pas ? Et c'eſt le Médecin qui t'envoie, ſans doute, & qui t'a ordonné d'apporter cette phiole pour Julie ? (*A part.*) Que le haſard me ſert bien !

LE GARÇON, *présentant la phiole.*

Voi....là...là ..là voi...là u...u...ne....

LA MARQUISE, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voici pour dénouer ta langue : tâche de te faire entendre plus clairement, & plus promptement, ſur-tout. (*A part.*) Il ne faut pas qu'on me voye ici ſeule avec cet homme.

LE GARÇON, *bégayant plus que jamais après qu'il a reçu l'argent.*

Voi...là....là....là.... une voi.... une émul.... une mul.... mule....le....le.... la.... voilà.

LA MARQUISE.

O quel ſupplice ! il bégaye plus fort qu'auparavant. Explique-toi par ſignes, tu te feras mieux entendre, peut-être. (*Le Garçon lui fait ſigne que ce qu'il tient eſt fait pour être bu.*) Donne, je t'entends ; il faut faire boire ceci à Julie ; mais eſt-ce aujourd'hui, eſt-ce demain ; eſt-ce d'un ſeul trait, ou à pluſieurs repriſes ?

LE GARÇON, *bégayant un peu moins.*

Au...jour...jourd'hui...d'hui... de trois...trois... en... de trois en... trois... heu... trois heures.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt pour aujourd'hui, de trois heures en trois heures. J'ai eu bien de la peine à lui arracher ces précieuſes paroles. Va-t-en, on fera ce que tu dis. (*A part.*) Ou plutôt ce que tu ne dis pas.

SCENE III.

LA MARQUISE, *seule.*

JULIE va revenir ; sa Garde commencera par lui en donner un verre : le poison que j'apporte agit ordinairement une heure ou trois-quarts d'heure après qu'on l'a pris. Ainsi, dans trois ou quatre heures je serai vengée... je serai vengée !... Quel bonheur !... Mais ce maudit bredouilleur m'a fait perdre assez de tems; profitons de celui qui me reste. (*Elle met du poison dans la phiole qu'on vient d'apporter.*) Dans trois ou quatre heures je serai vengée.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LINDOR.

LA MARQUISE.

D'OU venez-vous donc, à l'heure qu'il est ? Est-ce ainsi que vous gardez votre malade ?

LINDOR.

Je n'étais pas bien loin, Madame.

LA MARQUISE.

On l'est toujours trop, quand on quitte une maison

où il y a un être qui ſouffre, & qui, à chaque inſtant, peut avoir beſoin de ſecours.

LINDOR, *avec inquiétude & fineſſe, mêlées d'un reſpect affecté.*

Je commence à comprendre que j'ai eu tort, en effet, de m'éloigner, & je ſuis bien fâchée, Madame, de vous avoir laiſſée ici toute ſeule.

LA MARQUISE.

Je vous pardonne cette négligence, & même vos impertinences de tantôt, pourvu que, déſormais, vous veilliez avec plus de ſoin ſur la ſanté de Julie. Vous ſavez combien je l'aime, & combien je ſerais inconſolable s'il lui arrivait un déſaſtre. Tenez, voyez-vous cette phiole que l'on vient d'apporter ?

LINDOR.

Oui, Madame ; c'eſt ſans doute l'émulſion que le Médecin a tantôt ordonnée.

LA MARQUISE.

Vous ſavez qu'il faut en donner à Julie un verre de trois heures en trois heures.

LINDOR.

Oui, Madame, le Médecin l'a dit tantôt.

LA MARQUISE.

Le Garçon Apothicaire vient de le redire, ainſi n'allez pas y manquer.

LINDOR.

Je n'y manquerai pas, Madame.

LA MARQUISE.

Cette potion peut faire beaucoup de bien à Julie.

LINDOR.

(*A part.*) Beaucoup de mal, peut-être.

LA MARQUISE.

Et vous concevez ma ſatisfaction, ſi je vois bientôt Julie n'avoir plus beſoin ni de Médecins, ni de remèdes. (*A part.*) Dans trois heures je ſerai vengée.

SCENE V.

LINDOR, *ſeul.*

JULIE en effet pourrait bien n'avoir plus beſoin de Médecin ni de remèdes, ſi je ſuivais les conſeils de cette Furie. Comme elle avait les yeux hors de la tête, lorſqu'elle a prononcé ces dernières paroles ! Elle a affecté de prendre un air doux & calme ; mais comme il était ſombre & terrible ! Le crime a beau vouloir s'approprier les traits de l'innocence, ſa difformité perce toujours à travers le maſque dont il ſe couvre, & le viſage, quoiqu'on en diſe, ſe reſſent toujours un peu des affections de l'ame. Cette méchante femme a été ſeule ici pendant long-tems ; c'eſt à elle, ſans doute, que le Garçon Apothicaire a remis cette bouteille. Si ſa main perfide avait oſé.... Je frémis.... Mais pourquoi aurait-elle craint de

commettre ce crime ? N'a-t-elle pas voulu tantôt donner la mort à Julie, en lui apprenant la nouvelle de mon prétendu mariage avec la Baronne ? La calomnie eſt un poiſon que la langue diſtille ; ſa main a pu en gliſſer un plus réel dans cette phiole.... Oui, l'air de la Marquiſe, ſa jalouſie implacable, le tems qu'elle a paſſé ici pendant ma courte abſence, tout me dit, tout m'annonce que cette potion eſt empoiſonnée.... Mais comment faire, pour m'en aſſurer ?... Je vais en boire quelques gouttes... Et, dès qu'elles agiront ſur moi, averti par mes douleurs, j'avertirai Julie.... Mais ſi l'effet de ce poiſon eſt tel qu'il me donne la mort ſur l'heure !... Eh bien ! ne ferai-je pas trop heureux de mourir pour Julie ?...... Allons, c'eſt du nectar que je vais boire. (*Il boit quelques gouttes de la potion.*) Elle a un goût bien déſagréable ; & notre Docteur cependant n'ordonne jamais que des choſes douces & faciles à prendre.... Puiſſé-je avoir deviné !... Je ſerai bien payé de mes tourmens, par le plaiſir de les avoir épargnés à Julie...... Mais la voici.

SCENE VI.

JULIE, *conduite par ses Femmes*, LINDOR.

LINDOR.

Eh bien ! Mademoiselle, il paraît que le sommeil vous est salutaire, & vous voilà bien revenue de votre évanouissement, Dieu merci.

JULIE.

Cela est vrai, Rose, il y avait tant de nuits que je ne dormais pas. J'ai à vous parler en particulier. (*A ses Femmes.*) Vous pouvez vous en aller, vous autres, je vous ferai appeller quand j'aurai besoin de vous. (*Elles sortent.*) Eh bien ! Rose, après ce que vous avez entendu, oserez-vous prendre encore le parti de Lindor ? Me direz-vous encore qu'il m'est fidèle, que les discours de la Marquise sont des mensonges, & ses accusations des faussetés ?

LINDOR.

Oui, Mademoiselle, oui, je le dirai plus que jamais. Lindor est accusé, il ne peut se défendre ; mais je suis sûre de son innocence ; &, si Lindor pouvait se faire mieux entendre.....

JULIE.

Eh ! que pourroit-il me dire qui ne déposât contre lui ?

LINDOR.

Ce qu'il pourrait vous dire ! Ah ! Mademoiselle, un amant innocent ne perd pas le tems en paroles : & un mot, un geste, un regard lui suffisent pour se justifier ; il n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il se taît : ses yeux lancent des éclairs, & il sort des foudres de son silence.

JULIE.

Ecoutez, Rose ; Lindor est peut-être innocent, je le souhaite bien plus que vous-même ; mais s'il l'est, qu'il me le prouve, je vais lui en offrir les moyens : je viens de lui écrire une Lettre que je crois pouvoir vous montrer, puisque vous savez mon infortune.

LINDOR.

Eh quoi ! vous avez eu assez de forces pour écrire ?

JULIE.

J'ai rassemblé toutes celles qui me restaient, & mon courroux m'en a fourni de nouvelles, (*Elle tire une Lettre de son sein.*) Tenez, Rose, lisez.

LINDOR, *lisant.*

« J'apprends à l'instant même que vous venez de par-
» tir pour la campagne avec la Baronne de Solange. Vo-
» tre équipage était magnifique, votre habit superbe, (*Il regarde ses vêtemens.*) » votre cortège nombreux : on m'a
» ajoûté que vous deviez bientôt épouser cette femme ;
» que peut-être même vous l'aviez déja épousée. Que
» dois-je croire de ces bruits ? Sont-ils fondés ou non ?
» Je souffre à cause de vous, de vous seul, je vous le

» déclare; ma maladie m'a miſe au bord du tombeau, & » je ne tarderai pas à y deſcendre, ſi cette nouvelle eſt » véritable. Dites-moi ce qu'il faut que j'en penſe, & » achevez de me tuer, ſi en effet vous êtes l'époux de la » Baronne ».

JULIE.

Vous pleurez, ma pauvre Roſe : ne me cachez point ces larmes, ma bonne amie, elles partent d'un bon cœur. Vous pleurez, & il eſt livré peut-être à la joie tumultueuſe d'une nôce. Vous pleurez, & il ſe divertit peut être ; & il ne ſonge plus à moi, & il ne daigne pas même s'informer ſi j'exiſte encore. Semblable à ces vils aſſaſſins qui n'oſent point regarder en face leur victime, il a plongé le poignard dans mon cœur, & a détourné la tête. Croyez-vous qu'il réponde à cette Lettre, ma bonne amie ?

LINDOR.

S'il y répondra, Mademoiſelle ! en douter, ce ſeroit un crime.

JULIE.

Vous m'avez dit tantôt que vous auriez des occaſions de me donner de ſes nouvelles ; c'eſt par votre mère, ſans doute. Elle a eu, & peut avoir encore, des relations avec lui ; portez donc cette Lettre à votre mère, recommandez-lui bien de la remettre à l'infidèle, & tâchez ſurtout, ſi vous voulez encore me trouver vivante, de ne pas revenir ſans une réponſe. Il m'en faut une, ou bientôt......

LINDOR.

Vous l'aurez, Mademoiſelle, vous l'aurez, je vous le jure : je vole chez ma mère....

JULIE.

Attendez, attendez; nous faiſons une belle étourderie.

LINDOR.

Quoi donc ?

JULIE.

La Lettre n'eſt point cachettée, & il n'y a point d'adreſſe. Vous devez avoir là l'écritoire du Médecin, du papier & de l'encre ?

LINDOR.

Oui, Mademoiſelle.

JULIE.

Eh bien ! écrivez deſſus : A Monſieur, Monſieur....

LINDOR.

Mais, Mademoiſelle, ne faudrait-il pas que vous miſſiez l'adreſſe vous-même ?

JULIE.

Je m'en garderai bien : l'infidèle connoît mon écriture; en la voyant, il pourrait ne pas décachetter la Lettre, & me la renvoyer ſans l'avoir lue.

LINDOR, *mettant l'adreſſe.*

(*A part.*) Sans l'avoir lue.... (*Haut.*) L'adreſſe eſt miſe.

JULIE, *tirant un cachet de sa poche.*

Tenez, voilà un cachet où mon chiffre est mêlé au sien. Hélas! il n'y a plus que ces nœuds entre nous; le cruel a brisé tous les autres.

LINDOR, *cachettant la Lettre.*

(*A part.*) Elle ne dit pas un mot qui ne me déchire.

JULIE.

Avez-vous fini, Rose ?

LINDOR.

Oui, Mademoiselle.

JULIE.

Eh bien! allez vîte, & revenez le plutôt possible.

LINDOR.

Comptez sur mon zèle. Mais vous, qu'allez-vous faire tandis que je serai hors d'ici ?

JULIE.

Hélas! que puis-je faire ? si ce n'est de penser à lui!

LINDOR.

La crise de tantôt vous a bien fatiguée; si, pendant que je ferai votre commission, vous pouviez un peu dormir....

JULIE.

Un peu dormir ? Je n'y penserais plus, alors, mais je pourrais y rêver. Vous avez raison, ma chère; allons, je vais tâcher de dormir. Arrangez-moi les oreillers. (*Il*

arrange les oreillers, & lui pose la tête de manière qu'elle ne peut rien voir de ce qui se passe sur le Théatre.) (*Julie continuant.*) C'est bien, ma chère, me voilà à merveille. Allez maintenant, ne perdez pas une minute.

LINDOR.

Soyez sûre que je n'en perdrai pas une seule. Bon! (*A part.*) Cette position favorise mon projet. Il est impossible qu'elle me voye : feignons d'aller chercher la réponse, & faisons-la moi-même, puisque la Lettre m'est adressée. (*Il se met à une table, & écrit avec beaucoup de vivacité. Il va ensuite à la porte, fait semblant de l'ouvrir, & s'approche de Julie la Lettre à la main. Julie ayant entendu du bruit à la porte, tourne la tête.*)

JULIE.

Eh quoi! Rose, si-tôt de retour?

LINDOR.

N'en soyez pas surprise, Mademoiselle ; je n'ai pas eu besoin d'aller chez ma mère pour faire parvenir la Lettre à Lindor. Comme il est ici....

JULIE.

Il est ici!

LINDOR.

Oui, Mademoiselle, ici même. Voyez, après cela, s'il a été à la campagne, comme vous l'avait dit la Marquise : voyez, sur-tout, s'il a épousé la Baronne. Apprenez qu'il a eu la prudence de se déguiser, pour

venir demander de vos nouvelles aux gens de votre père ; que l'ayant trouvé là-bas à votre porte, & que l'ayant reconnu, je lui ai remis votre lettre, qu'il a lue avec un plaisir inexprimable ; & que me faisant entrer tout de suite dans la maison voisine, il a écrit sur ses genoux, & m'a confié celle que je vous apporte.

JULIE.

Ah, donnez, je ne me sens pas d'aise. Il s'est déguisé, dites-vous, pour venir savoir de mes nouvelles!

LINDOR.

Oui, Mademoiselle ; mais sa lettre pourra encore mieux vous instruire. Lisez.

JULIE, *lisant.*

« Avez-vous pu croire, Mademoiselle, que j'aimerais » jamais une autre que vous? Avez-vous pu croire que » j'en épouserais une autre? Vous souffrez à cause de » moi, dites-vous : ah! Julie, j'ai souffert, & je » souffrirai bien davantage à cause de vous-même. » Sachez que d'aujourd'hui je ne me suis entretenu qu'a- » vec vous, que tout aujourd'hui j'ai été dans votre » chambre, que c'est moi qui vous ai soignée, qui vous » ai gardée, & qui vous garde encore ..... ».

JULIE, *poussant un cri.*

Ah! Lindor! c'est donc vous!

LINDOR, *tombant à ses genoux.*

Oui, belle Julie, c'est moi-même ; c'est l'Amant le plus tendre, le plus passionné & le plus fidèle, qui n'a

pris

pris ce déguisement que pour te garder; & qui, pendant tout le tems qu'il a passé avec toi, soit que tu aies veillé, soit que tu aies dormi, n'a point cessé de t'adorer & de te respecter à l'égal de l'Être-Suprême.

JULIE.

Ce n'est donc pas un rêve! Je me touche, je te regarde, ne sachant qu'imaginer. Est-il bien sûr que tu ne sois pas une ombre vaine? Une de ces vaines images qu'enfante le sommeil, & que le réveil détruit? Est-il vrai que je ne dors plus, & que tu sois Lindor?

LINDOR.

Oui, je suis Lindor; oui, je suis ton Amant, ton Ami. Ce n'est pas une illusion, ce n'est pas une ombre vaine qui t'abuse.

JULIE.

Arrête, malheureux, arrête. Ne détruis point mon prestige. Songe que tu es dans la maison de mon père: songe... songe que tu n'as pu y pénétrer qu'à la faveur d'un déguisement criminel, & comme un vil suborneur. Songe que tu as violé tous les droits du Ciel & des hommes.... Fuis donc, fuis pour jamais, ou laisse-moi croire que je dors encore. Laisse.... laisse le sommeil couvrir ton audace de ses ombres favorables, lui seul peut excuser ton forfait & mon délire.

LINDOR.

Mon forfait! Que dis-tu! Ah! trop injuste Amante, je t'ai vue pendant ton sommeil, je t'ai vue sans voile.....

JULIE.

Sans voile! Ah! malheureuſe!

LINDOR.

Oui, ſans voile : mais raſſure-toi, Julie, mes regards t'en ont ſervi, ils ſont purs comme mon ame, ils ont mis l'innocence à couvert de mes tranſports, ils l'ont défendue contre moi-même. Oui, Julie, j'ai vu tes charmes dans tout leur éclat, dans toute leur ſplendeur divine; mais je te jure ici, par ces charmes que j'adore, par toi, par notre amour, par tout ce que deux cœurs ont de plus ſacré ; je te jure que ma bouche les a reſpectés, que mes yeux ni mes mains n'ont point oſé profaner ce qu'il faut que le Ciel révère. La vierge enfin, la vierge qui portait ces habits avant moi, n'était pas plus pure que moi-même. Oſe donc me regarder ſans crainte, oſe....

JULIE.

Ah! Dieu! Si c'eſt un ſonge, puiſſé-je ne m'éveiller jamais!

LINDOR, *montrant ſes habits.*

Le voilà donc cet habit ſuperbe que j'ai pris aujourd'hui pour épouſer la Baronne! Le voilà, cet équipage magnifique. Où ſont ces courſiers, ces valets, & cette pompe qui m'environnait?

JULIE.

Ah! Pardonne, cher Amant, pardonne. Je ſuis coupable de t'avoir ſoupçonné, mais n'abuſe point des droits que te donne mon injuſtice. Tu n'étais que trop

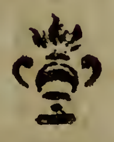
fidèle, tu n'étais que trop généreux, & je ſuis bien punie & bien humiliée ſans doute, puiſque malgré l'audace que tu as eu de pénétrer juſqu'à moi, ta retenue & tes vertus veulent que moi-même te pardonne; mais penſes-tu que mon père aura la même indulgence; penſes-tu, s'il te découvre ainſi traveſti dans l'appartement de ſa fille, penſes-tu qu'il ne ſe porte point aux plus grands excès contre toi? Il eſt tendre, mais ſévère: il m'aime comme ſa fille, mais tu es le fils de ſon ennemi. Fuis donc, ſi tu m'en crois; fuis, avant qu'il arrive; dérobe-toi à ſa juſte colère.

LINDOR, *commençant à ſentir les effets du poiſon.*

L'état où je me trouve ſaura le déſarmer. Il aura pitié de mes ſouffrances.

JULIE.

Je crois l'entendre. (*A part.*) Dieu! veillez ſur ce que j'aime.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, LE MÉDECIN. (*Lindor est souffrant à l'un des côtés du Theâtre.*)

LE COMTE.

EH bien! ma fille, votre nouvelle Garde a-t-elle eu bien soin de vous? Le Docteur avait commandé qu'on vous donnât un verre d'émulsion de trois en trois heures. A-t-elle suïvi exactement l'Ordonnance? Que vois-je! la bouteille est pleine encore! il semble qu'on y a touché à peine. Qu'est-ce que cela signifie? Eh quoi! le Docteur n'a ordonné qu'un remède, & on oublie de le faire? Je n'entends pas cela, & je vais, moi, t'en verser un verre & remplir les fonctions de la Garde. (*Il verse un verre d'émulsion & va le donner à sa fille.*)

LINDOR, *se traînant jusques vers le Comte, & d'une voix entrecoupée & expirante.*

Arrêtez, arrêtez.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc, Mademoiselle? Parce que vous n'avez pas fait votre devoir, vous ne voulez pas qu'un autre le fasse?

LINDOR, *tombant sur un siège ou par terre.*

Arrêtez, vous dis-je, elle est empoisonnée.

LE COMTE, *laissant tomber le verre.*

Qu'entends-je! Elle eſt empoiſonnée! (*A Lindor.*) Expliquez-vous, Mademoiſelle: Qu'eſt-ce que vous voulez dire? Je ne comprends pas.... Mais Ciel! comme elle eſt changée! La pâleur de la mort eſt ſur ſon viſage, tous ſes traits ſont renverſés....

JULIE, *courant auprès de Lindor.*

Attends, attends, que nous mourrions enſemble.

LE COMTE, *avec ſévérité.*

Monſieur le Docteur, m'expliquerez-vous ce myſtère? La Garde-Malades expirante, & ma fille prête à être empoiſonnée par un remède que vous avez ordonné.

LE MÉDECIN.

Monſieur le Comte, ma probité eſt connue, & je ne deſcendrai point à m'excuſer. Je vois que cette fille a été empoiſonnée; elle en a tous les ſymptômes, & j'en ſuis auſſi étonné & non moins indigné que vous-même; mais le poiſon n'eſt pas mortel, quand on y apporte un prompt remède, & j'ai ſur moi un antidote qui a ſouvent fait des merveilles. Tenez, Mademoiſelle, voici d'une pâte qui appaiſera vos douleurs: mangez-en vîte ce morceau, & tâchez de vous remettre. Cependant, dites-nous comment cette bouteille a été empoiſonnée, & comment vous l'avez été vous-même? (*Au Comte.*) Raſſurez-vous, Monſieur, la vérité peut encore ſortir de ſa bouche.

LINDOR, *avec de grands efforts.*

La Marquise... Un essai funeste... J'ai craint pour Julie... Ah! quels tourmens!

LE COMTE.

La Marquise.... Un essai funeste.... Je n'y comprends rien.

LE MÉDECIN.

Je n'y comprends pas davantage.

JULIE, *se relevant.*

Eh bien! mon père, je l'entends moi, ou plutôt je devine. Me promettez-vous de m'écouter sans m'interrompre? Et je vais tout vous expliquer.

LE COMTE.

Je te le promets, ma fille.

JULIE.

Sachez d'abord que cette Garde-Malades n'est point une femme; c'est Lindor, c'est mon Amant.

LE COMTE, *furieux.*

Eh quoi! Un homme déguisé auprès de ma fille, & le fils de mon ennemi!

JULIE, *avec dignité.*

Vous manquez à votre promesse, mon père: écoutez-moi jusqu'au bout; je vous en conjure. Je n'ignore pas combien je vous offense par l'aveu que je viens de faire, & combien Lindor & moi sommes coupables à vos yeux. (*Montrant le Docteur.*) Mais Monsieur est

accusé quoiqu'innocent, il s'agit de le justifier; c'est un soin qui me regarde; c'est un devoir, souffrez que je le remplisse. Quand je n'aurai plus rien à craindre pour l'innocence, le crime subira son châtiment, & ne craignez pas qu'aucune de vos deux victimes vous échappe. J'aime Lindor; oui, je l'aime, & je l'avoue hautement, parce qu'il va mourir, & que je ne tarderai pas à le suivre. Lindor m'aime aussi depuis long-tems; vous ne l'ignorez pas, mon père: il vous a fait demander ma main, vous le savez, & vous savez bien encore que vous la lui avez refusée. Ce refus, je dois aussi l'avouer, a été la seule cause de ma maladie. Voilà ce que d'abord j'ai dû vous rappeller & vous découvrir. Passons maintenant à l'explication des mots entrecoupés qui viennent d'échapper à Lindor, & que la douleur ne lui a pas permis de rendre intelligibles. *La Marquise* .... a-t-il dit, sans pouvoir aller plus loin; vous la connaissez, elle est emportée dans ses passions, altière, vindicative, jalouse: Lindor allait chez elle avant de m'avoir vue, c'est même chez elle que nous avons fait connaissance. Il a tout-à-coup cessé de lui rendre des soins; elle aura cru qu'il l'avait quittée pour moi: elle se sera trouvée ici toute seule, & c'est elle, n'en doutez pas, qui aura mis du poison dans ce vase, uniquement pour se venger de moi: Lindor aura soupçonné cette perfidie. Ces mots, *un essai funeste*, annoncent qu'il a fait l'essai du breuvage: il aura voulu voir par lui-même si en effet il était empoisonné; & pour m'épargner la mort, il se la sera donnée. Mais il est

juſte qu'à mon tour je périſſe, & que le même tombeau réuniſſe deux êtres qui n'ont vécu que pour s'aimer. Je vais donc.... (*Elle va prendre un verre d'émulſion & ſe diſpoſe à l'avaler.*)

LINDOR.

Arrêtez, Julie, arrêtez : je n'avais avalé que quelques gouttes du breuvage : mes douleurs ſont diſſipées : le remède de Monſieur le Docteur m'a guéri, & je le ſuis plus encore, par l'aveu que vous venez de faire. Je renais pour mourir avec vous, ou plutôt, pour vous ſupplier de vivre. Le courroux de votre père m'annonce qu'il nous faut renoncer à l'eſpoir d'ètre jamais unis ; vous m'aimez, vous venez de me le dire, laiſſez-moi donc deſcendre ſeul au tombeau. Vous m'aimez, quel bonheur pourrais je encore eſpérer ſur la terre ? Je n'ai fait que goûter la liqueur terrible, je la vais épuiſer. *Il veut boire auſſi un verre d'émulſion.*

LE COMTE.

Arrrêtez vous-même : je vous ai écoutés tranquillement l'un & l'autre ; écoutez-moi à votre tour, & vous allez voir ſi je ſais concilier la tendreſſe paternelle avec la juſtice.

LINDOR.

Ce breuvage me procurerait une mort trop douce, vous m'en deſtinez une plus cruelle, je le vois ; puniſſez-moi donc, Monſieur, puiſque le poiſon a épargné ma vie ; mais n'étendez-point votre courroux ſur votre

fille. Je ſuis ſeul coupable ; c'eſt à ſon inſçu, vous devez en être bien sûr, que je me ſuis introduit dans cet aſyle : c'eſt à ſon inſçu, que j'ai paſſé des nuits entières auprès d'elle. Ce crime eſt grand, ſans doute, mais gardez-vous de croire que j'aie pouſſé plus loin mon audace. On ne peut aimer votre fille ſans la reſpecter : un Ange communique ſa pureté au faible mortel qui l'adore. Je jure donc à vos pieds .... (*Il tombe aux genoux du Comte.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *au Comte.*

VOILA, Monſieur, une lettre que l'on vient d'apporter de la part de Madame la Marquiſe.

LE COMTE, *avec bonté, à Lindor.*

Levez-vous, mon ami... Que me veut cette femme ! Après avoir cauſé nos malheurs, voudrait-elle encore y inſulter ? Liſons. « Ta fille fut ma rivale, ta fille doit » n'être plus ; n'ayant pu la priver du jour, en lui apprenant le mariage ſuppoſé de mon infidèle, j'ai eu » recours au poiſon, véritable vengeur des Amans outragés. Le breuvage qui devait la rendre à la vie, a » dû lui donner la mort : c'eſt moi qui l'ai empoiſonnée ; & comme les crimes que l'amour fait com-

» mettre, ne tiennent point de la lâcheté, je me hâte
» de t'apprendre que je ſuis ſeule coupable, afin que tu
» n'accuſes pas un autre de mon forfait. Apprends
» auſſi, que par une ſuite de cette grandeur & de ce
» courage que l'amour inſpire, apprends que je me ſuis
» punie : le même poiſon qui t'a privé de ta fille, coule
» à préſent dans mes veines, & je ne ſerai plus moi-
» même quand tu liras ce billet : il m'importe fort peu
» que tu dévoiles mon crime, ou que tu le tiennes
» caché : je meurs contente, puiſque je meurs vengée.

« LA MARQUISE DE VIEILHORME ».

Ah, Lindor ! Ah, ma fille ! Quel bonheur que cette méchante femme ſe ſoit fait juſtice ! Je dois vous la faire à mon tour. Ecoutez-moi donc, je vous prie.

(*A Julie.*) Penſes-tu, ô ma fille, qu'en avouant ſi noblement ſes fautes on ne les expie pas.

(*A Lindor.*) Et vous, ſans qui ma fille ne ſerait plus ; vous, le plus généreux & le plus tendre des Amans, penſez-vous qu'un être qui ſacrifie ſes jours pour ſa Maîtreſſe, ne l'ait pas conquiſe, & qu'on ne doive point la lui offrir comme ſon propre bien ?

Voilà ce que vous avez fait l'un & l'autre, c'était votre devoir, le mien va être rempli. Lindor, vous avez de la naiſſance, de la fortune, & des mœurs ſurtout, bien préférables aux deux autres. Quand vous m'avez fait demander ma fille en mariage, j'ai eu tort de vous la refuſer : votre père fut mon ennemi, il eſt vrai, & depuis long-temps il règne une grande haîne entre nos deux familles ; mais l'amour eſt étranger à

tous ces débats, & l'acte le plus saint de la Nature & de la Loi, un mariage enfin, ne doit être, ni un marché, ni un traité de politique. Ma fille, quand vous m'avez fait entendre que vous seriez charmée d'avoir Lindor pour époux, j'ai eu tort encore, & très-grand tort, de vous en offrir un autre. C'est de ma sotte prévention & de mon entêtement, que sont nés en partie tous les malheurs d'aujourd'hui. Approchez-vous donc tous deux. (*Il les prend par la main, & les offre l'un à l'autre.*) Ma fille, voilà Lindor. Lindor, voilà ma fille. Je ne vous dis point, je vous la donne, vous vous êtes donnés depuis long temps l'un à l'autre; il y a longtems aussi que j'aurais dû approuver ce don: je l'approuve, soyez heureux.

JULIE.

Ah! mon père!

LINDOR.

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas!

LE COMTE.

Allons, allons, point de remerciemens. (*A Lindor.*) Je lui ai donné la vie, vous la lui avez conservée, lequel de nous deux a plus de droits sur elle? Un Notaire, un Notaire, voilà maintenant tout ce qu'il nous faut. (*Au Médecin.*) Quant à vous, Monsieur, que mes soupçons ont outragé, il me sera plus difficile de réparer....

LE MÉDECIN.

Ces enfans sont heureux, tout n'est-il pas réparé?

Eſt-il ſi étonnant d'ailleurs, qu'un Médecin tue ſans le vouloir, & empoiſonne ſes malades? J'aurais pu faire comme tant d'autres. (*Montrant Lindor.*) Voilà le vrai Médecin qu'il fallait à Julie, ſa préſence rend la mienne inutile. Adieu, Monſieur le Comte, un peu moins d'amour pour les remèdes, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE COMTE.

J'y conſens : mais pour cela, Docteur, continuez, je vous prie, d'être l'ami & le Médecin de la maiſon.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.



LA DILIGENCE DE LYON,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

Se croire un Perſonnage, eſt fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois.
C'eſt proprement le mal Français,
La ſotte vanité nous eſt particulière.

LA FONTAINE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE SALVATOR.

MILADY SEMOURS.

MILORD BRUMTON.

MORON, Ecuyer du Prince.

UN MAITRE-D'HOTEL.

UN COEFFEUR.

UN TAILLEUR.

LA PRÉSIDENTE DE TONANVILLE.

Mademoiselle POUF, Marchande de Modes.

L'HOTESSE.

UNE SERVANTE.

PLUSIEURS OFFICIERS DE JUSTICE.

UN NOTAIRE.

La Scène est dans une Auberge de Village.



LA DILIGENCE DE LYON.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

Eh bien ! Moron, que dis-tu de notre aventure ?

MORON.

Je dis, Monſeigneur, que j'admire votre ſang-froid, votre préſence d'eſprit, & ſur-tout votre courage. Vous ne démentez point la race auguſte dont vous deſcendez.

LE PRINCE.

Laiſſe-là mon courage & ma race auguſte, &

répond-moi : où étais-tu quand je me défendais contre ces trois hommes?

MORON.

Ma foi, Monſeigneur, comme je n'ai point eu des Héros pour ayeux, & que mon métier n'eſt point celui des armes, ne pouvant pas être acteur dans le combat, je me ſuis caché derrière une haye, d'où j'ai été ſpectateur tout à mon aiſe.

LE PRINCE.

Me laiſſer ſeul contre trois! Et ſi j'avais ſuccombé?...

MORON.

Oh! je vous connais : je ſavais bien que vous vous en tireriez avec gloire. Dans tout autre cas, vous auriez vu ſi Moron eſt un brave homme.

LE PRINCE.

C'eſt-à-dire que tu ſerais venu à mon ſecours, ſi les voleurs avaient été en plus grand nombre.

MORON.

N'en doutez pas : j'aurais fait alors des prodiges : mais vous n'aviez pas beſoin de moi ; un bras comme le vôtre eſt bien aſſuré du triomphe. Convenez cependant, malgré l'honneur qui doit vous revenir de cette victoire, convenez Monſeigneur, que de pareilles rencontres ſont bien déſagréables.

LE PRINCE.

Mais non. Si notre Poſtillon n'avait pas été tué, celle-ci ne m'eut point paru telle. Jamais je n'avais

vu

vu de Voleurs, & je ne ſuis pas abſolument fâché de ſavoir comment ſont faits ces meſſieurs.

MORON.

Quoique vous en diſiez, Monſeigneur, ce ſont de vilaines connoiſſances à faire.

LE PRINCE.

Conviens, Moron, que nous en avons fait qui ne le ſont guères moins, en venant juſqu'ici par cette maudite diligence. Vit-on jamais des perſonnages plus extravagans, plus triſtes, & ſur-tout plus impertinens que nos compagnons de voyage?

MORON.

Je conviens qu'ils ne ſont pas aimables. A peine nous ont-ils regardés, quand nous ſommes montés dans la voiture: je crois même que l'un deux ne m'a pas rendu le ſalut.

LE PRINCE.

J'ai fait quelques queſtions à mon voiſin, qui m'a répondu d'un air de protection tout-à-fait riſible. Veulent-ils ſe faire paſſer pour de grands Seigneurs? ou le ſont-ils en effet?

MORON.

Eux de grands Seigneurs? Ah! Ne le croyez pas il n'eſt pas d'uſage en France que de grands Seigneurs voyagent ainſi par la diligence de Lyon. Et puis vous vous rappellez bien cet homme court & gros avec

une perruque ronde, un vieux habit d'écarlatte galonné, une canne à pomme d'or à la main.

LE PRINCE.

Celui qui n'a fait que parler du Comte de Celicour son ami?

MORON.

Justement. J'ai servi le Comte il y a plusieurs années, en qualité de valet de chambre. Je crois me souvenir que l'homme gros & court qui se dit son ami, n'étoit que son tailleur.

LE PRINCE.

Tu veux rire, Moron.

MORON.

Non vraiment, Monseigneur. Je ne l'ai pas reconnu bien positivement; les physionomies changent avec l'âge: il me semble bien cependant que cette figure m'a pris mesure d'un habit.

LE PRINCE.

Et les autres?

MORON.

Ah! les autres, ainsi que lui, ne sont guères, à ce que je crois, que des habitués d'antichambres.

LE PRINCE.

Tu perds l'esprit, Moron. Eh quoi! tu veux que ces Messieurs qui ne parlent que des Ducs & des Comtes qu'ils voyent tous les jours....

MORON.

Ne ſoyez pas dupe de leur langage. Ces Meſſieurs fourniſſent ſouvent à crédit des marchandiſes aux perſonnes les plus diſtinguées; fatigués d'attendre leur payement, ils arrivent quelquefois chez leur débiteur avec une Sentence dans leur poche. On les laiſſe long-tems dans l'antichambre ; mais enfin on les introduit ; & ils peuvent dire le ſoir : j'ai paſſé la matinée avec Monſieur le Duc un tel ; Monſieur le Comte un tel m'a raconté telle choſe : Monſieur le Marquis un tel eſt l'homme du monde le plus aimable ; il m'a comblé d'honnêtetés : les marauts n'en impoſent point en parlant de la ſorte : l'homme le moins poli le devient avec ſes créanciers.

LE PRINCE.

La diligence étoit compoſée de quatre hommes & de deux femmes quand nous y ſommes montés : tu ne me dis rien de ces dernieres ; les crois-tu du même état que les hommes ?

MORON.

L'une eſt la Préſidente de Tonnenville, femme altiere & arrogante ; l'autre . . . .

LE PRINCE.

Comment ſais-tu que c'eſt une Préſidente ?

MORON.

Mon ancien maître s'étant trouvé quelquefois aſſis à côté d'elle à table, j'ai pu la contempler à mon aiſe.

LE PRINCE.

Et si elle va te reconnaître ?

MORON.

Oh ! ne l'espérez pas. N'ayant jamais daigné jetter les yeux sur moi, comment voulez-vous qu'elle se rappelle mon visage ?

LE PRINCE.

Et celle qui se qualifie de Baronne, & à qui toute la voiture donne ce titre ?

MORON.

Celle-là, Monseigneur ? Elle m'a décoché des œillades, & même des soupirs, qui prouvent qu'elle me distingue : ce goût qu'elle me témoigne, pourrait bien annoncer que c'est une grande Dame.

LE PRINCE.

Je n'en crois rien, Moron ; il est bien singulier que tous ces gens-là, n'étant que de plats Bourgeois, se donnent les airs de nous protéger ! Pour moi, en voyant leurs manières, j'ai cru être avec autant de Souverains. Candide, comme tu sais, se trouva un soir à souper avec six Rois.

MORON.

Le cas où nous sommes, Monseigneur, est un peu différent. Quoiqu'Etranger en France, vous êtes Souverain dans vos Etats, & il y a grande apparence que votre Excellence va souper avec des Roturiers.

LE PRINCE.

Ah! Moron, diſtingue, je te prie, celui de nos compagnons qui n'a pas dit un mot pendant toute la route, & qui ſouvent a hauſſé les épaules aux impertinences des autres: je juge à ſon ſilence, à ſon maintien, & ſur-tout à ſes habits, que cet homme eſt Anglais, & homme de qualité, ſans doute.

MORON.

Je n'y ai pas trop pris garde: mais voici cet Anglais lui-même qui ne tardera pas à être ſuivi des autres. Voulez-vous que nous parvenions bientôt à les connaître? Retirons-nous au fond de cette ſalle, & obſervons-les pendant quelques minutes. Ces ſortes de gens-là ſe décèlent vîte par des manières de parler analogues à leur profeſſion. Ecoutons-les donc attentivement, ſi vous voulez que je la devine.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, *au fond du Théâtre*, MILORD BRUMTON, UNE SERVANTE.

MILORD.

HOLA hé! Servante! du feu! une pipe!

LA SERVANTE.

Une pipe!

MILORD.

Oui, ſans doute : eſt-ce qu'il n'y a point de pipes dans cette Auberge ?

LA SERVANTE.

Monſieur, pardonnez-moi ; mais c'eſt que ....

MILORD.

Quoi ! c'eſt que ....

LA SERVANTE.

C'eſt que dans ce moment il n'y en a qu'une dont Monſieur ne pourra point faire uſage.

MILORD.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LA SERVANTE.

C'eſt que, Monſieur, nous n'avons ici maintenant que celle de Monſieur notre Charretier.

MILORD.

De Monſieur votre Charretier ! Apportez-la toujours, que m'importe ? Un Charretier n'eſt-il pas un homme ? Et puis en l'eſſuyant bien ......



SCENE III.

MILORD, *seul.*

Que le Français eſt ridicule quand il voyage! Depuis que je voyage moi-même, & il y a bien des années que j'ai ce goût, je ne crois pas avoir jamais rencontré chez aucune Nation du monde, des perſonnages plus impertinens que nos compagnons, excepté les deux hommes qui nous ſont venus joindre dans la Diligence, & qui paraiſſent plus raiſonnables.....

MORON, *au fond du Théâtre.*

Il parle bien de nous, Monſeigneur; vous aviez bien raiſon de dire que cet Anglais était un homme de diſtinction. Les gens comme nous ſe devinent, ſans ſe connaître.

SCENE IV.

MILORD, LA SERVANTE, *ſur le devant du Theâtre*, LE PRINCE, MORON, *au fond du Théâtre.*

LA SERVANTE.

Tenez, Monſieur, voilà la pipe que vous avez demandée.

MILORD.

Tenez, à votre tour. (*Il lui donne une guinée sans regarder*).

LA SERVANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que vous me donnez-là, Monſieur ?

MILORD, *ſans regarder.*

Je n'en ſais rien.

LA SERVANTE.

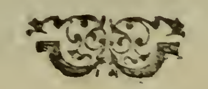
Je ne connais pas cette choſe.

MILORD, *regardant.*

C'eſt une guinée.

LA SERVANTE.

Une guinée ! C'eſt comme qui dirait une médaille : je n'ai pas beſoin de-çà, je penſe. (*Elle jette la guinée.*) Cependant ce Monſieur a l'air brave, & je ſens que je l'aime. (*Milord tire du tabac de ſa poche, allume ſa pipe & fume*).



SCENE V.

MORON, *ramassant la guinée.* LE PRINCE, *toujours au fond Théâtre.*

MORON.

JETTER une guinée! Quel sacrilège! Il est sans façon cet Anglais, il ne ressemble pas à nos Olibrius & à nos Mijaurées: mais les voici tous à point nommé.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *au fond du Théâtre.* LA PRÉSIDENTE, Mlle POUF, UN MAITRE-D'HOTEL, UN TAILLEUR, UN COEFFEUR, MILORD, *fumant & assis à côté d'une table.*

LE TAILLEUR, *à la Cantonnade.*

OUI, ma mie, sachez que vous êtes une impertinente de me donner une chambre où il n'y a point de robe-de-chambre. Comment voulez-vous que je fasse demain en me levant? Faudra-t-il que violant le bel

uſage, je mette le matin un habit habillé, qui doit ne ſe mettre que l'après-dîné? O ma garde-robe, où es-tu? Que n'ai-je pu te porter avec moi! je ne ſerais pas dans l'état où je me trouve. Sachez que j'ai chez moi deux robes-de-chambre & deux douzaines de camiſoles, trois gilets de moleton, ſix pantalons de coutil, trois douzaines de fracs d'Eſpagne ou de Caſtorine, ou de drap verd de Saxe; cinquante redingottes à la Boſtonienne, deux ou trois cens habits habillés, ſoit de drap de Louvier, ſoit de tricot d'Angleterre, ſoit de cannelé de Lyon, ſoit de ratine d'Hollande, ſoit de ſatin de Gênes, ſoit de drap de Vigogne, & tous pleins & double broche. Je ne parle point des habits de livrée de mes gens, il ſerait difficile d'en ſavoir le nombre; & ici, ici! je ne trouve pas ſeulement une robe-de-chambre.

MORON, *au Prince, au fond du Théâtre.*

Quel étalage d'habillemens! C'eſt le Tailleur dont je vous parlais tout-à-l'heure.

LE COEFFEUR.

Vous avez raiſon de vous plaindre, Monſieur, mais je l'ai bien plus que vous mille fois. On n'a point mis de robe-de-chambre dans votre chambre: & moi, diriez-vous que je n'ai trouvé dans la mienne, ni peignoir, ni néceſſaire, ni boîte à poudre, ni poudre griſe, ni poudre rouſſe, ni poudre à la Maréchale, ni pâte d'amandes, ni eſſences, ni caſſolettes, ni toilette enfin, ni toilette; comme ſi un joli homme, un homme

de diſtinction, pouvait ſe paſſer de toilette en quelque pays qu'il ſe trouve. (*D'un ton de Petit-Maître.*) Auſſi demain, Meſdames, je vous en demande pardon d'avance, mais je ſerai à faire peur, je vous en avertis. J'aurai le teint plombé, les yeux caves; & il faudra, oui, il faudra que je me cache, pour ne pas vous faire tomber en ſyncope.

LE PRINCE, *au fond du Théâtre.*

Et celui-là, Moron?

MORON.

Celui-là?.... Poudre à la Maréchale, poudre rouſſe, poudre griſe... Ne voyez-vous pas à ces mots, que c'eſt un Coeffeur de Petites-Maîtreſſes?

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous vous plaignez, Meſſieurs, vous, de n'avoir point de peignoir, & vous point de robe-de-chambre. Cela eſt fâcheux, ſans doute, mais ce qui nous arrive eſt bien plus fâcheux encore. Vous ſavez que dans les bonnes maiſons on met toujours le menu ſur la table, pour inſtruire les convives de ce qui doit leur être ſervi. Diriez-vous qu'il n'y aura point de menu à notre table, & qu'avant de manger nous ſaurons à peine....

LE COEFFEUR.

Point de menu! Qu'entens-je! Cela crie vengeance: point de menu!... (*A part.*) Je ne ſais ce que c'eſt; mais il faut avoir l'air de le connoître.

LE TAILLEUR.

Je ſuis très-ſcandaliſé qu'il n'y ait point de menu à notre table. (*A part.*) Je veux être pendu, ſi j'y comprens la moindre choſe.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! Monſieur, point de menu! Cela eſt-il poſſible? feu mon mari en avoit toujours un ſous ſa ſerviette, dont avant tout il me faiſoit la lecture.

LE MAITRE D'HOTEL.

Rien n'eſt plus vrai cependant, je viens de le demander à l'hôteſſe.

MADEMOISELLE POUF.

Êtes-vous bien ſûr, Monſieur, qu'il n'y aura point de menu à notre ſouper? D'honneur! c'eſt incroyable.

LE MAITRE D'HOTEL.

Parbleu, Meſdames, puiſqu'il faut vous en convaincre, je m'en vais appeller la fille. Holà hée, la fille!



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA SERVANTE.

LE MAITRE D'HOTEL.

APPORTEZ-MOI le menu, je vous en prie.

LA SERVANTE, *avec ſurpriſe.*

Le menu !

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, le menu, vous dis-je.

LA SERVANTE.

Monſieur veut badiner ſans doute.

LE MAITRE D'HOTEL.

Pourquoi donc? Eſt-ce que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le menu?

LA SERVANTE.

Je n'en ai jamais vu de ma vie. (*Elle ſort.*)

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous le voyez, Meſdames: mais n'avoir point de menu ſeroit un petit malheur; je viens de faire un tour à la cuiſine, & croiriez-vous que nous n'aurons à ſouper, ni potages, ni entrées fines, ni pâtiſſeries. J'ignore ſi vous faites grand cas de la groſſe viande;

pour moi, je ſuis un peu friand, je l'avoue: accoutumé d'ailleurs à faire chez moi la chère la plus exquiſe, j'aime les morceaux recherchés, les pièces délicates, des biſques, des ſarcelles au ſuc de navet, des ſauciſſes de blanc de perdrix, des faiſans, des allebrans, des gelinottes, rale de geneſt ; rale de bruyere, cailletaux, pluviers, longe de chevreuil, grives, beccaſſines, oie ſauvage, poulette d'eau, cul blanc ou thiathias, héron, batteur de pavé, allouette, pâté à la Choiſy, gelée de corne de cerf, blanc-manger, langues à l'écarlatte de Vierzon, pied à la pere douillet, panaches farcis aux trufes & piſtaches, palais de bœuf, arbolade, pâté à la cardinale, pâté de foye de Strasbourg, voilà ce dont je me nourris les jours de charnage. Les jours maigres, on me ſert d'abord un bon potage, les entrées & le rôti lui ſuccedent; le poiſſon vient enſuite : c'eſt de la ſolle, du brochet, de l'eſturgeon, du rouget, de la lamproye, du ſaumon, des truites ſaumonées, de la breſme, des lottes, du turbot, de l'aloze, du hautmare, de la langouſte, du grenaut, de la dorade & pluſieurs autres que l'on me ſert accommodés dans le dernier goût, & ſuivis preſque toujours pour entremets de cervelats d'anguille, de foyes de lottes, de ramequins de toute ſorte, & de tourtes de laitance.

MORON.

A cette érudition de cuiſine, ſi cet homme avoit un habit noir, ne croiriez-vous pas qu'il eſt Prieur ou Chanoine ?

LE PRINCE.

Oui vraiment.

MORON.

Il faut donc croire que c'eſt, ou un Maître-d'Hôtel de quelque millionnaire ou quelque Traiteur renforcé.

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous ſentez, meſdames, que gâté par tant de bons morceaux, il me ſera difficile de me bourrer de viandes de boucherie, apprêtée à la bourgeoiſe. Cependant une choſe me conſole; nous ſommes dans le pays des truffes, & par bonheur nous aurons une dinde qui en ſera farcie. Quoique ce ne ſoit pas un mets bien recherché qu'une dinde aux truffes, je ne mangerai que de ce plat: quant aux autres, je n'ai fait que les voir, & j'en ai juſques-là.

LE TAILLEUR.

Point de potage! d'entrée fine! de pâtiſſerie! point de menu ſur-tout! Quelle Auberge, bon Dieu! Convient-elle à des gens de notre étoffe!

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous lui faites beaucoup d'honneur de l'appeller une Auberge, c'eſt tout au plus une Gargotte.

LE COEFFEUR.

Des barbiers de village s'y trouveroient mal, à plus forte raiſon, un homme à bonnes fortunes comme moi, qui paſſe ſa vie à la toilette des jolies femmes,

MORON, *dans le fond du Théatre.*

Qu'il met en papillottes.

LE TAILLEUR.

On n'y reçoit ſans doute que des garçons Frippiers.

MORON, *au Prince.*

Comme ceux qui le ſervent.

LE MAITRE D'HOTEL.

Que diroit-on de moi dans le monde, ſi l'on voyoit ici un homme qui régale tant de grands Seigueurs?

MORON, *au Prince.*

Avec l'argent de ſon maître.

LE COEFFEUR.

Le miniſtre eſt mon ami, & je lui en porterai ma plainte.

LE MAITRE D'OTEL.

Fort bien: que notre hôte apprenne de quel bois ſe chauffent des gens comme nous.

LE TAILLEUR.

Taillons-lui de la beſogne, pour lui & toute ſa race.

LE COEFFEUR.

Je lui ferai laver la tête d'importance.

LE MAITRE D'HOTEL.

Je lui ferai donner une *graiſſe* dont il ſe ſouviendra.

LE TAILLEUR.

Il ſaura ce qu'en vaut *l'aune.*

LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR.

C'eſt une véritable *tête à perruque.*

LE MAITRE D'HOTEL.

Une bête à manger du foin.

LE TAILLEUR.

Un ſecond Monſieur Guillaume (*).

Mademoiſelle POUF.

Vos plaintes peuvent être juſtes, Meſſieurs; mais j'ai toujours obſervé que, ce qui diſtinguait en route les gens comme il faut, c'était la patience avec laquelle ils ſouffraient mille petites incommodités paſſagères, & la douceur qu'ils montraient en parlant aux hôteſſes. L'appartement qu'on a donné à Madame la Préſidente & à moi, n'eſt pas mieux pourvu que les vôtres; il n'y a point de glaces à la cheminée, point de rideaux de gaze aux fenêtres, point de nœuds pour les rattacher, point de chiffonnière, point de cabinet de toilette, point de meubles de propreté, point de boudoir ſur-tout, point de boudoir pour des femmes de notre ordre, pour des femmes de qualité; & cependant, voyez ſi nous nous plaignons. C'eſt nous manquer eſſentiellement, que de nous loger ainſi; mais, que nous importe l'opinion d'nne maîtreſſe d'Auberge? Il ſerait beau vraiment, qu'une pareille eſpèce pût ſe glorifier de nous avoir offenſées! Nous ſommes trop au-deſſus

(*) C'eſt apparemment celui de l'Avocat-Patelin, dont on veut parler.

d'elle, pour nous affecter de ſes négligences, n'eſt-ce pas, Madame la Préſidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Cela eſt vrai, Madame la Baronne.

LE MAITRE D'HOTEL.

Madame la Baronne voudrait-elle faire entendre par ce diſcours que nous ne ſommes pas des gens de qualité comme elle ? Elle compterait ſans ſon hôte, au moins.

LE TAILLEUR.

On pourrait lui prouver qu'elle prend fort mal ſes *meſures.*

LE COEFFEUR.

Il ne ſerait pas prudent qu'elle ſe mocquât de nous *à notre barbe.*

Mademoiſelle POUF.

Ah! Meſſieurs, comment pouvez-vous croire que je me trompe ſur ce que vous êtes ? Il n'y a qu'à vous regarder, pour voir vîte de quoi il retourne ; vous avez des façons, des airs de tête, & un langage ſi nobles ! En diſant que les gens comme nous ne ſe plaignaient guères en route, je n'ai pas avancé qu'il n'y eût point d'exception à cette règle : je me plains moi-même comme un autre quand l'occaſion ſe préſente. Eh ! tenez, par exemple, depuis que nous ſommes arrivés dans cette ſalle, eſt-il concevable, que, tous tant que nous ſommes, nous ayons pu ſupporter, ſans nous trouver mal, l'odeur dont Monſieur nous régale ? (*Elle montre Milord Brumton fumant ſa pipe.*)

LA PRÉSIDENTE.

Il eſt vrai qu'on devrait bien ne pas s'accoſter d'un certain monde, quand on a des manières de Corps-de-Garde.

Mademoiſelle POUF.

Pour moi, qui toute ma vie ai reſpiré le parfum des fleurs, & qui vis, pour ainſi dire, au milieu des roſes, je vous avoue qu'il m'eſt bien dur d'être infectée; & je ne réponds pas, ſi cela dure, de ne pas tomber pâmée les quatre fers en l'air.

LA PRÉSIDENTE.

Je ſuis dans le même cas, Madame, je n'y ſaurais tenir : il faudrait bien dire à cet homme de nous faire grace de ſa caſſolette.

LE TAILLEUR.

Que voulez-vous, Madame, s'il avait à nous en faire grace, ne vous aurait-il pas entendues? Vous venez de parler aſſez clairement l'une & l'autre : mais il y a des perſonnes dont l'éducation eſt ſi négligée! Et puis, dans les voitures publiques, on ſe trouve avec des gens.... (*Bas à la même.*) Cet homme n'a point la mine très-diſtinguée, & d'après ſon goût ſoldateſque, je crois que c'eſt, ou un Boſſeman ou un Caporal d'Infanterie.

LE COEFFEUR, *à demi-voix.*

C'eſt peut-être un Charretier déguiſé.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Peut-être un pillier de taverne.

Mademoiselle POUF.

Si vous lui disiez qui vous êtes, Messieurs, vos noms lui en imposeraient sans doute. (*Au Maître-d'Hôtel.*) Vous sur-tout, Monsieur, qui avez l'air d'un homme de poids.

LE MAITRE D'HOTEL.

Moi ! lui dire qui je suis, Madame ! Ah ! Dieu m'en préserve. Si vous saviez ce qui m'est arrivé il y a quelques années dans une Auberge pour m'y être fait connoître ! Ah ! Je ne m'exposerai plus à pareille aventure.

Mademoiselle POUF.

Pourroit-on savoir, Monsieur, ce qui vous est arrivé dans cette Auberge ?

LE MAITRE-D'HOTEL.

La curiosité est le foible des Baronnes, je le vois, Madame. Eh bien ! Ecoutez ma petite histoire, elle est assez réjouissante. Mais il y a ici des gens sans façon qui ont pris leurs aises d'avance, & je ne sais pourquoi nous avons tant tardé à les imiter, puisque voilà un grand nombre de chaises.... *Ils s'asseyent tous sur le théatre en demi-cercle. Milord fume toujours la pipe, & arrange sa chaise, de manière qu'il leur tourne le dos.*

Mademoiselle POUF.

Une histoire ! Je les aime à la folie. Ecoutons bien, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Ecoutons, Madame la Baronne, j'aime aussi les histoires.

LE MAITRE D'HOTEL.

Je voyageois avec Milord Brumton....

MILORD, *cessant de fumer & retournant sa chaise.*

Milord Brumton! C'est de moi qu'on parle, écoutons.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vous le connoissez peut-être.

LE TAILLEUR.

N'est-ce pas un petit homme d'assez mauvaise mine?

LE COEFFEUR.

Dont la figure n'a rien de distingué, & qui n'a pas encore pu se former à nos manières, quoiqu'il voyage sans cesse.

MILORD. (*A part.*)

Me peindre ainsi sans me connoitre! Goddam! Voilà de plaisans originaux!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Justement, Messieurs, je vois que vous le connoissez à merveilles. Mais la mine & les manières ne font rien à mon histoire. Vous n'ignorez pas que Milord Brumton est d'une des plus anciennes maisons d'Ecosse, &...

LE COEFFEUR.

Oui, je connois sa Généalogie, & l'autre jour en parcourant mes titres, je crois m'être apperçu que nous étions alliés par les femmes.

LE TAILLEUR.

Je crois me souvenir que nous sommes cousins à la mode de Bretagne.

MILORD. (*A part.*)

Les faquins ! Voyons jusqu'où ira leur impertinence.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Je vous disois donc que je voyageois avec Milord Brumton .... *montrant Milord.* Mais voyez-vous notre homme comme il écoute ! Il aime aussi les histoires.

Mademoiselle POUF, *à demi voix.*

Comme il a quitté sa pipe au nom de Milord Brumton !

LE MAITRE-D'HOTEL, *à demi voix en ricanant.*

C'est que le nom de Milord sonne haut à de certaines oreilles. Mais plus de chuchotage, je vous prie, le foible des gens de qualité, est de vouloir qu'on les écoute; c'est le mien, je l'avoue: ainsi donc ne m'interrompez plus. Je voyageois avec Milord Brumton & le Prince Salvator.

MORON, *au Prince dans le fond du théâtre.*

Le Prince Salvator ! .. A vous le dez, Monseigneur, vous allez bien écouter; car vous aimez aussi les histoires.

LE PRINCE.

Tais-toi donc, si tu veux que j'écoute.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Encore du bruit ! encore des commentaires ? vous ne voulez donc pas que je continue ?

LE TAILLEUR.

Voilà bien les dames : elles aiment les histoires & les coupent.

Mademoiselle POUF.

Eſt-ce que vous avez coupé Monſieur, Madame la Préſidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Non aſſurément, je n'ai pas dit une parole.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Qui eſt-ce donc qui vient de m'interrompre !

LE TAILLEUR, *montrant Brumton.*

Ce n'eſt sûrement pas notre ſilencieux camarade; car il ne parle pas plus (*A demi voix.*) qu'il ne penſe.

LE COEFFEUR.

C'eſt peut-être le vent qui vient de ſouffler dans les croiſées.

Mademoiselle POUF.

Ce ſont les chevaux peut-être qui ſe battent dans l'écurie, & dont le bruit eſt monté uſqu'ici. Continuez donc votre hiſtoire; car tout le monde a la plus grande envie de l'entendre. Vous voyagiez, dites-vous, avec Milord Brumton & le Prince Salvator.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien donc! Je continue. Lorſque ces deux Seigneurs & moi eûmes fait une cinquantaine de lieues enſemble, nous deſcendîmes dans une Auberge, dont la maitreſſe étoit jeune, jolie, & d'une humeur gaie & folâtre. Charmés de ſa figure, nous la priâmes de ſouper avec nous: nous étions vêtus en voyageurs, à peu-près comme je le ſuis à préſent, ſans marque diſtinctive, ſans de-

rure, ſans épée, un habit tout ſimple & un chapeau rabattu. L'hôteſſe étoit loin de nous prendre pour ce que nous étions, de ſoupçonner même ce que nous pouvions être : elle ſe mit donc à table avec nous. La bonne petite femme commençoit à nous charmer par ſes reparties vives, par ſes fines plaiſanteries, & ſur-tout par ſa familiarité naïve ; nous étions aux anges, tout le monde rioit, tout le monde étoit heureux. Voila-t-il pas qu'un de nous appelle par ſon nom un de ſes compagnons de voyage ! à ce nom illuſtre, la petite femme ſe trouble, ſon front s'obſcurcit, ſon viſage s'allonge ; elle avoit eu juſques à ce moment le ton de la liberté la plus aimable ; celui du reſpect lui ſuccède, elle devient réſervée, cérémonieuſe, froide, & le ſouper finit auſſi triſtement qu'il avoit gaiement commencé. Jugez après cela, ſi.....

MILORD, *ſe levant, paſſant devant tout le monde ſans ſaluer perſonne, & marchant ſur le pied de ſon voiſin.*

Que de menſonges ! Que de ſottiſes ! Sortons, je n'y peux plus tenir.

LE TAILLEUR.

Ahi ! Ahi ! L'on devroit bien prendre garde où l'on marche, quand on a cette tournure.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi ! Monſieur, le Prince Salvator, Milord Brumton & vous, vous ne rougîtes pas de ſouper avec une Aubergiſte ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Hélas! Madame, il eſt bien vrai que nous nous abbaiſſâmes un peu, en l'admettant à notre table; mais outre qu'elle étoit fort appétiſſante, le Prince Salvator lui trouva quelque reſſemblance avec Miladi Semours, femme célèbre par ſes charmes, & à qui dans ce tems-là j'avois l'honneur de faire ma cour.

LE PRINCE, *à demi voix.*

L'impertinent! Quel nom charmant il profane!

LE COEFFEUR.

Miladi Semours! C'eſt vraiment une jolie femme. J'ai eu auſſi l'honneur de la courtiſer, & ſi j'avois voulu pouſſer ma pointe auprès d'elle, je crois que...

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien! Vous croyez que....

LE COEFFEUR.

Je crois qu'elle ſe ſeroit coeffée de moi, comme beaucoup d'autres.

LE PRINCE, *à demi voix en s'approchant.*

L'inſolent! Il faut que je l'aſſomme.

MORON, *le retenant.*

Laiſſez, laiſſez, Monſeigneur: il veut dire qu'il l'a coeffée, ne voyez vous pas que c'eſt une mépriſe.

LA PRÉSIDENTE.

Souper avec une Aubergiſte! Fi donc, Monſieur! J'aurais envoyé paître tous les Princes du monde plutôt que...

LE COEFFEUR.

Vous avez raiſon, Madame : il y a de certaines gens qui ne devroient jamais manger qu'avec des Rois ou des Grands d'Eſpagne de la premiere claſſe. J'excepte pourtant les Baronnes & les Préſidentes, quand elles ont cet air de grandeur qui m'a frappé en vous, Meſdames.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ma foi, Monſieur, je n'aime pas à déroger plus qu'un autre; mais il y a dans la roture des gens qui dînent à merveille, & dès qu'on a un cuiſinier habile, je vous avoue que je m'humaniſe.

Mademoiſelle POUF.

Puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, permettez-moi, Meſſieurs, de vous faire une queſtion bien naturelle, & qui ſe préſente d'elle-même. Vous ſavez que dans les Auberges où s'arrête la Diligence, tous les voyageurs ſoupent enſemble. Dites-moi donc, je vous prie, ſouperons-nous ce ſoir avec les deux hommes qui ſont montés dans la voiture à quelques lieues de ce Village, & qui maintenant ſont la route avec nous ?

LE PRINCE, *au fond du Théâtre.*

C'eſt encore de nous qu'on parle. Ecoutons.

LE TAILLEUR.

Ma foi, Madame, s'il faut vous dire ce que j'en penſe, je croirois, à la *coupe meſquine* de leurs habits, que ce ſont des aventuriers.

LE COEFFEUR.

La coupe de leurs cheveux me donne la même idée.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Pour moi, Meſſieurs, je crois que ce ſont des écornifleurs ou des piqueurs d'aſſiete.

Mademoiſelle POUF.

Qu'en penſe Madame la Préſidente ?

LA PRESIDENTE.

Puiſque vous m'interrogez, Madame, je ne crois pas qu'il ſoit sûr de voyager avec eux.

Mademoiſelle POUF.

L'un deux cependant a l'air aſſez diſtingué.

MORON, *dans le fond du théâtre.*

C'eſt moi.

LA PRESIDENTE.

Cela eſt poſſible : je les ai peu regardés ; mais l'autre a bien mauvaiſe mine.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un a les traits fort nobles.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRESIDENTE

Soit: mais l'autre a la figure patibulaire.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un s'exprime en termes choiſis & élégans.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRÉSIDENTE.

L'autre n'a que des manières de parler baſſes & triviales.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un parait être un gentilhomme.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRÉSIDENTE.

L'autre a l'air d'un méchant valet.

MORON, *avec réflexion.*

Morbleu! C'eſt peut-être moi.

LA PRÉSIDENTE.

Meſſieurs, il me vient une idée qui vous ſurprendra peut être, mais qui n'eſt pas ſans vraiſemblance. Ils ont dit qu'ils venoient d'être arrêtés par des voleurs, lorſqu'ils ont pris la Diligence : ils étoient à pied, ils avoient l'air tout effaré: s'ils étaient les voleurs eux-mêmes, & s'ils n'avaient gagné notre voiture que pour éviter la Maréchauſſée, ou pour nous égorger cette nuit.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Morbleu ! Madame la Préſidente, vous me faites trembler ! Quelqu'accoutumé que l'on ſoit au feu, il eſt déſagréable de ſe trouver avec ces gens qui....

LE TAILLEUR.

Ils veulent peut-être nous dépouiller.

LE COEFFEUR.

Et nous couper enſuite la jugulaire. Heureuſement que je ſais un peu manier le fer, & que....

Mademoiſelle POUF.

Il ſe peut bien que l'un des deux ſoit un voleur ; mais l'autre, Meſſieurs, quelle apparence qu'avec cet air, ce port, & ces manières....

LA PRÉSIDENTE.

Madame, il y a quelquefois de ces coquins, qui ont très-bonne mine, & celui-la eſt peut-être le Capitaine de la troupe....

LE PRINCE.

Ceci eſt trop fort pour n'en pas rire, avançons. (*A la Préſidente.*) (*Tout le monde ſe lève.*) Vous allez un peu vite dans vos jugemens, Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi ! Vous avez entendu !... (*A part.*) La Baronne avoit raiſon, cet homme a l'air tout-à-fait noble.

LE PRINCE.

Oui, Madame, & je viens vous remercier de la bonne

opinion que vous avez de moi. Je ſuis donc un Capitaine de voleurs à votre compte.

MORON.

Nous avons donc la figure patibulaire ?

LA PRÉSIDENTE.

Quant à vous, je ne m'en dédis pas. Oui, vous avez tout-à-fait l'air d'un malfaiteur. Quant à votre camarade, c'eſt autre choſe : je ne l'avois pas bien regardé, & je trouve (*A part.*) qu'il eſt fait à peindre.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh parbleu ! Meſſieurs, il ne faut pas tant de beurre pour un quarteron. Voulez-vous nous mettre l'eſprit en repos ? Vous n'avez qu'à nous dire qui vous êtes.

LE TAILLEUR.

Sans doute, quel eſt votre état ?

LE COEFFEUR.

De quelle profeſſion êtes-vous?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Apprenez-nous quel métier vous faites.

LE PRINCE.

(*A part.*) Amuſons-nous de ces gens-ci. (*Haut.*) Eh bien ! Il faut vous ſatisfaire. Vous me paroiſſez, Meſdames, être d'un ſang illuſtre ; & vous, Meſſieurs, vous reſſemblez fort à de grands Seigneurs. Pour moi, je n'ai pas cet avantage ; je ſuis depuis long-tems chez

une Dame, en qualité d'Intendant, & Monſieur que voilà. (*Montrant Moron*,) remplit dans la cuiſine l'office de Marmiton.

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

Un Intendant & un Marmiton! Voilà la réponſe à votre queſtion, Madame la Baronne. Je penſe bien que ni vous ni moi, n'aurons l'honneur de ſouper avec ces perſonnages. *Pluſieurs domeſtiques entrent & ſortent pendant cette Scène, & mettent le ſouper ſur la table.* (*A part.*) Quel dommage qu'il ne ſoit qu'un Intendant. (*Haut.*) Il n'y a pas apparence que ces Meſſieurs veuillent non plus avoir cet honneur.

LE TAILLEUR & le COEFFEUR, *enſemble.*

Oh! non certainement, Madame la Préſidente.

LE PRINCE.

Liberté entière, Meſdames, liberté entière: elle eſt le charme des voyages.

SCENE VIII.

MILORD, LES PRÉCÉDENS.

MILORD.

QUANT à moi, Meſdames, vous permettrez que j'y ſoupe, & tout-à-l'heure même, je ne viens ici que pour cela.

LE PRINCE.

Eh quoi! Monſieur, avec un Intendant!

MILORD.

Et pourquoi pas, je vous prie? J'aime bien mieux ſouper avec un Intendant, qu'avec certains grands Seigneurs & certaines Baronnes qui ....

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il ſe fâche, notre cher camarade! La moutarde lui monte au nez.

LE COEFFEUR.

Il ſe ſouvient de tantôt, il met ſa perruque de travers.

LE PRINCE, *à Milord.*

Je ſuis charmé Monſieur, de l'honneur que vous me faites; puiſqu'on vient de ſervir, nous allons nous mettre à table. (*Ils s'aſſayent,*) & comme le Marmiton eſt pour l'ordinaire aux ordres de l'Intendant, (*montrant Moron.*) Monſieur nous verſera à boire.

MORON, *prenant une ſerviette.*

Rien de plus juſte. Allons, Meſdames les Princeſſes, ne troublez pas le ſervice.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ces Meſſieurs ne ſe gênent point, à ce qu'il paroît: mais il faut que nous ſoupions auſſi. Hola hée, Madame l'Hôteſſe.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Eh bien! Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'il y a?

LE COEFFEUR.

Il faut que dans l'inſtant, Madame, vous nous faſſiez dreſſer une table dans une autre ſalle. Nous ne pouvons pas, pour beaucoup de raiſons, manger avec ces Meſſieurs.

L'HOTESSE.

Je ſuis bien fâchée, Meſſieurs, de ne pouvoir pas vous ſatisfaire; mais il nous eſt défendu d'avoir deux tables pour les perſonnes de la Diligence, & depuis vingt ans à peu-près que nous les recevons, elles ont toujours mangé à la même.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà, ma mie, une défenſe bien ſingulière. Savez-vous ce qu'il faut faire, Madame la Baronne? La ſoirée eſt des plus belles: allons nous promener quelques inſtans, nous ne tarderons pas à revenir: Monſieur l'Intendant aura ſoupé ſans doute, & nous ſouperons après lui. *Elles ſortent.* (*A part en regardant le Prince.*) Quel dommage qu'il ne ſoit qu'un Intendant!

LE MAITRE-D'HOTEL.

(*A part.*) Je voudrois bien ne pas ſouper avec eux ; mais la dinde aux truffes . . . (*Haut au Coeffeur & au Tailleur.*) Vous allez ſuivre ces Dames à la promenade? Pour moi, je vous ai déja avoué qu'à table je me mocquois de l'étiquette, & ſi Monſieur l'Intendant veut bien le permettre . . . .

LE PRINCE.

Qui? Moi, Monſieur! Je permettrois qu'un illuſtre comme vous s'abaiſſât à me tenir compagnie! Moron, ne ſouffrez pas que Monſieur ſe déshonore.

MORON, *le repouſſant.*

Hors d'ici, Monſieur le Grand-d'Eſpagne, hors d'ici.

LE MAITRE-D'HOTEL, *d'un ton menaçant.*

Doucement, Monſieur le Marmiton, j'ai grand appétit, & je veux. . . .

LE PRINCE, *au Coeffeur & au Tailleur.*

Et vous, Meſſieurs, qui avez ſi bien dit tantôt que de certains hommes ne devoient manger qu'avec des Rois, de quel œil verriez-vous avec des bourgeois comme nous, votre compagnon reſpectable ?

LE COEFFEUR.

Il a raiſon, Monſieur l'Intendant. Allons, allons, venez joindre ces Dames à la promenade, & ne vous compromettez pas davantage avec l'intendance. (*Le Tailleur & le Coeffeur entrainent le Maître-d'hôtel*).

SCENE X.

LE PRINCE, LE MILORD *à table*, MORON *avec une serviette sur le bras & debout.*

LE PRINCE.

Enfin, nous en sommes délivrés. Il faut avouer que voilà des Français bien mauſſades, & l'on prendroit une bien mauvaiſe opinion de cette nation charmante, s'il fallait en juger ſur de pareils individus Quelle morgue! Quelle hauteur burleſque! Quelle envie, ſur-tout, de ſe faire paſſer pour ce qu'on n'eſt pas? Un de leurs Poëtes a dit plaiſamment :

Se croire un Perſonnage eſt fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois.
C'eſt proprement le mal François.

Que ce mal eſt bien nommé! *Le mal François!* Les Anglois ſont bien plus raiſonnables.

MILORD, *regardant le Prince avec intérêt.*
A votre ſanté, Monſieur l'Intendant.

LE PRINCE.

Monſieur, je vous remercie.

MILORD. (*A part.*)

Il n'eſt pas François celui-là, quoiqu'il en ait toutes

les graces. (*Haut.*) Mais vous ne mangez pas, ce me ſemble.

LE PRINCE.

Eſt-ce qu'on mange quand on eſt amoureux ?

MILORD, *qui a toujours mangé.*

Vous êtes amoureux ! Je vous en félicite : je n'ai jamais pu l'être moi, & voilà, ſans doute, pourquoi je mange tant.

LE PRINCE.

Je ſonge même que voici l'heure de la poſte, j'ai une lettte importante à écrire. Moron, va vite me querir du papier & une écritoire, va vite....

MORON.

Et votre ſouper ? Vous le laiſſerez-donc....

LE PRINCE.

Ma lettre preſſe bien plus que mon ſouper. Va, te dis-je, & reviens le plutôt poſſible.

MORON.

Préférer ſa Maitreſſe à une dinde aux truffes ! Qu'il eſt bizarre !



SCENE XI.

LE PRINCE, MILORD, *mangeant toujours.*

LE PRINCE.

O Belle Miladi ! Que je vais être heureux, si je vous trouve encore à Pise ! Vous ne m'attendez pas, vous serez surprise de ma visite, il faut vous en prévenir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MORON, *accourant.*

MORON.

AH ! Monseigneur, je suis d'une joie ....

LE PRINCE.

Eh bien ! Qu'est-il arrivé ?

MORON.

Une rencontre la plus imprévue, la plus ....

LE PRINCE.

Parle enfin clairement, explique-toi.

MORON.

Miladi Semours vient de descendre dans cette Auberge.

LE PRINCE, *se levant.*

(*A demi voix.* Miladi Semours ! Celle que j'adore !

MILORD, *se levant aussi, & à demi voix.*

Miladi Semours ! ma nièce !

(*Ils sortent tous les trois. Moron prend les deux flambeaux qui étoient sur la table & le Théâtre reste dans l'obscurité.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MORON, *ſeul, entre par un côté du Théâtre; & après qu'il a parlé, on voit entrer* LE MAITRE-D'HOTEL *par l'autre côté.*

MORON.

TANDIS que mon Maître, Miladi & ſon oncle, ſont à ſe complimenter ſur l'heureux hazard qui les a réunis, voyons ſi je ne pourrai pas me réunir moi-même avec certain compagnon garni de truffes que j'ai apperçu ſur cette table. Je reſſemble à Milord, moi; l'amour ne m'empêche point de manger.

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant.*

On a beau vouloir m'empêcher de ſouper avec cet Intendant, je ſens que je meurs de faim : la table doit être ſervie encore. Voyons ſi en cherchant bien il ne me tombera point ſous la main quelque morceau. Ces Meſſieurs ne pourront point me voir, il n'y a point ici de lumière. (*Il cherche à tâtons & dans l'ombre*).

MORON. (*A part & à demi voix.*)

Il n'y a perſonne qui me puiſſe déceler. Avançons....

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Qu'entens-je! Il y a quelqu'un ici: n'allons pas faire quelque imprudence : Ecoutons.

MORON, (*A part.*)

J'ai un bon couteau; je commencerai par lui ouvrir le ventre.

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Ciel! c'eſt la voix d'un de ces hommes que nous avons pris pour des voleurs. Je lui ouvrirai le ventre, dit-il: nos ſoupçons n'étoient que trop juſtes; c'eſt à quelqu'un de nous qu'il en veut......

MORON. (*A part.*)

Je lui arracherai les entrailles, je lui couperai le cou & les cuiſſes....

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il lui coupera le cou & les cuiſſes! C'eſt moi peut-être qu'il menace. Si je pouvais retrouver la porte... mais je la cherche envain, je ne ſais plus par où je ſuis entré.

MORON. (*A part.*)

Il a été bien empâté, bien nourri, auſſi eſt-il gros & gras.

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Ah! C'eſt moi qu'il déſigne, je n'en ſaurais douter, malheureux que je ſuis! Funeſte voyage! Il me ſautera deſſus ſi je crie; taiſons-nous, peut-être à la faveur du

ſilence, je pourrai.... (*Il cherche toujours la porte à tâtons.*)

MORON.

(*A part.*) Il n'eſt pas loin d'ici. (*Saiſiſſant le Maître-d'Hôtel.*) Qui va là?

LE MAITRE D'HOTEL.

Au Voleur! A l'aſſaſſin! A l'aide.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE, L'HOTESSE, *apportant des flambeaux.*

L'HOTESSE.

Eh bien! Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE MAITRE D'HOTEL.

Ah! Madame l'Hoteſſe! ſauvez-moi, je vous prie; délivrez-moi des mains de cet homme: il allait m'aſſaſſiner.

MORON.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire, Monſieur? Etes-vous fou? Ou me prenez-vous comme tantôt, pour ce que je ne ſuis pas?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Pour ce que tu n'es pas? Eh! Que faiſois-tu ici, traitre abominable, que faiſois-tu ici dans l'obſcurité?

& à qui en voulais-tu ? Répons, lorſque tu as dit que tu lui ouvrirais le ventre, que tu lui couperais le cou & les cuiſſes ?

LA PRESIDENTE. (*A part.*)

J'avois bien raiſon de les prendre pour des Voleurs. N'importe, achevons le projet que je médite. (*Elle ſort.*)

MORON.

A qui j'en voulais? Eh ! Parbleu, à la dinde aux truffes. C'eſt donc vous qui êtes la dinde ?

L'HOTESSE.

Oh! Certainement, il l'eſt. Mais lui-même que venoit-faire ici ſans lumière? C'eſt la dinde auſſi qui l'attirait. Le gourmand ! Je vais l'emporter, pour terminer la diſpute; & pour mettre le reſte du ſoupé à couvert, je vais ordonner que l'on deſſerve. (*Les domeſtiques entrent qui deſſervent tous les mets, & ôtent la table.*)

SCENE III.

LE PRINCE, MORON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE PRINCE.

QU'EST-CE donc? J'ai entendu crier à l'aſſaſſin, au Voleur. Quelques-uns de ceux qui nous ont attaqués dans la forêt, ſe ſeroient-ils gliſſés dans cette Auberge ?

MORON, *montrant le Maître-d'Hôtel.*

Le voila, Monſieur, le voleur qui cauſe nos allarmes, lui qui tantôt nous a ſoupçonnés d'en vouloir au bien d'autrui, à peine avons-nous eu tourné les talons, qu'il eſt venu ici à la faveur de l'ombre, pour dérober la dinde aux truffes.

LE PRINCE, *au Maître-d'Hôtel.*

Eh quoi! Monſieur! Un larcin nocturne! Un vol domeſtique! Sortez d'ici, & gardez-vous d'y reparoître.

LE MAITRE-D'HOTEL, *furieux.*

Je ſors, mais croyez que je reviendrai avec main-forte. Je vais avertir ces Meſſieurs & ces Dames, & nous verrons ſi à notre tour il ne nous ſera pas permis de ſouper tranquilles.

SCENE IV.

LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

Eh bien! Moron, quelle rencontre! Tu vois ſi j'ai eu tort de vouloir à toute force traverſer cette forêt. Nous aurions pris une autre route; nous aurions ſoupé dans un autre village; des voleurs, en nous attaquant, ne nous auroient point forcés de prendre la Diligence;

elle ne nous auroit point conduit dans cette Auberge ; & je n'aurais pas eu le bonheur d'y voir celle que j'adore.

MORON.

Voilà bien les amoureux : ils comptent pour rien leur exiſtence, les dangers qu'elle peut courir, leurs peines, leurs travaux, tout cela ne les touche point, quand il s'agit de l'objet de leur flamme.

LE PRINCE.

Ne trouves-tu pas auſſi bien extraordinaire la rencontre que nous avons faite de Milord Brumton ? Qui m'eut dit que le hazard, qui vient d'amener ici Miladi Semours, y amenerait auſſi ſon oncle ? Il y a dans tout cela un merveilleux dont je rends grâce au ſort, mais qu'en vérité je ne ſaurais comprendre.

MORON.

Si la joie, & ſur-tout l'amour, ne troublaient point vos ſens, je vous dirais bien que ces rencontres ſont naturelles entre gens qui voyagent : mais non, je vois que vous aimez le merveilleux, & il faut vous y laiſſer croire. Ce qui me parait à moi plus merveilleux que ces rencontres, c'eſt que dans ce moment vous ne ſoyez pas avec celle que vous aimez. Cette indifférence....

LE PRINCE.

Ah ! ne donne pas le nom odieux d'indifférence à mon reſpect, pour l'entrevue d'un oncle & d'une nièce qui éloignés depuis long tems l'un de l'autre, doivent avoir à ſe communiquer des ſecrets importans ſur leurs intérêts

respectifs. Tous deux causent maintenant de plusieurs affaires qui leur sont personnelles, & j'ai dû ne pas troubler leur tête-à-tête. Mais pourquoi cette Présidente vient-elle interrompre le nôtre? Elle paraît vouloir m'entretenir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

MONSIEUR l'intendant, on auroit à vous dire en particulier des choses de conséquence : puis-je me flatter que vous ordonnerez à cet homme de ne pas nous importuner plus long-tems.

MORON, *derrière la Présidente, mangeant un morceau de viande qu'il a dérobé.*

Ah! Madame, on n'a que trop tôt soustrait à ma vue un objet dont les charmes font venir l'eau à la bouche, & qui....

LA PRÉSIDENTE.

Il m'en conte, je crois: retirez-vous, insolent!

LE PRINCE.

Faites ce que dit Madame.

SCENE VI.

LA PRÉSIDENTE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Il parait, Madame, que vous avez à m'entretenir de choſes bien importantes, puiſque vous renvoyez ce domeſtique.

LA PRESIDENTE.

Oui, mon cher : j'ai à vous dire des choſes qui vous intéreſſent, on ne peut davantage.

LE PRINCE.

(*A part.*) Mon cher ! Elle a bien changé de ton !

LA PRESIDENTE.

Tantôt vous m'avez entendue annoncer à ces Meſſieurs que vous & votre compagnon pourriez bien être de ces gens qui attendent les paſſans ſur les grandes routes, & qui ....

LE PRINCE.

Eh bien ! Madame, ne vous ai-jepoint déſabuſée, en vous apprenant que j'étais l'Intendant d'une Dame de qualité ?

LA PRESIDENTE

Cette fauſſe confidence aurait pu déſabuſer une autre perſonne : mais moi, qui ai l'expérience du grand monde,

maîs moi ſurtout, qui me connais en phiſionomie, penſez-vous m'avoir donné le change? Croyez-vous bonnement que je vous prenne pour ce que vous prétendez être?

LE PRINCE.

Il me ſemble, Madame, que j'ai eu l'honneur de vous aſſurer....

LA PRESIDENTE.

Cherchez ailleurs vos dupes; ce n'eſt pas moi qui ſuis faite pour l'être. Tenez, mon cher ami! Voulez-vous que je vous diſe, moi, ce qu'en effet vous êtes?

LE PRINCE. (*A part.*)

Mon cher ami, je ne conçois plus rien à cette femme.

LA PRESIDENTE.

Voici en peu de mots votre hiſtoire qui l'emportera bien par la vérité ſur celle que vous nous avez faite. Vous prétendez être l'Intendant d'une Dame, & vous donnez le titre de Marmiton à l'homme qui vous accompagne: celui-là a bien l'air d'un laveur d'écuelles, je l'avoue; mais vous, Monſieur l'Intendant, vous n'en êtes point un, ne vous en déplaiſe.

LE PRINCE.

Et comment pouvez-vous ſavoir?...

LA PRESIDENTE.

Ne m'interrompez point, je vous prie: non, Monſieur, non; vous n'êtes point un Intendant, mais un homme bien né, je vous l'aſſure, mais un gentilhomme peut-être.

LE PRINCE. (*A part.*)

O Ciel! Qu'entens-je! Moron m'aurait-il trahi?

LA PRESIDENTE.

La jeunesse est sujette à faire des fautes: vous en aurez fait de grandes, d'irrémissibles. Brouillé avec vos parens & avec la justice, poursuivi par cette dernière, abandonné par les autres & ne sachant plus enfin où donner de la tête; vous vous serez engagé dans une de ces troupes qui n'ont de combats qu'avec la maréchaussée ou les malheureux voyageurs qu'elles égorgent. Votre intrépidité, votre bonne mine vous auront fait parvenir aux premiers grades; & quoique vous en disiez, vous êtes, je vous le proteste, un Capitaine de voleurs. L'air d'égarement & d'embarras avec lequel vous êtes entré dans la Diligence; l'audace que votre compagnon a eue d'arrêter, il n'y a qu'un instant, un de nos Messieurs dans cette salle; le sourire forcé même, qui maintenant vous échappe, & le maintien que vous vous efforcez d'avoir, tout me confirme dans cette idée, qui a été ma première; tout me ramène au sentiment que j'ai eu d'abord, tout me dit, enfin, tout m'annonce que vous n'êtes point ce que vous prétendez être, que vous n'êtes point un Intendant, mais un Héros à la manière de Cartouche, mais un voleur de distinction, mais un scélérat de qualité.

LE PRINCE. (*A part.*)

Rien de plus plaisant que cette méprise renouvellée: tâchons de la faire durer. (*Haut.*) Me croire un Capitaine de voleurs; parce que mon compagnon & moi

sommes

ſommes entrés avec un air d'embarras dans la Diligence, parce que j'ai ſouri, parce que je cherche à avoir un maintien !... Voilà, Madame, comme ſur de fauſſes apparences on ſe joue de l'honneur des gens ; voilà comment on cherche à renverſer les réputations les mieux établies ; voilà enfin comment agit le monde. Mais pour juger de l'honneur d'un homme, de ſimples apparences devraient-elles ſuffire, & ne faudrait-il pas qu'un aveu formel....

LA PRESIDENTE.

J'eſpère bien auſſi que vous allez me faire votre confeſſion générale : nous ſommes ſeuls, perſonne ne nous écoute ; je puis d'ailleurs vous être fort utile dans les circonſtances préſentes, ainſi donc avouez moi.....

LE PRINCE.

(*A part.*) Reſiſtons-lui pour exciter ſa curioſité. (*Haut.*) Je n'ai rien à vous avouer, Madame, ſinon que je ſuis un honnête homme, & que tout ce qu'il vous plaît d'imaginer eſt auſſi fabuleux que ridicule.

LA PRESIDENTE.

Tu ne veux donc point me faire la confidence de tous tes crimes !

LE PRINCE.

Non, Madame, non ; je n'ai point de confidence à vous faire.

LA PRESIDENTE.

Eh bien ! Perfide ! Tremble ! je vais envoyer chez le Juge, je vais t'y dénoncer moi-même, je reviens avec

les officiers de justice, je te fais arrêter sur l'heure ; je te fais conduire en prison, & c'est pour la dernière fois que tu auras vu la lumière.

LE PRINCE, *avec un effroi simulé.*

Eh ! Madame, ne me perdez pas, ne me perdez pas ; je vous en conjure. Vous demandez un aveu : Eh bien ! je suis en effet un homme bien né que des circonstances très-singulières, que de certaines personnes qu'il a rencontrées, ont forcé de déguiser sa naissance, & de se faire passer pour l'Intendant d'une Dame.

LA PRESIDENTE.

Vous ne me dites pas tout, mon cher Capitaine ; vous ne me dites pas tout : mais dans votre état ; tout criminel qu'il est, on a une sorte de pudeur, & je ne veux point faire violence à la vôtre. Apprenez seulement, & cet aveu va couter bien plus cher à la mienne ; apprenez que, malgré mon rang, que malgré l'intervalle immense qui nous sépare, car le crime vous ravale au plus bas degré ; apprenez que, malgré l'effroi qu'on doit ressentir à l'aspect d'un homme qui vous ressemble ; apprenez.... la force me manque, je me meurs. (*A part.*) Jamais je ne pourrai achever.

LE PRINCE.

Eh ! mon Dieu ! Madame ! Qu'est-ce donc qui vous arrive ! La pâleur de la mort est sur votre visage. Auriez-vous mal au cœur ? Seriez-vous malade ?

LA PRESIDENTE.

Tu me demandes si j'ai mal au cœur ! l'oses-tu bien,

perfide ! mes regards, mon trouble, mes ſoupirs, tout n'a-t-il pas dû t'apprendre qu'il n'était plus à moi, ce cœur que je regrette; que tu l'avais dérobé; que tu l'avais percé de mille coups ; que tu es enfin le ſeul voleur qu'on ne puiſſe faire pendre, le ſeul aſſaſſin à qui l'on pardonne ; & qu'il faut t'aimer, qu'il faut t'adorer même en te mépriſant, même en frémiſſant à ta vue.

LE PRINCE.

(*A part.*) Oh ! pour le coup elle perd la tête, tâchons de la guérir. (*Haut.*) Eh quoi! Madame la Préſidente ! un homme d'une naiſſance ſi inférieure à la vôtre, un homme ſi indigne de vous à tous égards, un Intendant ! vous vous dégradez au point de lui déclarer....

LA PRESIDENTE.

Eh! Que t'importe que je me dégrade! Que t'importe, quand je veux bien deſcendre juſqu'à toi, que ma réputation, que mon honneur me reſtent ou qu'ils périſſent l'un & l'autre confondus avec ta baſſeſſe ? Rien ne t'eſt enlevé par cette alliance honteuſe, & c'eſt à moi. à moi ſeule qu'elle fait tout perdre. Crois-tu d'ailleurs, crois-tu que, pour ſentir mes torts, j'aye beſoin qu'on me les reproche ? Ne vois-tu pas que l'amour ſeul eſt coupable de mon crime ? que c'eſt ce Dieu ſeul qui me livre à toi, & crois-tu, ſi j'étois encore maîtreſſe de moi-même, que ma faibleſſe t'eut jamais donné le droit de me la rappeller.

LE PRINCE.

De tels ſentimens ſont bien généreux, Madame : vous

ne descendriez point jusqu'à moi en m'épousant, vous m'éleveriez jusqu'à vous. Mais pensez-vous qu'on n'ait ni délicatesse, ni grandeur d'ame, parce qu'on est d'un état au-dessous du vôtre ? Présumez-vous qu'un Intendant, qu'un simple domestique ne puisse pas quelquefois égaler ses maîtres en nobles procédés ? Détrompez-vous, je vous prie ; l'amour vous fait oublier ce que vous devez à votre gloire ; c'est à moi à m'en souvenir ; c'est à moi à veiller sur elle ; c'est à moi enfin à la conserver pure. Souffrez donc que je m'en tienne à la reconnoissance & que....

LA PRESIDENTE.

Ce n'est pas de la reconnoissance qu'il me faut, & tu le vois sans doute ; mais puisque l'amour ne peut rien sur toi, il faudra bien que tu cèdes à la force. Ecoute-moi donc, traître, écoute-moi : c'est pour la dernière fois que je te parle. Je suis veuve, maitresse par conséquent de ma main & de ma fortune : je mets l'une & l'autre à tes pieds ; oui, à tes pieds que j'abhorre, je m'y jette moi-même, je m'y couvre volontairement d'une honte qui me ravit, d'un opprobre qui fait mes délices ; mais il faut qu'à l'instant tu me suives à Paris. Si tu hésites, tu es mort.

LE PRINCE.

(*A part.*) Continuons de feindre, c'est le seul moyen de m'en tirer. (*Haut.*) Qu'osez-vous me proposer, Madame ? Eh si en vous suivant à Paris, j'allais être reconnu, arrêté & puni comme tant d'autres....

LA PRÉSIDENTE.

Ta phyſionomie n'annonce pas que tu ſois né cruel: tu n'as jamais tué peut-être, ou tu n'as tué que pour te défendre.

LE PRINCE.

Il eſt vrai, Madame, que j'ai toujours reſpecté la vie des autres, tant qu'on n'a point attaqué la mienne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! Eh bien! Sois tranquille: tu ne ſerais pas le premier à qui on aurait fait grace, & puiſque Dieu pardonne, les hommes peuvent bien pardonner. D'ailleurs, eſt ce pour rien que je ſuis Préſidente? Je peux te perdre avec un ſeul mot; mais auſſi mon crédit peut te ſauver. Promets-moi donc de me ſuivre, & ſois sûr que, graces à ma vigilance, on n'attentera ni à ta liberté ni à ta vie. J'allais à Lyon, pour y voir une parente, je la verrai une autre fois: promets-moi de te trouver ici dans une heure, il ſera nuit cloſe, tous les voyageurs ſeront couchés, toute la maiſon dormira. Nous monterons enſemble dans une chaiſe de poſte que je vais faire préparer: deux jours nous ſuffiront pour arriver à Paris, je te mène à l'autel le troiſième, & le quatrième tu pourras avouer hautement pour ta femme une Préſidente qui t'adore.

LE PRINCE.

(*A part.*) Il faut que je m'en débarraſſe. (*Haut.*) Eh bien! Madame, je ſerai ici dans une heure.

LA PRÉSIDENTE.

Cher & charmant voleur, adieu: adieu le plus aimable, & le plus dangéreux de tous les capitaines.

SCENE VII.

LE PRINCE, *seul.*

A CINQUANTE ans s'amouracher de la ſorte! Et de qui encore ? De l'homme qui brûle du feu le plus conſtant pour la femme la plus adorable, de l'amant de Miladi Semours! La pauvre Préſidente! Que je la plains! Mais ce n'eſt pas tout que de la plaindre, il faut que l'on m'en délivre, & voici Moron qui vient fort à propos pour cela.

SCENE VIII.

LE PRINCE, MORON.

MORON.

EH bien! Monſeigneur! Ne ſuis-je pas un confident bien docile ? Vous avez vu comme je me ſuis promptement retiré au ſignal que m'a fait Madame la Préſidente.

LE PRINCE.

Ma foi, mon cher Moron, & pour elle & pour moi, il auroit bien mieux valu que tu reſtaſſes. Croirais-tu que cette femme eſt devenue tout-à-coup amoureuſe de moi, à la rage, & qu'elle me demandait un entretien particulier pour me conter ſon tendre martire ?

MORON.

Elle vous l'a conté ſans doute ?

LE PRINCE.

En termes ſi pathétiques, ſi paſſionnés, qu'elle m'a touché en me faiſant rire.

MORON.

Eh quoi! Prince! vous avez ri! Vous qui avez toujours été le Chevalier des Dames! Celle-ci devroit-elle vous trouver inſenſible ?

LE PRINCE.

Y penſes-tu, Moron? Elle a cinquante ans, & autant de ridicules: & fût-elle Vénus même, quelle beauté pourrait balancer Miladi Semours dans mon cœur! Tu ſais, depuis que je l'aime, combien je lui ai été fidèle! Ce ne ſera point Madame la Préſidente qui me ſera changer.

MORON.

Vous ne ſavez pas, Monſeigneur, combien les Préſidentes ſont obſtinées! Celle-ci va peut-être s'attacher à vous, comme une ſangſue.

LE PRINCE.

Tu la connais bien, à ce qu'il me ſemble. C'eſt peu que de m'avoir déclaré ſa flamme; figure-toi, Moron, qu'elle m'a prié .... que dis-je! qu'elle m'a ordonné de me rendre ici dans une heure; qu'elle eſt auſſi-tôt ſortie pour faire préparer une chaiſe de poſte; qu'elle veut m'y jetter dedans, me mener à Paris tour de ſuite, & m'y épouſer au bout de trois jours à la barbe de tout le monde.

MORON.

Juste Ciel ! un enlevement ! Ah ! Je ne souffrirai point qu'on vous enlève. Comment se fait-il néanmoins qu'avec sa hauteur & sa morgue, elle ait pu se résoudre à enlever un Intendant.

LE PRINCE.

Oh ! ce n'est plus un Intendant qu'elle voit en moi. Ce qu'il y a de plus plaisant dans tout ceci, c'est que revenue à sa premiere idée, elle me prend de nouveau pour un Capitaine de voleurs ; que malgré cela elle m'aime, qu'elle veut m'épouser malgré cela ; qu'elle se demande pardon à elle-même de cette faiblesse, qu'elle en rougit, qu'elle en pleure de rage, qu'elle souhaite & redoute ma présence ; qu'elle me craint à-la-fois, me desire, me hait, me méprise & m'adore. Sa situation est tout-à-fait comique.

MORON.

Et moi, Monseigneur ! me fait-elle toujours l'honneur de me croire un coupeur de bourses, & ne voit-elle plus en moi le digne serviteur de Monsieur l'Intendant ?

LE PRINCE.

Elle a eu la bonté de démêler dans mes traits quelque grandeur : pour toi, mon cher Moron, elle s'obstine à trouver ta figure patibulaire.

MORON.

Elle est bien hardie ! il faut que je l'en punisse ; & pour cela, Monseigneur, m'accorderez-vous une grande grace ?

LE PRINCE.

Eh bien ! Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MORON.

Vous ne vous ſouciez guères, je crois, d'aller à ce rendez-vous que vous a donné la Préſidente. Souffrez que j'y prenne votre place : il ſera nuit, je contreferai ma voix, elle me prendra pour le Capitaine qu'elle adore ; l'homme aux traits patibulaires aura le plaiſir de lui dire ſes vérités en face, & nous verrons....

LE PRINCE.

Que dis-tu là, Moron ? Jouer ainſi cette pauvre Préſidente ! Cela ferait cruel.

MORON.

C'eſt le ſeul moyen de la corriger de ſon fol amour & de ſa hauteur, plus folle encore ; & la corriger, n'eſt-ce pas lui rendre ſervice ?

LE PRINCE.

Ce motif me détermine. Va donc, vole dans les bras de notre auguſte Préſidente ; mais ne lui dis point d'injures : fais mieux, ſi tu veux m'en croire. Cette femme eſt riche, elle a du crédit, une eſpèce de rang dans la robe : laiſſe-toi enlever à ma place, laiſſe-toi épouſer même ſi elle le deſire, & ſi ce mariage peut faire ſon bonheur. Il lui importe fort peu, je penſe, que ce ſoit un Prince ou un Marmiton qu'elle épouſe : cherche à lui plaire, à la conſoler, à la dédommager de ma perte ; tâche d'obtenir ſes bonnes graces, elle t'achettera

une charge, te produira dans le monde, & tu feras un jour, peut-être, Monfieur le Préfident.

MORON.

Monfeigneur plaifante, & avec grace même : il s'imagine qu'il n'y a que lui au monde qui puiffe faire des conquêtes, & qu'à moins d'avoir fa taille & fa figure, on ne faurait réuffir auprès des Dames. Que Monfeigneur fe détrompe ; fans lui reffembler tout-à-fait, on peut avoir une certaine tournure qui féduife les Préfidentes, & je ne ferais pas le premier Valet qu'elles auraient bien traité. (*A part.*) D'ailleurs, je m'y prendrai fi adroitement, qu'il faudra bien qu'elle m'époufe.

LE PRINCE.

Tais-toi : voici Miladi Semours & fon oncle : je brûlais de les revoir l'un & l'autre.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MILADY SEMOURS.

MILORD, *à Milady.*

JE fuis enchanté, ma nièce, de tout ce que je viens d'apprendre, & je penfe que le Prince en fera auffi charmé que moi. Ne tardez pas davantage à lui en faire part ; & comme vous n'avez point foupé, & que je n'ai foupé qu'à moitié, je vais donner des ordres pour qu'on nous ferve.

SCENE X.

MILADY, LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

EST-IL possible, belle Milady, que je vous trouve dans ce village au moment où j'allais vous joindre à Pise; au moment où l'amour semblait me donner des aîles pour arriver plutôt?

MILADY.

Mais, vous-même, Prince, comment se fait-il que je vous trouve ici, & que le hasard nous ait fait descendre le même soir dans la même Auberge

LE PRINCE.

On dit que l'amour est aveugle, Madame, il a prouvé qu'il avait des yeux.

MILADY.

Laissons ce Dieu, Prince: vous savez que les femmes sont un peu curieuses. Apprenez-moi donc ce qui vous est arrivé, car sûrement il vous est arrivé quelque chose. Mon oncle, qui depuis long-tems voyage, & qui va par toutes sortes de voitures, m'a assuré que vous aviez pris la Diligence à quelques lieues de ce village, que Moron avait l'air effrayé....

MORON.

Effrayé! Eh! qui ne l'aurait pas été, Madame, après l'algarade la plus imprévue, la plus....

MILADY.

Me voilà effrayée moi-même : me voilà très-affligée, si vous ne me dites point la cause de ces allarmes.

LE PRINCE.

C'est un rien, Madame, une misère, qui ne mérite pas que vous y preniez garde. Il y a, à quelques lieues de ce village, une forêt que j'ai voulu traverser la nuit, pour arriver plutôt dans l'asyle que devoit embellir votre présence. Cette forêt n'étoit pas sûre, on n'avait pas manqué de me le dire : Moron lui-même était d'avis que je prisse une autre route. Nulle considération, nul conseil n'a tenu contre mon impatience. J'ai choisi le chemin de la forêt, comme le plus court, & j'ai vu bientôt qu'il était le plus dangereux : plusieurs raisons que je vous dirai, m'obligeaient de voyager sans cortège, je n'avais qu'un Postillon, & Moron qui courait à cheval devant ma chaise. Tout-à-coup on tire un coup de pistolet, les chevaux s'arrêtent, le Postillon tombe ; & moi, pour venger sa mort, autant que pour défendre ma vie, je saute soudain sur mes armes, & je suis assez heureux pour vaincre trois hommes qui nous avaient attaqué tous les trois.

MILADY.

Eh quoi, Prince ? vous appellez une misère, un accident qui a si fort exposé vos jours !

LE PRINCE.

Je devrais sans doute lui donner un autre nom, puisqu'il m'a procuré le bonheur de vous rencontrer, &

l'appeller le plus heureux de ma vie. Mais, Madame, j'ai satisfait votre curiosité autant qu'il m'a été possible; ne pourrais-je savoir à mon tour, quel évènement singulier vous a fait si-tôt revenir d'Italie?

MILADY.

Hélas! Prince! Que me demandez-vous? Le récit que vous venez de faire, m'a saisie au point que je n'ai plus la force de rien dire. Je crois vous voir au milieu de ces bandits: je les vois lever sur vous une main meurtrière: je vois ruisseller le sang de ce malheureux postillon.

MORON.

Vous ne voyez-pas tout, Madame: le Prince ne vous a dit que la moitié des choses. Ah! si vous aviez pu, comme moi, le contempler au moment de la bataille.... Quels coups il a portés! Quelle valeur! Quel courage! Comme son front étoit calme, & cependant terrible! Comme il sortoit de ses yeux des éclairs & des flammes, & comme sa main paraissait brandir le tonnerre!

LE PRINCE.

Tais-toi, & ne t'avise plus d'interrompre Madame. (*à Millady.*) Je suis touché & reconnaissant de l'intérêt que je vous inspire; mais, Madame, le danger est passé. Calmez vos sens, & permettez que je vous renouvelle ma demande. Comment, & pour quelles raisons ai-je eu le bonheur de vous rencontrer ici? Vos affaires ont-elles pris une face nouvelle? Milord Bruman, votre père....

MILADY.

Félicitez-moi, Prince. Il avait été disgracié, quoiqu'il eût pour lui les deux tiers des Membres de la Chambre-Basse : il s'était démis de sa Charge entre les mains du Roi ; & depuis trois semaines rétabli dans tous ses honneurs, il a été nommé Viceroi d'Irlande. L'innocence a triomphé de l'imposture & de l'envie : il m'a écrit à Pise, où des raisons de santé m'avaient conduite ; je vais à Londres, me jetter dans ses bras, & répandre dans son sein les larmes de joie que je retiens à peine.

LE PRINCE.

Ah ! Madame ! voyez les miennes : voyez l'enchantement où me jette votre félicité. Vous savez combien j'honore votre digne père ; combien je vous révère tous deux : mais, Madame, vous devez un prix à des sentiments plus tendres : que dis-je ! à l'ardeur la plus vive, à une passion que vous seule avez fait naître.

MILADY.

Ces sentiments me sont connus, ils me sont chers ; mon père même les a approuvés ; mais si depuis son changement de fortune, il avoit été forcé de prendre d'autres arrangements.... Les faveurs de l'aveugle Déesse ne s'obtiennent quelquefois qu'à des conditions bien cruelles. Ce père est si bon, si généreux, si tendre ! Quoique veuve, & pouvant disposer de moi, il me serait affreux de lui déplaire.

LE PRINCE.

Quelle raiſon pouvait-il avoir de vous arracher à mes plus doux vœux! Ni lui, ni vous, n'avez rejetté mes hommages dans le temps que je vous les ai offerts. Sans la diſgrace même où il eſt tombé, déjà je ſerais votre époux, & le plus fortuné des mortels. Vous m'avez condamné à ne point le devenir, lorſqu'il était dans la douleur.

MILADY.

Cela eſt vrai: mais enfin, ſi les circonſtances forçaient mon père à retirer ſa parole, quel parti prendriez-vous alors?

LE PRINCE.

Ah! Madame! quelle queſtion vous me faites?

MILADY.

Répondez-y, je vous prie.

LE PRINCE.

Vous l'ordonnez? Eh bien! Madame, je chercherais par-tout les brigands que je viens de mettre en fuite; & ſi j'avais le bonheur de les découvrir, je leur dirais: il faut que je renonce à Milady Semours: tuez-moi, mes amis, tuez-moi: je n'ai plus beſoin de la vie: & s'ils n'avoient point pitié de mon malheur, je ſaurais prévenir leurs coups, je ſçaurais.....

MILADY.

C'en eſt trop. Cette letrre eſt de mon père. Liſez, Prince, liſez.

LE PRINCE.

C'eſt mon Arrêt, peut-être ; mais n'importe, liſons. « Apprenez, ma fille, qu'enfin la vérité s'eſt fait en- » tendre, & que je ſuis rentré dans tous mes droits ; » mais mon bonheur ſerait imparfait ſans le vôtre. Vous » aimez le Prince Salvator, il vous a offert ſa main, je » vous invite à l'accepter, nous célébrerons ce mariage » à votre retour à Londres ; croyez, ma chère fille, que » ma joie ſera égale à la vôtre ».

O bonheur ! Eh quoi ! Madame ! vous avez donc voulu m'éprouver ?

MILADY.

Oui, Prince, pardonnez-moi ce ſtratagême : en me faiſant lire dans votre ame, il tourne à votre avantage & au profit de notre amour. Allons trouver mon oncle, il ne ſavait pas mon projet, il faut l'en inſtruire. Prions-le de nous conduire à Londres, & jettons-nous, ſous ſes auſpices, dans les bras d'un père qui nous attend.

LE PRINCE.

Allons, Madame, je brûle de m'y rendre avec vous, & de m'allier avec un homme ſi eſtimable.

MILADY, *à Moron.*

Moron, nous reviendrons ici pour ſouper, car il faut ſouper en voyage, & je me ſens de l'appétit.

SCENE XI.

SCENE XI.

MORON, *seul.*

DIEU soit loué ! voilà Milady qui consent à épouser mon maitre ; il ne me reste plus qu'à me faire épouser aussi par ma Présidente. J'entends du bruit, c'est elle peut-être, éteignons les lumières.

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE, MORON.

LA PRÉSIDENTE, *au fond du Théâtre.*

IL faut que je sois bien malheureuse, pour être devenue tout-à-coup éprise d'un homme si méprisable. Moi, Présidente ; moi, dont les ayeux ont exercé les premières charges de la Magistrature ! Moi... je frémis d'y songer. Mais, qui ne connaît le pouvoir du Dieu qui me maîtrise ! AMOUR ! CE SONT LA DE TES COUPS ! Il y a quelqu'un ici : j'entends marcher & remuer : c'est sûrement mon cher Capitaine. Mon cher Capitaine, est-ce vous ?

MORON, *contrefaisant sa voix.*

Oui, ma chère Présidente, c'est moi-même.

LA PRÉSIDENTE.

Tout est prêt, mon cher Capitaine, les chevaux sont mis, & la chaise & le Postillon sont là-bas qui nous attendent : il n'est plus rien qui nous arrête, partons, mon cher Capitaine.

MORON.

Partons, ma chère Présidente ; avant que de partir néanmoins, permettez que je vous demande ....

LA PRÉSIDENTE.

Déjà des demandes ? mon cher Capitaine ! Ah ! modérez-vous, je vous prie : cet empressement a droit de me plaire ; mais pensez-vous que je m'oublie au point de vous accorder la moindre chose avant le mariage ?

MORON.

Juste Ciel ! ma chère Présidente ! Quelle idée est donc la vôtre ? Pensez-vous que moi-même j'aie assez peu de retenue pour vouloir abuser de votre tendresse ? Détrompez-vous, je vous prie. Eh ! qui pourrait ne pas respecter autant que ses ayeux, les charmes de ma chère Présidente ? (*A part.*) Ils sont aussi anciens les uns que les autres.

LA PRÉSIDENTE.

Finissez, petit badin, finissez, je vous en conjure : tout en me parlant de votre retenue, vous me serrez la main d'une force ....

MORON.

Je ne l'ai pas touchée, ma chère Présidente, mais vous

m'y faites ſonger, je vous en remercie ; cette main doit être à moi, n'eſt-ce pas ? Vous me la deſtinez, vous devez me la céder dans trois jours : donnez-la-moi, il eſt juſte que je m'empare de mon domaine ?

LA PRESIDENTE.

Vous n'avez-pas encore le droit de poſſéder, mon cher Capitaine ; attendez que le Notaire vous ait donné cette puiſſance ; & alors, meubles & immeubles, acquê s & conquêts, tout vous appartiendra, mon cher Capitaine.

MORON.

Un baiſer eſt bien peu de choſe : ne pourriez-vous me l'accorder comme droit d'hypothèque?

LA PRESIDENTE.

La loi ne s'eſt point expliquée là-deſſus, mon cher Capitaine : prenez donc un baiſer, puiſque c'eſt votre envie ; mais ſongez, ſi vous alliez plus loin, que vous ſeriez condamné à des dommages & intérêts conſidérables. Prenez-donc un baiſer, mais un ſeul, mon cher Capitaine. (*Elle lui tend la main.*)

MORON.

Je prends, ma chère Préſidente, je prends. (*A part.* Mais au diable ſi je reſtitue.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous, mon cher Capitaine ?

MORON.

Que je ſens un feu qui me tue, ma chère Préſidente, (*A part.*) Ou plutôt un dégoût qui me tue.

LA PRESIDENTE.

Je le crois, mon cher Capitaine, je sens le même feu, je vous jure; mais faisons-nous violence, & l'hymen, d'accord avec l'amour, récompensera nos peines.

MORON.

Oui, ma chère Présidente, faisons-nous violence. (*A part.*) C'est mon rôle depuis un quart d'heure. (*Haut.*) Mais puisque vous avez satisfait à ma première demande, ma chère Présidente, permettez-moi de vous en faire une seconde.

LA PRÉSIDENTE.

Encore une, mon cher Capitaine! Ah! ne m'en faites plus, je vous prie. Savez-vous que l'on va loin de demande en demande?

MORON. (*A part.*)

Elle prend toujours le change: quelle femme! (*Haut.*) Vous ne m'entendez-pas, ma chère Présidente. La demande que j'ai à vous faire, n'a rien dont vous puissiez vous effaroucher. Ecoutez-moi donc sans colère. Vous m'adorez, ma chère Présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Belle question, mon cher Capitaine! Ce que je fais n'en est-il pas la preuve?

MORON.

Vous m'adorez, & vous avez la plus grande envie de m'épouser, ma chère Présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Sachez, mon cher Capitaine, que dans la Robe on

n'a jamais aimé les gens qu'avec des vues honnêtes : dans l'épée on peut en avoir d'autres.

MORON.

Eh bien ! ma chère Préſidente, pourquoi ne pas m'épouſer tout de ſuite ? Pourquoi retarder mon bonheur ? Quelque modéré que je ſois, quelque violence que je me faſſe, ſi vous me conduiſez à Paris, ſans que l'hymen nous ait joint ; ſavez-vous bien que vous courez des riſques pendant le voyage ?

LA PRÉSIDENTE.

Des riſques, mon cher Capitaine !

MORON.

Oui, ma chère Préſidente, des riſques. Je ſerais au déſeſpoir de vous manquer de reſpect : mais l'amour, ma chère Préſidente, l'amour ne s'accorde guère avec la retenue. Vous venez de me dire qu'un Notaire ſeul pouvait me donner le droit de vous poſſéder. J'en ai fait avertir un qui ne tardera pas à paraître ; épouſons-nous donc tout de ſuite, c'eſt le ſeul moyen de vous mettre à couvert des dangers qui vous menacent.

LA PRÉSIDENTE.

Attendons encore, mon cher Capitaine : trois jours ne ſont pas bien longs.

MORON.

Pas bien longs ! Ce ſont trois ſiècles pour moi, ma chère Préſidente ; & jugez un peu quel malheur ce ſerait pour vous, ſi le mariage ſe conſommoit avant que le

Notaire .... Je frémis, quand j'y penfe, & mes cheveux fe dreffent fur ma tête.

LA PRÉSIDENTE.

Mais comment voulez-vous que cette affaire fe termine en un jour? Le contrat ....

MORON.

N'en foyez pas en peine, ma chère Préfidente: meubles & immeubles, acquêts & conquêts, vous me donnez tout, n'eft-ce pas? Vous me l'aviez déjà dit. J'ai inftruit le Notaire de vos intentions, il s'eft mis tout de fuite à dreffer le contrat, & nous n'avons qu'à le figner. Mais j'entends du bruit, c'eft lui même, fans doute. (*A part.*) Il arrive trop vîte, cela ne m'arrange pas; d'ailleurs, il me faut des témoins. (*Il va fouffler la lumière que tient le Notaire, & l'éteint.*

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

QU'EST-CE donc? On m'a demandé un contrat que j'apporte ici tout dreffé avec les noms en blanc: il n'y a plus qu'à les écrire, & l'on éteint la lumière! On ne peut figner fans voir, cependant... Hem!... Perfonne ne dit mot!... Seroit-ce pour jouer à la clémi-

ſette que l'on m'a fait venir ici ?... Ce n'eſt pas d'un homme comme moi que l'on ſe mocque : apprenez que je ſuis Notaire & Avocat de ce village.

MORON.

Eh bien ! ne vous fâchez point, Monſieur le Notaire-Avocat, ne vous fâchez point, je vous prie : on n'a eu aucun deſſein de vous offenſer en vous privant de la lumière. Sachez ſeulement que ma prétendue eſt ſi belle, ſi belle, que j'en ſuis jaloux en diable, & que je ne puis ſouffrir qu'un autre que moi la regarde.

LA PRÉSIDENTE. (*A part.*)

Comme il eſt galant, ce cher Capitaine !

MORON.

Tous nos accords d'ailleurs n'étant pas encore faits entre nous, votre préſence pourrait nous devenir incommmode. Retirez-vous donc pour quelques inſtans, Monſieur le Notaire, & ne manquez pas de revenir dans une demi-heure, vous nous trouverez très-diſpoſés à vous bien recevoir.

LE NOTAIRE.

Soit. Je m'en vais à l'inſtant même. (*A part.*) Mais au diable ſi je reviens : ceci m'a l'air d'une Comédie ; & je ne veux pas leur ſervir de jouet.

SCENE XIV.

LA PRÉSIDENTE, MORON.

LA PRÉSIDENTE.

QUE votre jaloufie me charme, mon cher Capitaine! Pourquoi néanmoins avoir éteint le flambeau dans les mains du Notaire? Il a eu quelques raifons de fe plaindre.

MORON.

Eh! vouliez-vous, ma chère Préfidente, que devant cet homme je vous confiaffe deux fecrets de la dernière importance.

LA PRESIDENTE.

Deux fecrets! mon cher Capitaine; ah! répandez fans crainte dans mon fein tous ceux qui vous reftent encore.

MORON.

Eh bien! ma chère Préfidente, m'épouferiez-vous, fi du rang de Capitaine, l'aveugle fortune me faifait defcendre à celui de Soldat, par exemple....

LA PRESIDENTE.

De Soldat, mon cher Capitaine? Ah! que n'êtes-vous un Soldat comme on l'eft d'ordinaire, plutôt que d'être un Capitaine comme on ne l'eft pas? Vous m'entendez, mon cher Capitaine.

MORON.

Je vous entends; mais vous ne m'entendez-pas, ma chère Préſidente, vous ne m'entendez-pas. Il arrive bien des évènements dans la vie, bien des accidens imprévus ! Aujourd'hui on eſt riche, demain on eſt pauvre : on eſt beau le matin, & le ſoir on devient horrible ; tantôt haut, tantôt bas, vous le ſavez, ainſi va la roue de fortune, & c'eſt ſur elle que tourne le monde ; il pourrait ſe faire enfin que je fuſſe d'une condition ſi peu relevée...

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous, mon cher Capitaine ? Vous êtes un homme bien né : vous me l'avez aſſuré vous-même, & pourquoi revenir là-deſſus ? J'ai démêlé votre naiſſance à votre bonne mine, à votre air majeſtueux & noble : ceſſez donc de vouloir feindre : allez, ce n'eſt pas moi à qui l'on en fait accroire, ce n'eſt pas moi que l'on attrappe : fuſſiez-vous d'ailleurs de la condition la plus abjeĉte, penſez-vous qu'une femme ſenſible compte pour beaucoup l'avantage de la naiſſance ; & ne ſavez-vous pas que l'amour ſe plaît à rapprocher les diſtances, à confondre les rangs, & qu'il fallait ce Dieu pour me faire oublier ce que je me dois.

MORON.

(*A part.*) Me voilà raſſuré ſur un point, paſſons à l'autre. (*Haut.*) Vous croyez, en m'épouſant, avoir pour mari un homme dont les traits nobles vous ont ravie, un homme qui vous a paru charmant. La nuit maintenant vous empêche de voir ma figure ; mais je

ſuis ſujet à des convulſions qui la démontent quelquefois ; & ſi depuis tantôt j'étais enlaidi au point qu'en me revoyant, vous trouvaſſiez ma beauté moins frappante & mes traits moins intéreſſants....

LA PRESIDENTE.

Ah! mon cher Capitaine, que vous me connaiſſez mal! Eſt-ce par la figure qu'on ſe laiſſe prendre, quand on a de la délicateſſe ? Et croyez-vous, ſi je n'avais pas découvert en vous un autre mérite....

MORON.

(*A part.*) Le mérite d'un Capitaine de voleurs! Quelle délicateſſe! (*Haut.*) Il vous ſerait donc égal que je fuſſe l'Ecuyer d'un Prince, ou le Prince lui-même ; que mes traits fuſſent beaux ou laids....

LA PRÉSIDENTE.

Eſt-il jamais laid, celui qu'on aime ? Et celui qui plaît n'eſt-il pas l'égal des Monarques.

MORON.

Le beſoin d'épouſer vous fera donc paſſer par-deſſus ma naiſſance & ma figure ?

LA PRÉSIDENTE.

Dis : le beſoin d'aimer, mon cher Capitaine : oui, viens ſur l'heure, viens aux lieux où l'hymen doit nous unir, & n'attendons pas davantage le Notaire.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, MILADY.

LE PRINCE.

(*A Milady.*) Nous n'avons, Madame, qu'à attendre votre oncle dans cette ſalle : il ne tardera ſûrement pas à revenir. Mais pourquoi n'y a-t-il point ici de lumière? Holà, hée! des flambeaux.

MORON. (*A part.*)

O ciel! je ſuis perdu, tout va ſe découvrir. (*On apporte des flambeaux.*)

LA PRÉSIDENTE.

Qu'entens-je!... Qu'ai-je vu!... Le Capitaine!... O Ciel! je ſuis trompée... Le Capitaine m'échappe, & c'eſt un vil eſclave, un marmiton que j'allais épouſer, mais je ne ſerai pas leur dupe. Je vais trouver le Juge, & je veux les faire pendre tous : tremblez l'un & l'autre! (*Au Prince.*) Et toi, ſur-tout, qui venois de m'engager ta foi, & qui devais recevoir la mienne, tremble! Le gibet ne ſerait point aſſez pour punir ton crime : il eſt des échaffauds & des roues pour les ſcélérats qui abuſent des Préſidentes. Tu verras à mon retour ſi l'on ſe joue impunément de moi.

MILADY.

Prince, qu'ai-je entendu?.... Serais-je trahie? Auriez-vous en effet donné votre foi à cette femme? Auriez-vous reçu la fienne?

LA PRÉSIDENTE.

Eh! quoi! Madame, vous pourriez croire....

MILADY.

Eh! qui ne croirait pas que vous m'avez trompée, après les reproches que vous a faits cette Préfidente?... Prince, laiffez-moi fuir, laiffez-moi aller trouver mon oncle; & fur-tout ne me fuivez pas, votre préfence m'eft devenue infupportable.

LE PRINCE.

Moi! ne pas vous fuivre! Ah! ne l'efpérez pas. Je mourrais plutôt, que de vous laiffer dans une erreur qui peut m'être fi funefte.

SCENE XVI.

MORON, *feul.*

MILADY eft jaloufe, & vraiment il y a bien de quoi. Les apparences ne font pas en faveur de mon maître: il peut réfulter de tout ceci une affez forte brouillerie. Tâchons de la prévenir, & fur-tout rattrapons, s'il eft poffible, ma chère Préfidente.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, MORON.

MILORD.

PRINCE, vons avez beau dire, il faut que cette femme soit folle, ou que vous soyez un trompeur.

LE PRINCE.

Vous saurez tout Milord, soyez tranquille. Milady n'a point mangé encore, voilà maintenant ce qui m'occupe : vous avez ordonné le souper. (*A Moron.*) Moron, va dire qu'on l'apporte.



SCENE II.

MILORD, LE PRINCE, MILADY.

MILORD.

En attendant qu'il arrive, je vais fumer. Vous permettez, Prince? Quant à ma nièce, elle eſt Anglaiſe, & nos uſages n'ont rien qui l'incommode. (*Il arrange ſa pipe, ſe met à fumer dans un coin, & dit à part.* (Voilà ce que c'eſt que d'être beau garçon & Prince, on fait des conquêtes juſques ſur les grandes routes.

LE PRINCE, *à Milady.*

Vous allez vous mettre à table, Madame: vous m'avez dit tantôt que vous aviez de l'appétit.

MILADY.

Tantôt cela pouvait être, maïs à préſent j'ai le cœur trop ſerré pour pouvoir manger la moindre choſe; & d'ailleurs, s'il faut tout vous dire, je n'aime point à ſouper avec un infidèle.

LE PRINCE.

Ce reproche a droit de me ſurprendre, Madame.

MILADY.

Et que ſignifient les reproches de la Préſidente? Ils doivent me ſurprendre bien davantage.

LE PRINCE.

Que les discours de cette folle ne suspendent point votre souper plus long-temps : je vous expliquerai tout dans quelques minutes.

MILADY.

Expliquez-le moi sur l'heure : je mourrais de faim, plutôt que de l'ignorer.

LE PRINCE.

Eh bien ! apprenez..... Mais les confidences ne doivent pas être faites devant des importuns, & en voici un qui nous arrive.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR, *au fond du Théâtre.*

UN Valet d'écurie m'a dit qu'il venait d'arriver ici une fort jolie femme. Tâchons d'en faire, ou ma conquête ou ma pratique.

LE PRINCE.

(*A Milady.*) Cet homme vous regarde avec bien de l'attention, Madame. (*A part.*) C'est un de nos originaux : qu'est-ce qu'il peut lui vouloir ?

LE COEFFEUR, *à Milady.*

Eſt-il bien poſſible, Madame, qu'une perſonne auſſi belle que vous, ſe trouve dans un lieu ſi ſauvage ? Je crois voir la lune parmi les étoiles, une roſe environnée de coquelicots, un vaſe de porphyre au milieu de bouteilles noires, le flambeau du jour ; enfin, le ſoleil lui-même ne brillerait pas davantage au ſein de la plus ſombre nuit.

LE PRINCE.

(*A part.*) Il lui parle d'un ton bien familier ! La connaîtrait-il en effet ?

MILADY.

Voilà, Monſieur, un compliment fort bien tourné ſans doute ; mais je ſuis bien fâchée pour vous que tout cet étalage ſoit en pure perte ; car je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LE COEFFEUR.

(*A part.*) L'effronterie réuſſit toujours auprès des Dames : feignons de l'avoir déjà rencontrée. (*Haut.*) Vous ne me connaiſſez point, Mignonne ? Eh ! quoi ! vous avez déjà oublié que nous avons paſſé une année enſemble dans ce Château ſi magnifique, ſitué ſur le bord de la Seine ?

MILADY.

J'ai fort bonne mémoire, je vous jure, & je ne me ſouviens pas de vous avoir rencontré de ma vie.

LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR.

Parbleu! la Belle, il me ſemble pourtant....

LE PRINCE.

Il me ſemble, Monſieur, que vous êtes un impertinent. Sortez tout-à-l'heure, ou craignez de m'échauffer la bile.

LE COEFFEUR.

Doucement, Monſieur l'Intendant! Ce n'eſt point à un homme de votre état à parler de la ſorte à un homme de mon ordre.

LE PRINCE.

Je me mocque d'un homme de votre ordre. Vous n'êtes qu'un fat en trois lettres, & en voici la preuve. (*Il lui donne un ſoufflet.*)

LE COEFFEUR.

O ciel! où ſuis-je!... un ſoufflet! & de la main d'un Intendant! Tremblez! je ſaurai quel eſt votre maître: il écoutera la plainte d'un Gentilhomme, & je vous ferai caſſer aux gages.



SCENE IV.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, *toujours fumant.*

MILADY.

Eh bien! Prince, nous voilà ſeuls. M'expliquerez-vous ce que c'eſt que cette foi donnée par une Préſidente ....

LE PRINCE.

Oui, Madame: quand vous m'aurez appris depuis quel temps vous connaiſſez ce Gentilhomme. (*A part.*) J'ai eu l'air infidèle à ſes yeux, feignons de la croire telle.

MILADY.

Je vous jure, Prince, que je le vois ici pour la première fois de ma vie: mais il parait que cette Préſidente ....

LE PRINCE.

Vous n'êtes pas à ne pas ſentir que c'eſt une connaiſſance de voyage: au lieu que ce Gentilhomme ....

MILADY.

Je n'ai pas beſoin de vous perſuader que je n'ai jamais eu la moindre liaiſon avec lui: mais vous ne me perſuaderez pas que cette Préſidente ....

LE PRINCE.

Cette Présidente ne m'a jamais rien été, vous en êtes bien sûre : mais un homme qui prétend avoir passé un an avec vous dans un Château, & qui vous appelle Mignonne, ne vous est sûrement pas étranger ; & ce Gentilhomme....

MILADY.

Ce Gentilhomme a fait comme la plupart des voyageurs, qui se donnent des libertés qu'on n'excuserait point dans le séjour des villes. D'ailleurs, il est pris de vin, peut-être, & ....

LE PRINCE.

Oh ! pour cela non, Madame : car lui & ses autres camarades, n'ont ni bu, ni mangé depuis la dinée : j'en suis sûr, Madame : ainsi donc, sa tête n'était point troublée quand il a prétendu vous connaître.

MILADY.

Une preuve qu'elle l'était, Prince, c'est qu'il vous a appellé Monsieur l'Intendant ; qu'il vous a menacé d'aller se plaindre à votre maître du soufflet que vous lui avez donné : & à moins qu'on n'ait perdu l'esprit, comment peut-on prendre un Prince pour un Intendant ?

LE PRINCE.

Il a eu des raisons de m'appeller Monsieur l'Intendant : mais peut-il en avoir de vous appeller Mignonne, si ce n'est celles que peut-être ?...

MILADY.

Moi! j'aurais fourni à cet homme quelques raisons de m'appeller Mignonne? Assurément, Prince, voilà un reproche auquel je ne me serais guères attendue. Je ne lui ai point donné ma foi du moins : vous brûlez de rompre avec moi pour aller joindre cette Présidente, qui déjà est en possession de la vôtre : & n'ayant point de prétexte honnête pour me quitter, vous vous en faites un des discours d'un insensé, qu'enhardit la liberté des voyages. Mais je ne suis point votre dupe : un piège si grossier n'est point fait pour que j'y tombe. Allez, allez trouver votre Présidente; & moi, je vais prier mon oncle de me conduire en Angleterre.

LE PRINCE.

(*A part.*) Fâchons-nous plus qu'elle, afin de l'appaiser.... (*Haut.*) Allez en Angleterre, Madame; & moi, cependant, je vais chercher votre Gentilhomme dans cette Auberge; & si je le rencontre, nous nous verrons de près.



SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MORON.

MORON.

Le souper est prêt, Monseigneur : on va le servir de nouveau. Ainsi vous pouvez vous remettre à table.

LE PRINCE.

Va te promener avec ton souper.

MORON.

Oh, oh! voilà la seconde fois qu'il refuse de manger. L'amoureuse sera plus raisonnable, peut-être. (*A Milady.*) Vous devez avoir faim, Madame : on vous apporte une admirable dinde aux truffes : vous plairait-il de ....

MILADY.

Laisse-moi tranquille avec ta dinde.

MORON.

Voilà qui est singulier! tous deux ont la même manie. Quand j'ai lu dans certains livres que les Amans ne mangeaient point, j'ai cru que c'était une fable. Je vois pour le coup que c'est une vérité. Comme ils soupirent!... C'est ce qui les nourrit, peut-être... C'est pourtant une viande creuse, que des soupirs, Milord ne paraît point en faire cas, voyons

s'il voudra m'entendre. (*A Milord.*) Vous avez dit tantôt, Milord, que l'amour ne vous empêchait point de manger. Voudriez-vous bien en ce moment, donner un exemple très-nécessaire à Milady & à mon maître? (*Milord sans répondre, exhale au nez de Moron une gorgée de fumée.*) Voilà, Milord, une réponse fort obscure. Ne pourriez vous pas m'en faire une où il y ait un peu plus de clarté? (*Milord exhale une seconde gorgée.*) Quels Diables de gens! Milord m'enfume sans me rien dire! Milady & le Prince, qui tantôt étaient si charmés de se revoir, maintenant se tournent le dos & gardent un profond silence. Cette bouderie peut les amuser, mais je n'y trouve pas mon compte. N'ayant pu me marier avec la Présidente, il faut du moins que je marie Milady & le Prince. Dans le premier cas, c'est moi qui aurais fait les présens de nôces. Dans le second, c'est moi qui les recevrai; je ne puis que gagner à cette échange. Ainsi, tâchons de les raccommoder. (*Au Prince.*) Puisque vous ne voulez pas manger, Prince, me ferez-vous au moins la grace de me dire d'où peut naître votre colere?

LE PRINCE.

Tu te souviens, Moron, de cet homme qui a dit tantôt qu'il avait fait long-temps sa cour à Milady, & que, s'il avait voulu pousser sa pointe auprès d'elle....

MORON.

Si je m'en souviens, Monseigneur? Je crois vous avoir dit que c'était un Coëffeur de petites maîtresses.

LE PRINCE.

Tu l'as cru, Moron, mais cela n'eſt pas poſſible. Figure-toi que cet homme vient de parler a Milady du ton le plus familier, qu'il l'a appellée Mignonne, & qu'il prétend avoir paſſé un an avec elle dans un Château magnifique....

MORON.

N'avez-vous point contre Milady d'autres chefs d'accuſation ?

LE PRINCE.

Il me ſemble que celui-là eſt aſſez fort pour mériter qu'on s'en lave.

MORON.

On s'en lavera, Prince, ſoyez tranquille, & laiſſez-moi maintenant interroger votre partie adverſe. (*A Milady.*) Puiſque vous m'avez caché, Madame, les raiſons qui vous ont empêchée de vous mettre à table, me ſera-t-il permis de ſavoir celles qui vous ont ſi fort irritée contre le Prince ?

MILADY.

Tu le ſais bien, Moron : tu étais ici lorſque cette Préſidente....

MORON.

Je me ſouviens en effet, que tantôt j'étais ici avec la Préſidente.

MILADY.

Eh bien! quelles paroles a-t-elle adreſſées au Prince?

Et toi, a t-elle dit, *qui venais de m'engager ta foi, & qui devais recevoir la mienne.* Après cela, Moron, puis-je encore aimer le Prince ?

MORON.

Vous n'avez point d'autre grief contre lui ?

MILADY.

En voilà bien assez, je pense.

MORON.

Approchez-vous donc tous les deux, & puisque vous m'avez choisi pour Juge, écoutez bien : voici mes conclusions. Vous vous plaignez, Madame, qu'une Présidente a rappellé au Prince la foi qu'il lui avait donnée. Sachez, que cette Présidente, est une vieille folle qui a cinquante ans passés : qu'elle s'est amourachée de mon maître, qui me l'a généreusement cédée ; & que je venais, moi, de lui déclarer ma tendre flamme, quand vous m'avez trouvé ici tête à tête avec elle.

MILADY.

Si elle a cinquante ans & qu'elle soit bien laide, il est difficile que j'en veuille davantage au Prince... Et s'il m'avait prévenue de ces deux choses, un mot nous eût épargné bien des chagrins.

MORON.

Eh ! Madame, vous l'avez vue cette Présidente, & ces deux choses ne sont-elles pas gravées sur son front en caractères ineffaçables ?

MILADY.

Laide & cinquante ans ! La pauvre femme ! je ſens qu'elle m'intéreſſe . . . Et après cet éclairciſſement, il n'eſt guères poſſible que . . .

MORON.

Que vous ne pardonniez point au Prince, n'eſt-ce pas ? A merveille, Madame, mais cela ne ſuffit pas. Il eſt fâché auſſi, le Prince, & il faut auſſi que je l'appaiſe. Prince, regardez-moi en face, je vous prie. (*Le Prince ſe tourne, & voyant Milady qui le regarde avec tendreſſe, il détourne la vue avec humeur.*) Tournez un peu la tête, Madame, le Prince n'eſt pas en état encore de ſoutenir vos regards : le ſoleil ſe montrera mieux quand j'aurai diſſipé les nuages. (*Au Prince.*) Regardez-moi en face, Monſeigneur : là là, je vous prie, & dites-moi : ai-je l'air d'un imbécille ? (*Le Prince hauſſe les épaules.*) Il n'eſt pas queſtion de hauſſer les épaules, mais de répondre. Ecoutez-moi donc : ſi j'étais un imbécille, je ne connaîtrais point les hommes, je ne les obſerverais point. Ai-je l'air de ne les avoir point obſervés & de ne les pas connaître ?

LE PRINCE.

Où veux-tu en venir avec ce préambule ?

MORON.

Quand je vous ai dit que l'homme de tantôt, que l'homme qui vous donne de la jalouſie, était un Coëffeur de petites maîtreſſes, auriez-vous dû ne pas me

croire. Tenez, lisez l'adresse de cette lettre qui est tombée de sa poche, & que je viens de ramasser.

LE PRINCE, *lisant.*

A Monsieur Paul-Isidore de la Fariniere, Maître Coëffeur, rue des Vieilles-Etuves, à Paris. (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MORON.

Vous riez, Prince! C'est bien le parti le plus sage, & celui que d'abord vous auriez dû prendre. Cet homme étant un Coëffeur, quelle vraisemblance y a-t-il qu'il ait fait sa cour à Madame, qu'il ait passé un an avec elle dans un Château magnifique.

MILADY.

Et comment se fait-il que le Prince ait pu croire....?

LE PRINCE.

Et pensez-vous que j'aie rien cru, Milady? Pensez-vous qu'un objet si méprisable, ait pu m'inspirer de la jalousie? Je serais bien méprisable moi-même, & bien indigne de vous. Je n'aurais pu être vraiment jaloux, que d'un homme qui aurait sçu vous plaire.

MILADY.

Vous venez de le paraître, cependant...?

LE PRINCE.

Pardonnez, belle Milady, pardonnez une ruse innocente, que votre exemple a autorisée. Tantôt pour m'é-

prouver vous en avez employé une, & j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous imiter.

MILADY.

Il est vrai que tantôt j'ai voulu éprouver votre amour.

LE PRINCE.

Et moi, votre caractère, Je vous ai vue jalouse & fâchée, & j'ai feint d'être jaloux & fâché, pour m'assurer de l'impression que feraient sur vous mes reproches. Avant que de s'épouser, il est permis de chercher à se connaître : au lieu de vous plaindre, Milady, remerciez-moi ; vous n'avez fait que gagner au piège que je vous ai tendu.

MILADY.

Pourquoi ne pas me dire que vous étiez innocent ? vous vous seriez épargné la peine de m'éprouver ; & ni l'un, ni l'autre n'aurions témoigné de la jalousie.

LE PRINCE.

Je vous l'aurais dit vainement, vous ne m'auriez pas cru : fausse ou vraie d'ailleurs, la jalousie n'est point un sentiment qui puisse offenser la beauté. L'on prouve qu'on aime beaucoup, quand on craint de n'être plus aimé.

MILADY.

Il est vrai, Prince, que ce crime, si c'en est un, porte son excuse avec lui, & ne croyez pas que je sois offensée : je vous pardonne, étant aussi coupable que vous-même, & ayant le même besoin que vous d'être

pardonnée. Laiſſons donc le prétendu Gentilhomme, ne parlons plus de la Préſidente, mais de vous, Prince. Expliquez-moi.....

MORON.

Un moment, s'il vous plaît, Madame, ne paſſons point ſi légèrement ſur les formes. Lorſqu'un Juge par ſa ſageſſe, a mis d'acord deux ennemis, il les engage à s'embraſſer.

MILADY.

Je viens de dire que je ne me croyais point offenſée; ainſi cette formalité eſt inutile.

LE PRINCE.

Eh bien! Milady, donnez-moi un gage que vous ne l'êtes point, & permettez-moi de le prendre ſur votre main charmante.

MILADY.

J'y conſens. Ne croyez pas néanmoins que l'explication ſoit finie. Pourquoi donc le prétendu Gentilhomme vous a-t-il appellé Monſieur l'Intendant? Pourquoi vous a-t-il menacé d'aller ſe plaindre à votre Maître? Ces propos m'ont plus étonnée encore, que tous ceux qu'il m'a tenus; & je vous ſerai obligée de me donner le mot de cette énigme.

LE PRINCE.

Très-volontiers, Madame. Quoique vraiment riſible, notre double mépriſe l'eſt moins que celle du prétendu Gentilhomme, & vous allez en juger. Je vous ai déjà raconté comment Moron & moi, après avoir été arrêtés

par des voleurs, avons pris la Diligence : à peine étions-nous dans cette Auberge où cette voiture nous a conduits, que voulant connaître nos compagnons de voyage, nous nous sommes mis en embuscade pour les épier. Il est impossible de vous donner une idée, même imparfaite, de leur extravagance & de leur ridicule.

MILADY.

Combien étaient-ils dans cette voiture ?

LE PRINCE.

Deux femmes & trois hommes, car nous exceptons Milord de cette cohue : le silence qu'il garde, soit par habitude, soit par prudence...

MILORD, *toujours assis & fumant.*

Par habitude & par prudence.

LE PRINCE.

Son silence, marque ordinaire d'un esprit sage, nous a prouvé qu'il fallait le distinguer des autres. Vous saurez donc, Milady, que ces Messieurs & ces Dames nous ont pris d'abord, moi pour un Capitaine de voleurs, & Moron pour un Soldat de ma Compagnie. Ce n'est pas tout ; les entendant vanter leur naissance, faire parade de leur richesse, & s'attribuer des prérogatives, qui, en France, n'appartiennent qu'à la noblesse & aux gens de qualité ; pour me venger de leurs impertinences, j'ai cru devoir me mettre autant au-dessous d'eux, qu'ils se mettaient au-dessus de moi ; en conséquence, lorsqu'ils m'ont interrogé, je leur ai dit que je servais chez

une Dame en qualité d'Intendant, & que Moron remplissait chez la même Dame l'office de Marmiton.

MILADY.

Voilà une plaisante idée! D'après cela, ils n'auront pas voulu souper avec vous, je gage?

LE PRINCE.

Vous devinez, Milady : on servait en ce moment; ils avaient presque tous une faim de voyageurs, c'est tout dire; & pour ne point souper avec un Intendant, ils ne se sont point mis à table.

MILADY.

Voilà, il faut en convenir, des gens de qualité un peu difficiles.

LE PRINCE.

Des gens de qualité! Ah! vous leur faites beaucoup d'honneur, Madame; leur conversation nous a bientôt décélé leur origine. l'un est Coëffeur de son métier; & celui là, vous venez de le voir à l'instant, c'est l'insolent qui vient de vous appeller Mignonne, il ne s'est servi que de termes pris de sa profession. L'autre, qui n'a parlé que de mangeaille, est un Maître-d'Hôtel ou un Traiteur; & tenez, voilà Moron, qui vous dira que le troisième lui a pris mesure d'un habit.

MORON.

Ah! mon Dieu! Milady, rien n'est plus vrai. Je servais alors chez le Comte de Célicour, & même cet habit était si étroit, le drôle avait tellement épargné

l'étoffe, qu'il fut soupçonné, avec raison, d'en avoir gardé la moitié. Mais, Monseigneur, vous oubliez notre Baronne, qui ne vit qu'au milieu des roses.

MILADY.

Eh bien ! cette Baronne ?

MORON.

Malgré les agaceries qu'elle m'a faites, cette Baronne, à ce que je crois, n'est qu'une Marchande de Modes.

MILADY.

Est-ce que parmi tout ce monde il n'y a pas une personne comme il faut ?

LE PRINCE.

Cette folle de Présidente en est vraiment une : elle a toute la morgue de la Magistrature, & sûrement elle sera plus punie que moi, quand elle saura ....

MILADY.

Il faudrait les avertir de ce que vous êtes, pour qu'on vous rendît enfin ce qui vous est dû. Ne ferais-je pas bien de vous nommer devant tout ce monde ?

LE PRINCE.

Gardez-vous-en bien, Madame, je ne désire point d'en être connu.

MILADY.

Soit. D'ailleurs, il me parait juste de les punir, en ne leur disant pas qui nous sommes.

LE PRINCE.

Les voici tous : il eſt temps de nous mettre à table : Milord ne demande pas mieux, à ce qu'il me ſemble : recevons-les donc en mangeant ; & ne craignez pas qu'ils daignent nous faire l'honneur de ſouper avec nous. (*Milord, Milady, le Prince ſe mettant à table ; Moron les ſert, une ſerviette ſous le bras. Milord, ſelon ſa coutume, mange ſans rien dire.*

SCENE VI.

Mademoiſelle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, LE PRINCE, MILADY, MILORD, L'HOTESSE.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien ! Monſieur l'Intendant ! eſt-ce que vous n'avez pas encore ſoupé ?

LE PRINCE, *mangeant.*

Non, aſſurément : je commence à peine de manger ; & il n'y a pas apparence que j'aie fini ſi-tôt.

LE TAILLEUR.

Il eſt tems néanmoins que vous finiſſiez : la promenade que nous venons de faire a redoublé notre appétit, & nous ne pouvons plus attendre.

LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Morbleu ! je mangerais des pierres.

LE COEFFEUR.

Je ſens que je vais dévorer.

Mademoiſelle POUF.

Je meurs de beſoin.

LE PRINCE.

Je ſuis bien fâché, Meſſieurs & Madame, de voir que la faim vous preſſe au point que vous le dites ; mais il eſt certain qu'elle va vous preſſer bien davantage, car mon habitude, quand je ſuis en route, eſt de paſſer la nuit à table.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Miſéricorde ! La nuit à table ! Ma chère dinde aux truffes ! c'eſt donc en vain que j'avais jetté ſur toi un dévolu ?

LE TAILLEUR.

La nuit à table ! Et il faudra que durant cet intervalle, nous regardions ſouper Monſieur l'Intendant.

LE COEFFEUR.

Monſieur l'Intendant ſe donne des airs de Prince ; il a un grand couvert comme eux.

MORON.

Qu'y a-t-il donc là de ſi nouveau ? Monſieur l'Intendant ſe donne les airs (*A part.*) de ce qu'il eſt.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il n'eſt pas juſqu'à Monſieur le Marmiton, qui ne veuille auſſi ſe donner des airs. Il eſt tems de rabattre ce caquet; où eſt l'hôteſſe ?

L'HOTESSE.

Me voilà, Monſieur: qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il eſt indécent, Madame l'hôteſſe, qu'un homme comme Monſieur, reſte ſi long-temps à table; & ſurtout, qu'il faſſe attendre des gens comme nous. Voilà près d'une heure qu'il mange, ou plutôt, c'eſt pour la deuxième fois qu'il ſoupe, & nous n'avons rien pris depuis dîner.

LE TAILLEUR.

J'ai fait la folie de ne pas dîner, pour ſouper davantage, & j'en mourrai ſi je ne mange pas à l'heure même.

L'HOTESSE.

Je veux bien croire, Monſieur & Madame, que vous êtes des gens de la plus grande diſtinction, & que votre rang ne vous permet pas de manger avec Monſieur; mais, ma foi, en route, tout le monde eſt égal, &....

LE COEFFEUR.

Comment! tout le monde eſt égal! Vous penſez qu'une Baronne comme Madame, que des gens de qualité comme ces Meſſieurs, & qu'un Gentilhomme

comme moi, ne ſont pas à cent piques au-deſſus d'un criquet d'Intendant.

LE PRINCE, *à Moron.*

A boire! (*Moron lui verſe du vin.*) A votre ſanté, Madame la Baronne! A votre ſanté, hauts & puiſſants Seigneurs! Mes Seigneurs, mes Compagnons de voyage.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Grand bien vous faſſe, Monſieur l'Intendant. (*A part.*) Je voudrais que ce fût là ſon dernier verre.

L'HOTESSE, *au Coeffeur.*

Vous faites ſonner bien haut ce nom de Baronne! Parce que Madame eſt Baronne, vous croyez....

Mademoiſelle POUF.

Parlez plus doucement, ma mie; les Baronnes ont le droit de faire mettre en priſon les Aubergiſtes inſolentes, & prenez garde de ne point aller y paſſer la nuit.

L'HOTESSE.

Ma foi, Madame la Baronne, puiſque Baronne y a, duſſé-je y paſſer ma vie, cela ne m'empêchera pas de dire qu'on voit dans le monde des gens bien ridicules. Madame que voilà eſt une Lady, j'en ſuis sûre, & je l'aurais deviné à l'air de ſon viſage, quand même ſes domeſtiques ne me l'auraient pas dit; une Lady vaut bien une Baronne, je penſe; & cependant, voyez ſi elle a fait tant de façons que vous autres pour ſe mettre à table? Tenez, Meſſieurs, qui faites tant les fiers; &

vous, Madame, qui êtes si haut montée, faut-il vous parler avec franchise? Les Nobles véritables ne sont jamais orgueilleux. Il n'y a que les Parvenus ou les Roturiers, qui soient.... Dieu me pardonne! J'allais dire une sottise, & il vaut bien mieux que je m'en aille. (*Elle sort.*)

LE COEFFEUR, *bas au Maître-d'Hôtel.*

Cette Belle, une Lady! La pauvre Hôtesse! comme elle est dupe!

LE MAITRE-D'HOTEL, *bas au Coëffeur.*

C'est une Lady comme je danse.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE, *suivie de plusieurs* OFFICIERS DE JUSTICE.

LA PRÉSIDENTE, *aux Officiers de Justice.*

AVANT de les arrêter, faites-leur décliner leurs noms & qualités sur l'heure, & commencez par le plus coupable.

LA BARONNE.

Eh quoi! Madame la Présidente! Que signifie ce ton de menace? En quoi avons-nous mérité?....

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est point à vous que j'en veux, Madame la

Baronne, ni à ces Meſſieurs, que je conſidère : c'eſt au ſcélérat que voici ; (*Montrant le Prince.*) il faut que je le faſſe pendre, rouer, écarteler, brûler vif, & que je purge la ſociété d'un Monſtre....

LE PRINCE.

Doucement, Madame la Préſidente ! Ne vous êtes-vous point déjà aſſez trompée ſur mon compte ? Voulez-vous encore....

LA PRESIDENTE.

Je veux te punir, perfide ! je veux te faire traiter comme tu le mérites. Quand tu nous a dit tantôt que tu étois l'Intendant d'une Dame, penſes-tu que j'aie été ta dupe ; & lorſque d'abord j'ai dit qui tu étois en effet, eſt-ce alors que je me ſuis trompée ? S'il eſt vrai que tu ſois un Intendant de Maiſon, eh bien ! dis-nous d'abord le nom de ta maîtreſſe, le nom de ſon mari, ſon nom de famille, ſa demeure, ſon âge, ſes qualités ? Voyez-vous comme il ſe trouble à cette demande ! Ecrivez, Monſieur le Greffier. (*Le Greffier écrit.*) Ecrivez qu'il s'eſt troublé quand on a voulu ſavoir de lui le nom de ſa maîtreſſe. Eh bien ! tu ne peux donc pas le dire, ce nom qu'on attend de toi ?

LE PRINCE, *ſe levant de table.*

Le nom de ma maitreſſe ? De celle, qui, régnant ſur mon cœur, a le droit de me tout commander, & d'eſpérer tout de mon obéiſſance ? De celle enfin, dont je ſuis le ſerviteur le plus ſoumis & le plus fidèle ?

LA PRÉSIDENTE.

Voilà bien de grands mots pour peu de chofe. De celle que tu fers en qualité d'Intendant, & dont tu es le domeftique.

LE PRINCE, *montrant Milady.*

Eh bien! la voilà, Madame, la voilà cette maîtreffe que je fers: cette fouveraine dont je fuis fier d'être l'efclave. Regardez-la, & jugez fi je pouvais m'attacher à quelqu'autre ?

LA PRÉSIDENTE.

Et tu la nommes cette Dame ? Cette Souveraine ?

LE PRINCE.

Milady Semours, Madame.

LA PRESIDENTE.

Oh ! pour le coup voilà encore un bon menfonge ! Ecrivez ce qu'il vient de dire : que Milady Semours était fa maîtreffe, & que la Belle ici préfente, eft Milady Semours. (*au Prince.*) A toi maintenant ! Auras-tu bien la complaifance, ou plutôt l'impudence, de nous dire comment tu te nommes?

LE PRINCE.

Je n'aurai ni l'une ni l'autre, Madame, je ne fais rien par complaifance, & l'impudence n'eft pas mon défaut. Je ne vous dirai point comment je me nomme.

LA PRÉSIDENTE, *à Mademoifelle Pouf.*

Oh ! je le crois : quand on eft, peut-être, le parent de Cartouche...

LE PRINCE.

Et puis, que vous importe de ſavoir comment un pauvre Intendant ſe nomme ?

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-vous comme il revient toujours à cette qualité ſuppoſée d'Intendant ! Vous ſeriez trop heureux, Monſieur le Capitaine, d'être un Intendant honnête ; mais c'eſt en vain que vous voulez nous le faire croire. Excellente tantôt, cette plaiſanterie eſt maintenant très-déplacée : c'eſt au nom de la Juſtice qu'on vous interroge. Répondez donc avec vérité, ſans quoi...

MILADY.

Nommez-vous, Prince, que ſert de vous expoſer plus long-temps aux nobles ſarcaſmes de Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE, *à Mademoiſelle Pouf.*

Prince! lui dit-elle : ces gens-là s'entendent comme larrons en foire.

MILADY.

Les choſes d'ailleurs en ſont venues au point qu'il faut vous faire connaître.

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute : mais cependant, ne croyez pas qu'il diſe ſon nom véritable.

LE PRINCE.

Vous vous trompez, Madame : je le dirai, puiſque Milady l'ordonne. Ecrivez : le Prince Salvator.

TOUS LES ACTEURS, *excepté Milady, Milord & Moron.*

Le Prince Salvator!

LA PRESIDENTE.

Excellent! Monſieur le Greffier, excellent! Ecrivez qu'il prend le nom d'un autre: il ne dit pas un mot qui ne fourniſſe des preuves contre lui. O le bon interrogatoire! le bon interrogatoire!

LE PRINCE, *ſans affectation.*

Oui, Monſieur, Ecrivez que je me nomme le Prince Salvator, & ajoutez que je vous en ai montré la preuve. *Il ouvre ſon habit, & montre les cordons de ſon Ordre.*

LA PRESIDENTE.

Ajoutez qu'il vous en a montré la preuve.

MORON.

En gros caractères, le Prince Salvator; & plus bas, en lettres majuſcules, Céſar-Alexandre Moron, ſon Ecuyer.

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

Et ſon Complice. Mais il doit en avoir d'autres; & Monſieur.... (*Montrant Milord.*) ſans doute eſt du nombre, puiſqu'il n'a pas craint de manger avec lui. Madame, (*Montrant Milady.*) croit-elle auſſi qu'il ne craindra point de faire coucher ſon nom ſur ce regiſtre?

MILADY.

Et pourquoi mon oncle refuſerait-il de dire ſon nom? N'eſt-il pas aſſez connu & aſſez noble?

MILORD.

C'eſt Broumton que je me nomme.

LA PRESIDENTE.

Eh quoi ! Broumton tout court ! Monſieur n'eſt-il pas auſſi Souverain de quelque contrée ?

MILORD.

Je le ſuis de moi-même, & voilà le plus bel Empire. Faites ajouter, ſi vous voulez, Lord, Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, dont voici la marque. (*Il montre l'Ordre de la Jarretière.*)

LA PRESIDENTE.

Milord ! Duc ! Milady ! Prince ! Eh bien ! (*Aux Officiers de Juſtice.*) En eſt-ce aſſez pour arrêter ces drôles ? Vous ne doutez pas, je penſe, que ces cordons & ces jarretières, ne ſoient des vols qu'ils aient faits ; & que les titres de Milord & de Prince, ne ſoient de faux titres qu'ils ſe donnent ? Eh quoi ! vous ne bougez pas ! vous ne leur mettez pas tout de ſuite les fers aux pieds & aux mains ? Et lorſqu'une Préſidente vous commande....

UN OFFICIER *de Juſtice.*

Modérez-vous, Madame la Préſidente, modérez-vous. La Juſtice, vous ne l'ignorez-pas, doit péſer mûrement les choſes, avant que d'en venir à des voies de fait. Pour prouver que ces Meſſieurs ſont des malfaiteurs, il n'y a que votre délation, & elle n'eſt pas ſuffiſante : vous ſavez la Loi, Madame : *teſtis unus, teſtis nullus.*

LA PRESIDENTE.

Fort bien, Monſieur, à merveille! Vous avez raiſon dans tous les points: mais, interrogez ces Meſſieurs & Madame la Baronne, & vous verrez ſi je ſuis la ſeule ici qui témoigne contre cette troupe.

Mademoiſelle POUF.

Moi! Madame; quand vous avez pris le Prince pour un Capitaine de voleurs, ne vous ai-je pas dit qu'il avait un air noble & diſtingué qui annonçait ſa haute naiſſance?

LA PRESIDENTE.

Oui: mais malgré cet air noble & diſtingué, vous & ces Meſſieurs, vous avez refuſé de vous mettre avec lui à table.

LE TAILLEUR, *d'un air humble & timide.*

Mon appétit n'était pas encore ouvert, quand j'ai refuſé de ſouper avec le Prince.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vous devez vous ſouvenir, Meſſieurs, que je brûlais de lui tenir compagnie, & que vous ſeuls vous y êtes oppoſés.

LE COEFFEUR.

Ce n'eſt pas la figure du Prince qui m'a empêché de ſouper avec lui: c'eſt, je vous l'avoue, celle de Monſieur Alexandre Moron, ſon Ecuyer.

MORON.

(*A part.*) Le fat! il faut le laiſſer dire, il ſera bientôt puni.

Mademoiselle POUF.

Pour moi, je me ferais eſtimée fort heureuſe de ſouper avec le Prince, mais lorſqu'il nous a dit qu'il était un Intendant....

L'OFFICIER *de Juſtice.*

Vous voyez, Madame la Preſidente, que Perſonne ne vous ſeconde. Vous prétendez que ces Meſſieurs ont uſurpé ces marques d'une naiſſance auguſte, qu'ils viennent de nous montrer : ces Meſſieurs, quoique vous en diſiez, ne portent point ſur leur phyſionomie les caractères de baſſeſſe & de fauſſeté qui décèlent les criminels : & le fuſſent-ils en effet, n'étant point sûrs que ces marques reſpectables ne ſont point leur bien propre, nous ne pourrions point les arrêter ſans un ordre du Roi lui-même. Raſſurez-vous donc, noble Milady; raſſurez-vous, Prince, & vous auſſi, Milord, ſi notre préſence a pu vous cauſer quelqu'allarme : & puiſque vous avez ſoupé, couchez-vous & dormez tranquilles. D'après les plaintes que Madame la Préſidente a portées, le Juge m'a ordonné de ſavoir les noms de toutes les perſonnes de la Diligence. Il ne me reſte donc plus qu'à ſuivre l'ordre du Juge, & qu'à faire coucher ſur ce regiſtre, le nom de Madame & de ces Meſſieurs, comme on y a couché les vôtres.

LE MAITRE-D'HOTEL.

(*A part.*) Fâcheuſe cérémonie! (*Haut.*) Ne pourriez-vous point repaſſer pour avoir nos ſignatures?

L'OFFICIER *de Justice.*

Non, Monsieur : comme voici l'heure où l'on se couche dans ce village...

LE MAITRE-D'HOTEL *furieux.*

Eh quoi! Monsieur, est-ce que dans ce village on se couche sans souper ?

L'OFFICIER *de Justice.*

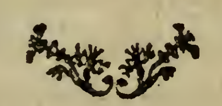
Ce n'est pas ma faute, si ce malheur vous arrive. Vous n'avez pas voulu souper avec un Prince & une Milady. A vous d'abord, Madame la Baronne.

Mademoiselle POUF.

(*A part.*) Je sens que j'ai trop fait la Bégueule, je vais m'exécuter tout de suite. (*Haut.*) Je ne suis point une Baronne. Je me nomme Mademoiselle Pouf, tout court : je suis Marchande de Modes, à vous servir ; & ma demeure est à Paris, rue Saint-Honoré, à l'enseigne du *Trait-Galant.*

LA PRÉSIDENTE.

O Ciel ! Et voilà la créature que je prenais pour une Baronne ! Je vois qu'on m'a bafouée, vilipendée, jouée. Je voulais faire pendre ce traitre; j'ai eu le malheur de manquer mon coup; je vais me pendre moi-même. (*Elle sort.*)



SCENE VIII.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, MORON, Mademoiselle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, LES OFFICIERS DE JUSTICE.

MORON.

ECRIVEZ : Mademoiselle Pouf. Ce nom eſt un peu court pour une Baronne.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Allons-nous-en, Meſſieurs, je crois qu'il ne fait pas bon ici pour nous.

LE PRINCE *les arrêtant.*

Où allez-vous, Meſſieurs? Ne voyez-vous pas que les portes ſont gardées ? Arrêtez, s'il vous plaît, arrêtez. (*A part.*) Il faut qu'à mon tour je les interroge. (*Au Maître-d'Hôtel.*) Avant de vous en aller, faites-moi le plaiſir de me dire, vous d'abord, en quel temps nous nous ſommes trouvés à voyager enſemble, en quel lieu vous avez ſoupé avec Milord & moi ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Ne me queſtionnez pas davantage, Monſeigneur:

je ſens combien je vous ai manqué : je mériterais que vous me donnaſſiez cent coups de pied dans le ventre. J'ai voulu me faire paſſer pour un homme d'importance, & je me nomme Jacques de la Rémoulade, & ne ſuis que le Maître-d'Hôtel d'un Fermier-Général.

MORON.

Ecrivez : Jacques de la Rémoulade.

LE PRINCE.

Qui ne vit que de Faiſants & de Gelinotes. (*Au Tailleur.*) Et vous, qui vous êtes dit le couſin de Milord à la mode de Bretagne, peut-on ſavoir votre origine, & le nom illuſtre que vous portez ? Il eſt auſſi noble, je gage, & auſſi harmonieux que le ſien.

LE TAILLEUR.

Hélas! Monſeigneur, vous avez deviné. Je me nomme Nicolas Frippart, & ne ſuis qu'un honnête Tailleur.

LE PRINCE.

Honnête! c'eſt beaucoup dire. Vous faites les habits bien courts, Monſieur Frippart. (*A l'Officier.*) Ecrivez Nicolas Frippart.

MORON.

Nicolas Frippart, Tailleur : qu'il ſache à ſon tour ce qu'en vaut l'aune.

LE PRINCE, *au Coëffeur.*

Et vous, Monſieur, qui vous cachez maintenant, & qui faites ſi bien, après vos impertinences ; me direz-

vous qui vous a présenté à Milady, en quels lieux vous l'avez connue, & dans quels temps sur-tout elle vous a témoigné les bontés infinies dont vous avez eu l'insolence de vous prévaloir ?

LE COEFFEUR.

Regardez ma joue, Monseigneur : elle a porté la peine de mon crime. Ne poussez pas plus loin votre vengeance, & prenez pitié du Coëffeur Paul-Isidore de la Farinière.

L'OFFICIER *de Justice.*

Ecrivez : Paul-Isidore de la Farinière... Voilà donc les gens qui ont osé vous manquer de respect ! Prince, ordonnez de leur sort : si vous dites un mot, nous allons les conduire en prison tout de suite.

LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, *aux genoux du Prince.*

Pardonnez-nous, Monseigneur : nous n'avions pas l'honneur de vous connaître.

LE PRINCE.

Levez-vous tous, & ne craignez rien de ma colère : vous n'êtes dignes que de pitié.

L'OFFICIER *de Justice.*

Rendez grace à la bonté du Prince, & allez vous coucher sans bruit : nous, retournons faire notre rapport au Juge.

SCENE IX.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, Mademoiselle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE COEFFEUR, LE TAILLEUR.

LE PRINCE.

ENCORE un mot, Meſſieurs: il eſt juſte que je vous donne mes ordres, après avoir eſſuyé vos dédains. Je dois me marier inceſſamment, & c'eſt Milady que j'épouſe. Vous, Mademoiſelle Pouf, vous fournirez les ajuſtements & modes nouvelles.

Mademoiſelle POUF.

Je ſerai très-honorée de ſervir Milady.

LE PRINCE.

Vous, Monſieur Frippart ; vous ferez les habits de mes gens, à condition qu'ils ne ſeront pas trop étroits.

LE TAILLEUR.

Soyez ſûr de ma probité.

LE PRINCE.

Quant à vous, Monſieur de la Rémoulade, vous ferez le repas de nôces, & n'oubliez pas ſur-tout la dinde aux truffes.

LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ne doutez point de mon zèle.

LE COEFFEUR.

Et moi, Monſeigneur, ne me donnez-vous aucun emploi?

LE PRINCE.

Vous viendrez demain faire la barbe à Moron.

MORON.

Qui ſaura bien le lui rendre.

LE PRINCE.

Les chevaux doivent être prêts; rien ne nous retient plus: partons, Milord; partons, Milady, & hâtons-nous d'aller remercier votre père. Adieu, Madame la Baronne.

MILORD.

Adieu, mes chers couſins.



SCENE X, ET DERNIERE.

MORON, Mademoiselle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE COEFFEUR, LE TAILLEUR.

MORON, *les rassemblant.*

VOUS voyez ce qui arrive, quand on a de la morgue & de la hauteur : on se trouve, sans le savoir, avec de plus grands que soi : on devient leur risée, on se couvre d'humiliation & de honte, & l'on est obligé d'aller se coucher sans souper.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.



L'ÉPREUVE SINGULIERE,

OU

LA JAMBE DE BOIS.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

Omnia vincit Amor.....

VIRGILE.

PERSONNAGES.

LE LORD DAMBI.

LADY WELTON.

TOM, Valet du Lord Dambi.

BETSI, Suivante de Lady Welton.

LE DOCTEUR JONESMANN.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Londres.



L'ÉPREUVE SINGULIERE, OU LA JAMBE DE BOIS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LADY WELTON, BETSI.

BETSI.

VOUS paraîssez rêveuse, Milady, qu'est-ce donc qui vous chagrine? Vous êtes veuve, vous avez de la fortune, de la beauté, de la liberté sur-tout: rien ne

vous manque enfin. Qu'eſt-ce donc qui peut répandre ſur votre front les nuages qui l'obſcurciſſent ?

LADY WELTON.

Ah ! Betſi, tu me juges ſur les apparences ; & pour bien connaître mon état, il faudrait lire dans mon cœur.

BETSI.

J'y lis plus que vous ne penſez, peut-être. D'abord, ma chère maîtreſſe, il n'y a à votre âge qu'une choſe qui puiſſe vraiment tourmenter, c'eſt l'amour : & ſi j'en crois mes ſoupçons, le Lord Dambi eſt la cauſe unique de votre inquiétude.

LADY WELTON.

Betſi, tu ne l'ignores pas, depuis long-tems je l'aime : mais hélas ! ſuis-je payée de retour ?

BETSI.

Et pourquoi Dambi ne vous aimerait-il plus ?

LADY WELTON.

Il arrive aujourd'hui de Paris, où il a paſſé deux ans : & quel homme fit jamais ce voyage, ſans en revenir infidèle ?

BETSI.

Il eſt vrai que les Français paſſent pour très-volages, & que leur ſociété peut nuire à un homme qui a des principes ; mais ceux de Dambi ſont inébranlables.

LADY WELTON.

Ah ! Dambi eſt homme, & faible par conſéquent.

En arrivant à Paris, il aura voulu étudier les mœurs, les usages, les ridicules même : il se sera fait présenter dans les maisons les plus opulentes ; & une fois entraîné par le tourbillon, a-t-on le tems de penser à ce qu'on aime ? Je crois voir Lise, Eglé, Doris, Célimène, se disputer à l'envi l'honneur de sa conquête. L'une l'invite à un Bal, l'autre à un souper tête à tête. Celle-ci lui donne un rendez-vous, en feignant de vouloir le consulter sur une affaire ; celle-là l'emmène à la campagne sous prétexte de lui faire admirer la beauté du Printems, & y passe avec lui tout le tems de cette saison dangereuse. Entouré de tant de pièges, assailli de tant de périls, quel homme pourrait ne pas y succomber ! Dambi s'efforce en vain de me conserver son cœur : son cœur m'est enlevé par une coquette ; son cœur, mon seul trésor, devient le partage de quelque femme frivole, qui n'en sent point le prix : mes traits y sont remplacés par une image nouvelle, & tu veux que je sois insensible à un pareil malheur ?

BETSI.

Non, Milady, si ce malheur était réel, mais vos allarmes me semblent très-peu fondées.

LADY WELTON.

Tu sais, Betsi, combien les Françaises sont jolies.

BETSI.

Soit : mais les Anglaises sont belles.

LADY WELTON.

La beauté, j'en conviens, peut quelquefois l'em-

porter ſur les graces, mais tu ne parles point de la coquetterie des Françaiſes, de cet art inſidieux qu'elles mettent dans leur parure, dans leurs regards, dans leurs moindres diſcours ; art d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus caché, & qu'il paraît toujours être un ſimple effet de la Nature. Nous ne ſavons qu'aimer, Betſi, & les Françaiſes ſavent plaire.

BETSI.

Eh bien ! elles doivent inſpirer des goûts, & nous des paſſions.

LADY WELTON.

A la bonne heure. Mais les paſſions ne ſont que trop ſouvent détruites par les goûts. Dambi laſſé de ſa chaîne, aura fait comme tant d'autres ; il l'aura briſée une fois, pour en prendre que l'on briſe tous les jours.

BETSI.

Comment pouvez-vous, Milady, le calomnier à ce point ? Avez-vous oublié qu'il a refuſé pour vous la main d'une Ducheſſe ? Et que....

LADY WELTON.

On refuſe une fois, une ſeconde même ; une troiſième on cède, on ſe rend, & Dambi aura cédé.

BETSI.

Vous comptez donc pour rien l'attention qu'il a eue de ſe choiſir un logement dans le même Hôtel que vous, les lettres qu'il vous a régulièrement écrites à tous les paquebots : ces égards, ces attentions, ces reſpects....

LADY WELTON.

Eh! ne ſait-on pas qu'à Paris on eſt d'une politeſſe extrême? Dambi aura vu les Français en avoir beaucoup avec le beau ſexe, & il aura cru devoir les imiter.

BETSI.

Vous ne croyez donc pas qu'il vous ſoit reſté fidèle?

LADY WELTON.

Non, je ne le crois pas.

BETSI.

Eh bien! il y a un moyen bien ſimple de s'en aſſurer.

LADY WELTON.

Et lequel?

BETSI.

C'eſt de l'éprouver.

LADY WELTON.

L'éprouver! Et comment?

BETSI.

Vous avez eu la petite vérole pendant l'abſence de Milord.

LADY WELTON, *avec vivacité & inquiétude.*

Tu me fais trembler, Betſi. Eh quoi! ce mal m'aurait-il enlaidie?

BETSI.

Enlaidie! Ah! vous ſavez bien que ce fléau de la

beauté n'a point osé toucher à la vôtre, & votre miroir a dû vous rassurer.

LADY WELTON.

Eh bien! comment veux-tu ....

BETSI.

Ne pourrait-on pas supposer que tout le mal s'est porté sur une jambe ?

LADY WELTON.

Ensuite ?

BETSI.

Qu'il s'est formé un dépôt sur cette jambe infortunée, & que pour vous sauver la vie, on a été obligé de la couper ?

LADY WELTON.

Voilà bien la supposition la plus folle ....

BETSI.

Soit. Mais cette supposition peut vous faire lire dans l'ame de Milord; & pourvu qu'elle vous éclaire sur ses vrais sentimens, qu'importe qu'elle soit folle ou raisonnable ? Si Milord vous aime encore, malgré votre jambe de moins, s'il conserve le desir de vous épouser, e vous réponds de sa fidélité sur ma vie.

LADY WELTON.

Je veux le croire : mais si cet accident le dégoûte de moi, s'il cesse de m'aimer, en ne me voyant point telle que j'étais avant qu'il partît d'Angleterre ?

BETSI.

Eh bien! vous ne l'épouferez point, & certes vous n'y perdrez pas grand chofe : un homme qui renonce à fa maîtreffe parce qu'elle eft boîteufe, n'eft sûrement pas un Amant à regretter. Pour moi, qui connois l'humeur volage de Tom, Valet-de-Chambre de Milord, & qui le foupçonne avec plus de raifon d'avoir violé fa foi : voici le moyen que je prends pour l'éprouver à mon tour. (*Elle s'étend un ruban noir fur l'œil gauche.*

LADY WELTON.

Que fais-tu donc, Betfi?

BETSI.

Ne le devinez-vous pas en me voyant étendre ce ruban noir fur mon œil? Vous n'avez pas oublié, Milady, que j'ai eu auffi la petite vérole pendant l'abfence de Milord; qu'ayant voulu vous garder nuit & jour durant votre maladie, je l'ai gagnée de vous, en vous rendant des foins; que fans le vouloir enfin, vous m'avez inoculée, je fuppoferai à mon tour que j'ai perdu un œil. Me voilà borgne enfin, autant qu'il foit poffible de l'être. Vous n'avez plus qu'une jambe, & je ne vois plus que d'un côté. Ne trouvez-vous pas l'idée heureufe, quoiqu'extravagante; & n'imaginez-vous pas que ce double ftratagême.... Mais j'entends du bruit : il ne faut pas qu'on vous voie encore, rentrez, Milady. Si c'eft Milord, je vais fonder fon cœur en lui apprenant votre prétendue infortune, & je vous

apprendrai bientôt à vous-même ſi vous pouvez encore compter ſur lui.

LADY WELTON.

Ah ! Betſi ! que tu as d'empire ſur mon ame ! Tu fais bien de moi ce que tu veux.

BETSI.

Ce n'eſt pas moi qui ai cet empire, c'eſt l'amour : c'eſt lui ſeul qui vous rend ſi docile : & qui pourrait réſiſter à un tel maître ?

SCENE II.

BETSI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MILORD arrive à l'inſtant, ſes équipages ſont déjà dans la cour, & je viens pour vous l'annoncer.

BETSI.

Que Milord ſoit le bien arrivé ! nous l'attendions avec impatience. Et Tom, a-t-il ſuivi ſon maître ?

LE LAQUAIS.

Tom deſcend de cheval à l'heure même, & Milord & lui ne tarderont pas à paraître.

BETSI.

(*Apart.*) Bon! je craignais qu'il n'eût pas accompagné Milord. (*Au Laquais.*) Vous pouvez vous retirer, j'instruirai Milady de votre message.

SCENE III.

BETSI, *seule.*

ENFIN, après deux ans d'absence, le Lord Dambi & Tom, vont reparaître dans cette Ville. J'ignore de quel œil Tom reverra celui qui me manque. Un œil de plus ou de moins serait pour moi peu de choses. Les femmes, quand elles aiment bien, ne regardent point à ces misères. Les femmes!... oui, les femmes, quoiqu'on en dise, ont une façon de sentir plus délicate que celle des hommes. Tom devrait avoir appris de moi à sentir de la sorte; mais Tom n'est point de ces Amans héroïques, dont le sentiment croît au sein des revers, & tire toute son énergie de l'infortune. Je crains bien que ce lugubre bandeau ne l'effraye : je crains bien qu'il ne me trouve enlaidie, & qu'ayant perdu à ses regards mon peu de beauté, je ne perde aussi son amour, & même son estime. Quant à Milord, quelque chose que ma maîtresse en pense, celui-là est au-dessus du vulgaire, celui-là est un homme que rien ne peut faire changer, & je ne doute pas qu'il ne sorte vainqueur de

l'épreuve : mais je vois Tom arriver ; feignons, & tâchons de bien jouer notre rôle.

SCENE IV.

TOM, BETSI.

TOM.

Eh ! te voilà, ma Belle ! Que je ſuis charmé de te revoir ! Qu'il me tardait de partir de France pour avoir ce plaiſir ! Ah çà ! tu te rappelles ſans doute la promeſſe que tu m'as faite avant mon départ ?

BETSI.

Quoi donc ?

TOM.

Qu'à mon retour de Paris tu me rendrais poſſeſſeur de ta jolie petite perſonne ; que je ſerais ton époux, que tu ſerais ma femme ; que le mariage enfin, nous unirait l'un & l'autre. Tu ne peux pas avoir deux paroles, & puiſque l'hymenée va bientôt couronner mes vœux, tu me permettras, j'eſpère, de t'embraſſer, & de prendre un à compte ſur ... (*Il va pour l'embraſſer, & recule appercevant le bandeau.*) Mais, que vois-je ? Quel eſt ce ruban qui te couvre le front ? Eſt-ce une parure nouvellement adoptée en Angleterre ? Et fait-on ici comme en France ? Y change-t-on de mode tous les huit jours ?

BETSI.

Hélas, mon pauvre Tom....

TOM.

Ah! je vois ta ruſe, friponne : tu n'auras pris ce bandeau, qne pour mieux reſſembler à l'Amour? Pourquoi recourir à un pareil ſtratagême?

L'Art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

BETSI.

Ah! Tom! que tes plaiſanteries ſont déplacées! Et qu'il eſt malhonnête de ſe mocquer des gens, quand ils ſont malheureux!

TOM.

Tu m'allarmes! Eh quoi! Quelqu'accident fâcheux t'aurait-il miſe dans cet état? L'uſage en Angleterre eſt de ſe battre à coups de poing, & de ſe porter les ongles dans la viſière: me voilà au fait; ton humeur eſt vive & pétulante, quelque voiſine t'aura cherché querelle, vous aurez commencé par les gros mots, vous aurez fini par les gourmades, & l'œil de ma Betſi....

BETSI.

Tu continues de plaiſanter, & tu n'as pas honte de rire, quand tout le monde eſt ici dans les pleurs.

TOM.

Dans les pleurs! Apprends-moi donc vîte pourquoi, & je te promets, non-ſeulement de ne plus rire, mais de bien larmoyer à mon tour.

BETSI.

Tu ſais que durant l'abſence de ton maître, Milady a eu la petite vérole.

TOM.

Oui, on l'a écrit à Milord après que Milady a été guérie, ſans cela il n'aurait pas manqué de venir la voir.

BETSI.

Vous a-t-on écrit auſſi que je l'avais eue en même-tems que ma maîtreſſe.

TOM.

Je l'ai ſçu par Milord; mais te voilà bien portante, & Dieu merci, tu t'en es tirée ſans accident.

BETSI.

Sans accident! Ah! mon ami, ce ruban ne te dit-il pas le contraire?

TOM.

Quoi! ton œil.....

BETSI.

Tout le poiſon de la maladie s'eſt raſſemblé ſur lui, il a été fondu comme de la cire; & pour tout dire enfin, je ſuis devenue borgne.

TOM.

Qu'entends-je! Borgne!

BETSI.

Abſolument.

TOM.

TOM, *voulant ôter le bandeau.*

Quoi! si j'ôtais le bandeau qui couvre cet œil, & qu'avec la main je fermasse l'autre, aucun objet ne frapperait ta vue! Cet œil, autrefois si brillant, est confisqué sans ressource.

BETSI.

Ah! garde-toi bien d'y toucher, tu me causerais des douleurs insupportables. Non, mon cher, non; je ne vois plus goutte de cet œil malheureux; il ne me sert plus de rien; mais par bonheur, il m'en reste un autre pour te regarder; & mon cœur, qui n'a point souffert de la maladie, est tout plein encore de ton image.

TOM.

O beaux yeux! où j'aimais tant à lire mon plaisir & ma peine, je ne vous verrai donc plus qu'à moitié? Où suis-je? Que vais-je devenir depuis que votre clarté m'est ravie? La nuit m'environne, j'erre dans les ténèbres: qui pourra m'indiquer la route pour sortir de ces lieux? (*Il veut sortir.*)

BETSI *l'arrêtant.*

Eh quoi! déjà tu m'abandonnes! Quoi! l'œil qui me reste n'est-il pas assez beau pour te captiver?

TOM.

Eh! que m'importe, hélas! qu'il n'ait pas subi le sort de son camarade? Tu ne peux plus me voir que d'un côté: & moi, infortuné! Moi! qui aimais tes yeux plus

que les miens, je ne pourrai plus dire en parlant de ces yeux adorables : ô beaux yeux ! mes flambeaux ! mes étoiles pôlaires ! mes ſoleils !

BETSI.

Eh bien ! tu diras : ô bel œil ! mon flambeau ! mon étoile polaire ! mon ſoleil !

TOM.

Fi donc ! ma chère : depuis que j'ai été en France, j'ai une horreur invincible pour le ſingulier : il n'y a plus que le pluriel qui me charme.

BETSI.

(*A part.*) Le perfide ! comme il me traite !

TOM.

Et puis, je reviens de Paris avec deux yeux pour te voir, deux oreilles pour t'entendre, deux pieds pour te ſuivre par-tout ; je m'apporte enfin tout entier, & je voudrais qu'à ton tour il ne te manquât rien ; que tu euſſes auſſi deux yeux pour me contempler, deux ...

BETSI.

N'ai-je pas deux mains que tu pourras ſerrer dans les tiennes ? Deux joues que tu pourras baiſer ? Deux...

TOM.

Soit. Mais ſi tu venais à perdre ton autre œil ; tu ne ſerais plus qu'une maiſon ſans fenêtres : & comment veux-tu ...

BETSI.

C'eſt-à-dire que tu ne m'aimes plus ! Tu voulais cependant m'embraſſer tout à-l'heure, & tu me demandais même de hâter le jour de notre mariage.

TOM.

Oui, certes, je voulais t'embraſſer, mais ton bandeau m'a fait peur : le noir eſt la couleur de l'enfer, & je la crains comme un damné.... Je ſuis certain d'ailleurs, que la femme du Diable eſt borgneſſe.

BETSI.

Traitre ! je t'entends. Tes yeux ne veulent plus me regarder : tes yeux me dédaignent depuis qu'il ne m'en reſte plus qu'un ! Ah ! que Milady avait bien raiſon de ſe défier des hommes, & de les croire tous volages & inconſtants. C'eſt un œil de moins qui me défigure aux tiens, qui m'enlaidit, qui me rend odieuſe. Tu m'aimais, & tu me déteſtes ! Une misère ! un rien t'a refroidi; tandis que moi, je ſuis toujours la même.

TOM.

Toujours la même ! Ah ! regarde-toi dans le miroir, & tu verras s'il eſt poſſible de te reconnaître ! Ce n'eſt pas moi qui ai changé, ma pauvre enfant, c'eſt toi qui eſt changée. Redeviens belle comme tu étais, & je t'aimerai avec la même tendreſſe, & mes yeux ne quitteront plus les tiens.

BETSI.

Tais-toi, & ne m'importune pas davantage. Je t'abhorre autant que je t'adorais.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE LORD DAMBI.

DAMBI.

Eh bien! ma chère Betſi, comment ſe porte ta maîtreſſe? Où eſt-elle? Que fait-elle? J'arrive impatient de la voir, de la ſaluer, de lui renouveller des ſentiments .... Mais, qu'apperçois-je! Que veut dire cette liſière noire qui te couvre une partie du front?

BETSI.

Ah! Milord, ne m'interrogez pas ſi votre repos vous eſt cher; tremblez d'en trop apprendre, tremblez que....

MILORD.

Tu me fais frémir avec cette réticence. Serait-il arrivé quelque malheur à Milady? Quelque accident que j'ignore? (*A Tom.*) Toi, que je viens d'envoyer ici pour ſavoir de ſes nouvelles, en as-tu à me donner? Parle, & diſſipe mes inquiétudes.

TOM.

Je crois, Milord, que Milady ſe porte à merveilles. Quant à Betſi, hélas! elle a bien raiſon de s'affliger: la petite vérole lui a joué un tour affreux.

DAMBI.

Quoi donc?

TOM.

Ce ruban noir qu'elle porte, cache la place où fut ſon œil.

DAMBI.

Et Milady?

TOM.

J'ignore ſi le deſtin l'a maltraitée; mais pour Betſi, Milord, il eſt décidé qu'elle eſt borgne.

DAMBI.

(*A Betſi.*) Tu es borgne, ma pauvre Betſi! mon Dieu que j'en ſuis fâché! (*A Tom.*) Mais tu ne m'entretiens que de la Suivante, quand je ne te parle que de la Maitreſſe! Dis-moi donc ce que fait Milady?

TOM.

Je vous répète que je l'ignore.

DAMBI.

Qu'importe donc que tu me répondes!

TOM.

Ma foi, Milord, vous ne penſez qu'à votre maîtreſſe, & je ne ſuis occupé que de la mienne. (*A part.*) Un peu moins, cependant, depuis qu'elle n'a plus qu'un œil.

DAMBI.

Réponds-moi plus clairement, Betſi, ſupplée à ſon ignorance. Ce mal qui détruit la beauté, t'a enlevé un œil; ce mal affreux aurait-il cauſé le même ravage ſur

les traits de celle que j'aime? Ta douleur ſemble m'annoncer....

BETSI.

Ah! Milord, il lui eſt arrivé bien pis.

DAMBI.

Qu'entends-je! Ah! ne m'en dis pas davantage: le mal qui t'a ravi un œil en a enlevé deux à Milady! La belle Milady eſt aveugle.

BETSI.

Vous me forcez de tout découvrir, Milord: eh bien! c'eſt pis encore.

DAMBI.

Pis encore! Puiſſances céleſtes, quel ſort me réſervez-vous? (*A Betſi.*) Ah! dis-moi tout, je t'en conjure, duſſes-tu me donner la mort.

BETSI.

Eh bien, Milord! celle que vous aimez n'eſt point aveugle, elle n'eſt point borgne: ſes yeux, ſon viſage, n'ont rien perdu de leur éclat ni de leur beauté: mais hélas! elle a perdu... (*Elle ſanglotte.*)

DAMBI.

Quoi donc?... Acheve.... Elle a perdu...

BETSI.

Une jambe.

DAMBI & TOM, *enſemble.*

Une jambe! (*Dambi ſe trouve mal.*)

BETSI.

Les ſiennes ſe dérobent ſous lui : Tom, un fauteuil.

DAMBI, *dans un fauteuil.*

O Milady ! je ne croyais pas que mon amour fût ſuſceptible d'accroiſſement. Mais comme je me trompais ! Je vais vous aimer cent fois davantage.

BETSI. (*à part.*)

Quelle différence entre le Maître & le Valet !

DAMBI *ſe levant, & avec tranſport.*

Où eſt-elle ! Il faut que je la voye, il faut que je lui parle, Betſi ; mène-moi vers elle : elle ne peut point marcher peut-être, viens avec moi, que je la prenne dans mes bras, que je la charge ſur mes épaules, que je la tranſporte en tous lieux, à la Ville, à la Cour, à la Campagne, au bout du monde, s'il le faut ; que je lui ſerve éternellement de ſoutien, de conducteur & de guide. Ah ! ſi en ſacrifiant mes deux jambes, je pouvais lui rendre la ſienne ! Si je pouvais lui faire de tout mon corps un bâton noueux & ſolide, dont elle pût ſe ſervir comme d'un appui ! Si je pouvais, rival de Prométhée, dérober les feux du Ciel, animer une argile façonnée, l'attacher à la place où ce membre utile n'eſt plus, l'y fixer par des reſſorts inconnus, leur donner le mouvement, le jeu, la ſoupleſſe néceſſaires ! Si je pouvais, en détachant la jambe d'une ſtatue... Celle de Vénus... de Junon... de Diane... Si le marbre, l'airain ou le porphyre amollis & palpitans ſous mes doigts... Que

dis je ! . . . je m'égare, ma raiſon ſe perd, je n'entends plus, je ne vois plus, la douleur me tue, & je ſens tout mon cœur s'élancer hors de moi, pour voler aux pieds de l'infortunée Milady. (*Il retombe dans le fauteuil.*)

BETSI, *à Tom.*

Tu l'entends, & ne meurs pas de honte de lui reſſembler ſi peu! Voilà un véritable Amant ! Voilà un Héros !

TOM.

Ecoute donc, ma chère, la perte d'une jambe eſt bien plus grande que celle d'un œil : pourquoi n'en as-tu pas perdu une comme Milady ? J'aurais fait un bien autre tapage.

BETSI.

Grand merci du ſouhait, il eſt tendre & touchant. Vas, tu es indigne de ſervir un tel Maître, & je ſuis bien honteuſe d'avoir eu la moindre amitié pour toi.

DAMBI, *rapidement & avec feu.*

Dis-moi, Betſi : eſt-elle aſſiſe ? Eſt-elle couchée ? Qui eſt-ce qui la ſoutient ? Qui eſt-ce qui lui donne le bras quand elle veut faire quelque pas dans ſa chambre ? Quand elle ſort, comment fait-elle pour monter en voiture, pour deſcendre un eſcalier ? La porte-t-on, la roule-t-on, la traîne-t-on ? Eſt-ce un fauteuil, une chaiſe longue, un lit à reſſorts, qui lui ſert de demeure ordinaire ? Ah ! ſi on la porte, c'eſt moi, c'eſt moi ſeul qui veux avoir cet emploi : je veux qu'un ſi doux fardeau ne quitte jamais mes épaules. Athlas ! puiſſant

Athlas ! donne-moi ta force, & ta taille ſur-tout, qui te fait toucher les Cieux : j'y éleverai peu-à-peu ma maîtreſſe ; & placée par moi au rang des Divinités, je la ferai adorer comme telle, par tous les faibles Mortels qui rampent ainſi que moi ſur la terre.

BETSI.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, Milord, ſur tous les détails que vous demandez. Milady n'eſt point toujours couchée, ni toujours aſſiſe : elle ſe tient debout, elle marche, elle ſe promène même, preſque auſſi facilement que nous.

MILORD.

Elle marche ! Elle ſe promène ! O Ciel ! Et quel Dieu opère ce prodige ?

BETSI.

Il n'y a point de Dieu en tout cela : un Méchanicien habile, & le plus fameux qu'il y ait dans Londres, a imaginé uniquement pour elle, une jambe de bois dont tous les reſſorts ſont admirables, & qui lui tient lieu de celle qu'elle n'a plus. Cette jambe ſe plie comme les nôtres, s'allonge, ſe courbe, ſe redreſſe : elle a la même flexibilité, les mêmes articulations : Milady enfin, par le moyen de ce chef-d'œuvre, artiſtement attaché, Milady boîte à peine quand elle marche : cependant j'ai toujours ſoin de lui donner le bras.

DAMBI.

Elle pourrait donc, à la rigueur, aller & venir ſeule ?

BETSI.

Oui, Milord : depuis même qu'elle a cette jambe factice, personne ne s'est apperçu que la véritable lui manque ; & si je ne vous avois point prévenu, vous y auriez peut-être été trompé vous-même : ces renseignements vous surprennent, je le vois, & c'est l'effet qu'ils doivent produire ; mais ils doivent aussi vous rassurer un peu sur l'état de Milady.

DAMBI.

Ils me rassurent, je l'avoue, ils me rassurent, mais sans me consoler. Puisque les choses vont de la sorte, comment se fait-il donc que Milady, qui m'a écrit souvent, dont une lettre même m'a donné à Paris la nouvelle de sa petite vérole ; comment se fait-il qu'elle ne m'ait jamais rien dit des suites funestes de sa maladie ? Comment se fait-il que ses parents, ses amis & les miens ne m'en ayent rien appris ?

BETSI.

Cela n'est pas étonnant, Milord. Depuis son accident, Milady n'est point sortie, elle n'a vu que très-peu de personnes, & les Médecins ont gardé le secret.

DAMBI.

Mais ces personnes ont pu appercevoir....

BETSI.

Non, Milord, non, vous dis-je, elles n'ont rien apperçu du tout, graces au chef-d'œuvre de méchanique. Cet accident même est un mystère que je ne

vous aurais point révélé, si je ne connaissais point vos sentiments pour ma maîtresse.

DAMBI.

Ah! qu'elle compte à jamais sur ma discrétion: depuis long-temps elle en doit être sûre. Devait-elle cependant me cacher un malheur dont elle n'est point coupable?

BETSI.

Vous savez, Milord, combien son ame est sensible & délicate. Vouliez-vous qu'elle affligeât la vôtre, qui ne l'est pas moins, par une confidence qui vient de vous mettre au désespoir? Je vous dirai plus: sans moi vous ne sauriez rien, peut-être, de l'accident affreux de ma maîtresse. C'est vraiment malgré elle que je vous l'ai dévoilé, & je ne doute pas qu'elle n'en soit très-fâchée.

DAMBI.

Et que craint-elle, hélas! Elle m'avait promis qu'au bout de deux ans de voyage, nous serions unis par les plus tendres liens. Ces deux ans sont écoulés: son malheur, qui me la rend plus chère, aurait-il apporté quelque changement dans son cœur? Je viens de te prier, Betsi, de me conduire vers elle: pourquoi te le fais-tu redire? Il faut que je la voye sur l'heure: où est-elle? que je la rassure, que je dissipe ses terreurs, si elle en peut avoir; que je la console, que je calme ses tourments, que je lui offre de nouveau ma main; & que je lui demande la sienne.

BETSI.

Permettez, Milord, que je la prévienne de votre viſite, que je la diſpoſe à vous recevoir. Je vais lui rendre compte de votre impatience : attendez-moi ici, & je reviendrai vous inſtruire de ſes intentions : elle-même, peut-être, viendra vous témoigner ſa reconnaiſſance.

DAMBI.

Va donc vîte, & ne tarde pas à revenir.

SCENE VI.

DAMBI, TOM.

TOM.

Eh quoi! Milord, l'accident ſurvenu à Milady ne changera rien à vos ſentiments, & vous l'épouſerez quoiqu'elle ait une jambe de moins.

DAMBI, *ſe promenant ſur la Scène.*

Si je l'épouſerai! Si je l'épouſerai! Ah! que n'eſt-elle déjà ma femme! Que j'aurais de plaiſir à lui prodiguer les ſoins que ſon état exige, à paſſer tous mes inſtans auprès d'elle, à courir, à voler au moindre ſignal de ſa volonté! Milady me paraît cent fois plus aimable depuis qu'elle eſt malheureuſe.

TOM.

Il eſt vrai que Milady ne pourrait plus courir après les galants, ſuppoſé qu'elle en eût envie. Il eſt vrai qu'elle ne pourra plus danſer, plus aller au Parc Saint-James ; & peut-être que les hommes ne feraient pas ſi mal de n'épouſer que des femmes boîteuſes. Les maris ſe plaindraient moins d'elles, il y en aurait moins qui.... je m'entends, ... & j'épouſerais peut-être Betſi, ſi elle avait perdu une jambe.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BETSI.

BETSI.

MILADY m'envoie vous dire qu'elle ne peut point vous recevoir encore, ſouhaitant que votre imagination ſoit un peu plus familiariſée avec ſon infortune. Elle vous demande quelques moments de plus : vous reviendrez tantôt, & elle eſpère alors ſoutenir une entrevue qu'elle deſire, mais qui lui coûte aſſez pour la retarder. Je vais même la rejoindre bien vîte, elle peut avoir beſoin de mes ſecours.

DAMBI.

J'obéis aux ordres de Milady : aſſure-la, Betſi, aſſure-la bien, je te prie, que tout mon deſir eſt de

m'unir à elle par les nœuds lès plus ſaints ; & que je mourrais, ſi elle retardait auſſi notre mariage. Suis-moi, Tom, j'ai des ordres à te donner.

TOM, *à Betſi.*

Adieu, mon Etoile Polaire !

BETSI.

Adieu, chien de Français.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TOM, *seul.*

MILORD m'envoie ici pour m'informer de l'heure où il pourra voir Milady. C'est un homme singulier que mon maitre ! S'obstiner à vouloir épouser une femme.... Quelle femme.... Bon Dieu ! Il n'y a qu'un Anglais capable d'un pareil amour : Il n'y a que Londres où l'on voye de pareilles choses. Mais je crois entendre Betsi : c'est elle-même. Eh bien ! ta maitresse est-elle enfin visible ?

SCENE II.

BETSI, TOM.

BETSI.

OUI, ma maitresse ne tardera pas à se rendre ici : Tom peut aller avertir son maître.

TOM, *d'un air caressant.*

Sais-tu bien que malgré ce bandeau je te trouve encore fort jolie.

BETSI.

En vérité !

TOM.

Tu es charmante, ou Dieu me damne. On eſt d'abord effarouché de ce ruban, dont la couleur eſt un peu lugubre ; mais ta friponne de mine, fait qu'on s'y accoutume vîte.

BETSI.

Il me ſemble que tantôt cette parure ne te plaiſait guères ..... Tu diſais que le noir eſt la couleur de l'enfer, que la femme du Diable eſt borgneſſe.

TOM.

Cela eſt vrai : mais quand on a d'auſſi beaux yeux que .... Lorſqu'on a un auſſi bel œil que le tien, eſt-il ſi laide parure qui puiſſe détruire ſon éclat ?

BETSI.

Tu crois réparer tes injures de tantôt par de froides galanteries ; mais, va, va, je te connais, mon pauvre Tom : tu reviens d'un pays où l'on ſe gâte. Les Français n'ont guères que des ſens, il n'y a que les Anglais qui ayent une ame ; & tu n'es plus Anglais depuis que tu as vu Paris.

TOM.

Veux-tu que je le redevienne ? Suis le conſeil que je vais te donner. Ta maitreſſe a ſubſtitué une belle jambe de bois, à celle de chair qu'elle a perdue. C'eſt un habile Méchanicien qui a fait ce prodige : imite-la, ſi tu m'en crois : vas trouver cet homme habile, & prie-le....

BETSI.

BETSI.

Quoi! tu veux que pour me faire un œil, j'aille trouver l'homme qui a fait une jambe à ma maitreſſe....

TOM.

Pourquoi non! Ne pourrait-il pas, avec un peu de terre glaiſe, ou quelque compoſition plus ſavante, boucher le trou que tu as au front?

BETSI.

C'eſt un Oculiſte, qui pourrait ſubſtituer un œil de verre à celui que j'ai perdu, & non pas un Méchanicien.... Que tu es groſſier! Que tu es ignorant! Va, je remercie le Ciel de n'avoir plus qu'un œil à fermer, pour ne plus voir ta figure.

TOM.

Et moi, je remercie le Ciel de m'en avoir donné deux, pour contempler celui qui te reſte. Adieu.

SCENE III.

BETSI, *ſeule.*

L'EXEMPLE ſublime de Milord, lui a peut être fait ſentir qu'il m'avait trop maltraitée. Il voudrait revenir à moi, mais ſes efforts ſont vains; je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir trouvée moins jolie.

SCENE IV.

LADI WELTON, BETSI.

LADY.

Eh bien ! Betſi, comment Milord a-t-il pris le refus que j'ai fait de le recevoir ?

BETSI.

Fort triſtement, je vous jure : il avait l'air déſeſpéré.

LADY.

Et lorſqu'il a appris qu'il me manquait une jambe.

BETSI.

Ah ! Milady : il eſt impoſſible de vous peindre tout ce qu'il a ſouffert au récit menteur que je lui ai fait de votre prétendue infortune. Un torrent de larmes eſt tombé auſſi-tôt de ſes yeux, une ſueur froide lui a couru ſur tout le viſage ; Tom & moi l'avons mis doucement dans un fauteuil pour le faire revenir à lui.

LADY.

Et ſes ſens ont été bientôt calmés, ſans doute.

BETSI.

Bientôt calmés ! ah ! ſortez de votre erreur. Il s'eſt relevé tout-à-coup, & s'eſt écrié d'une voix déchirante : où eſt-elle ? que je la voie : il faut que je la voie, que je la

charge ſur mes épaules, que je la tranſporte au bout de l'Univers ; que je lui ſerve d'appui, de ſoutien, de guide : il n'eſt point de termes paſſionnés, point d'expreſſions, qu'il n'ait employées pour rendre ce qui ſe paſſait dans ſon ame ; ſes tranſports étaient brûlants, ſa douleur terrible, & le déſeſpoir l'avait preſque abruti. Que je ſuis fâchée de vous avoir conſeillé une épreuve ſi dangereuſe !

LADY.

Ne crains rien, Betſi, ne crains rien. Le croirais-tu ? Sa douleur, ſon déſeſpoir, ſes tranſports, tout était feint, tout était ſimulé.

BETSI.

Que dites-vous, ô Ciel ! Milord feindre ! Milord vous tromper ! Non, non, il en eſt incapable. Milord vous aime, il vous eſt fidèle ; il eſt impoſſible que Milord vous ait manqué de foi.

LADY.

Tu ne connais point les hommes, Betſi ; leur cœur ne s'eſt jamais devoilé à toi : tes regards n'ont jamais pénétré dans cet abîme. Tiens, lis cette lettre que je viens de recevoir à l'inſtant de Paris, & tu verras s'il faut ſe fier à ce ſexe trompeur.

BETSI, *liſant.*

« Inſtruite, belle Milady, de l'eſtime tendre que » vous avez pour un perfide, je crois devoir vous infor» mer de la conduite qu'il a tenue à Paris. Faible &

» inconſtant, ainſi que les autres hommes, il s'eſt amou» raché d'une Mademoiſelle Siphillis, qui l'a ruiné, & » l'a affiché en tous lieux comme la conquête la plus » honorable pour elle. L'avis que je vous donne eſt cer» tain, & vous voudrez m'en remercier, peut-être: » mais, permettez qu'en vous taiſant mon nom, je me » dérobe à votre reconnaiſſance; j'ai toujours fait le » bien pour le plaiſir de le faire, & je ſerai trop heu» reuſe, ſi j'ai pu vous détromper ».

LADY.

Tu le vois, Betſi : & tu veux que je croie encore à ſa douleur, à ſon déſeſpoir, & à ſes perfides tranſports? Il m'a jouée, il m'a trahie pendant ſon ſéjour à Paris, & il ne revient à Londres que pour me jouer encore.

BETSI.

Eſt-ce bien à vous, Milady, que cette lettre eſt adreſſée?

LADY.

Lis le deſſus. N'eſt-ce pas à Milady, Milady Welton?

BETSI.

En effet, voilà bien votre nom; mais il peut ſe faire que d'autres perſonnes....

LADY.

Non, Betſi, non. Feu mon mari étant le dernier de la famille, il n'y a que moi en Angleterre qui le porte.

BETSI.

Et le perfide! Eſt-ce bien Milord Dambi?

LADY.

Un perfide ! dit-on, pour qui j'ai une eſtime tendre. Une eſtime tendre ! Quel autre que Dambi m'a jamais inſpiré ce ſentiment ?

BETSI.

Je reſte confondue : j'étais d'avis d'interrompre l'épreuve ; mais je vois bien qu'il faut la continuer, elle ſeule pourra nous apprendre ſi Dambi eſt coupable ou innocent.

LADY.

Tu m'as fait entendre ſouvent que j'étais défiante, inquiète & ombrageuſe, & que ces défauts gâtaient mon caractère : tu vois ſi j'avais tort de me défier.

BETSI.

Ce que c'eſt que les hommes ! J'aurais parié que Milord était le plus conſtant de tous ; & le traître vous donnait une rivale ! Le traître vous trompait, lorſque ſes lettres vous aſſuraient de l'amour le plus fidèle !

LADY.

Avais-je tort de te dire que Paris était un ſéjour dangereux ?

BETSI.

Je doute encore, pardonnez : je doute qu'il ait commis ce crime.

LADY.

Tu en doutes ! Je parie, moi, que dans le fond de ſon ame il n'aime que ſa Demoiſelle, qu'il brûle de l'épouſer, peut-être....

BETSI.

Occupons-nous donc, je vous prie, occupons-nous incessamment des moyens de faire réussir l'épreuve. Si malgré votre jambe de moins, Milord persiste à vouloir vous épouser, il est impossible que son infidélité ne soit pas controuvée, & que l'avis qu'on vous donne, ne soit un tour malicieux de quelque Française.

LADY.

Je desire bien autant que toi, Betsi, que l'épreuve réussisse. Si elle vient à manquer, ce ne sera sûrement pas ma faute. Mais, sais-tu bien que tu m'as imposé une tâche fort difficile, en m'engageant à feindre qu'il me manquait une jambe? Comment m'y prendre pour jouer ce rôle singulier?

BETSI.

Rien de plus aisé, je vous jure: j'ai persuadé à Milord qu'un Artiste habile avait inventé pour vous une jambe si ingénieuse & si adroitement posée en la place de celle qui vous manque, qu'elle vous en tenait lieu.

LADY.

Ainsi donc, je suis censée pouvoir marcher toute seule, comme s'il ne m'était point survenu d'accident.

BETSI.

Non, il faudra que je vous conduise: une jambe artificielle, quelque bien faite qu'elle soit, ne peut point remplir exactement toutes les fonctions d'une autre.

Prenez mon bras & marchez. (*Milady prend le bras de Betſi, & fait quelques pas ſur le Théâtre.*)

LADY.

Volontiers. Eſt-ce ainſi qu'il faudra que j'aille?

BETSI.

A merveille! Ayez la bonté ſeulement de rallentir un peu votre marche, & prenez bien garde que devant Milord il faudra que vous ſoyez toujours aſſiſe.

LADY.

Quel ſupplice pour un cœur délicat, d'être obligé de deſcendre à la feinte! C'eſt vous, Milord, c'eſt vous ſeul qui en êtes cauſe. Ah! ſans votre infidélité, aurais-je jamais ſongé à tromper ce que j'aime? (*A Betſi.*) Puiſque la fauſſe jambe eſt ſi bien faite, Betſi, je pourrais me tenir debout.

BETSI.

Oui, quelques minutes: mais cela ne peut pas durer pendant toute une converſation. Ne détruiſons point, par trop peu d'attention, la vraiſemblance d'un piège qui demande d'autant plus de ſoin, qu'il eſt rare qu'on en ait tendu de ſemblable.

LADY.

Me voilà inſtruite ſi bien, que, graces à tes leçons, j'eſpère m'en tirer avec gloire. J'entends du bruit: ſi ce pouvait être Milord!...

BETSI.

C'eſt lui-même. Vite dans le fauteuil. (*Elle s'aſſied.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, LORD DAMBI.

DAMBI.

ENFIN donc, belle Milady, il m'eſt permis de vous revoir ! Pourquoi m'avoir privé ſi long-temps de votre préſence adorée ? C'eſt d'elle ſeule que dépend mon bonheur : vous ne l'ignorez pas.

LADY.

Je n'ai point douté de votre empreſſement, Milord ; mais il eſt des évènements dans la vie, qui ne permettent point, même à l'Amant le plus tendre, de revoir du même œil les mêmes objets.

DAMBI.

Qu'entendez-vous par-là, Milady ? Qui pourrait m'empêcher d'avoir pour vous les mêmes ſentiments ?

LADY.

Vous ſavez l'accident qui m'eſt arrivé ?

DAMBI.

Je ne le ſais que trop, hélas ! mais n'en parlons jamais, je vous prie : rien ne vous manque à mes yeux, vous êtes belle comme vous l'étiez : je ne ſuis pas moins fidèle, & nous n'avons changé, ni l'un, ni l'autre.

LADY.

(*A part.*) Ni l'un, ni l'autre! Comme il ment! (*Haut.*) Vous avez beau dire, Milord, vous ne me perſuaderez point que je ſois la même, & nous devons être bien changés tous les deux.

DAMBI.

Vous, changée! Milady: en quoi donc, je vous prie? Je ne parle point de vos traits, qui ſont toujours les mêmes; de ces graces nobles & touchantes, qui ne vous quittent jamais, & qui vous rendent la plus aimable & la plus ſéduiſante perſonne des trois Royaumes. Le fléau de la beauté n'a porté aucune atteinte à la vôtre; mais, ce qui vaut mieux cent fois que la beauté même; la bonté du cœur, l'égalité du caractère, & le piquant de l'eſprit, ne les avez-vous pas conſervés? Ne ſont-ils pas encore votre partage? N'êtes-vous pas toujours auſſi ſenſible, auſſi délicate, auſſi courageuſe? N'avez-vous pas toujours la même tendreſſe pour les infortunés, le même mépris pour les méchants, la même grace dans tout ce que vous dites? Ne treſſaillez-vous pas encore au récit d'une action vertueuſe? Un vice, quel qu'il ſoit, ne vous inſpire-t-il pas la même indignation & la même horreur? Voilà, voilà, Milady, ce qui m'a ſéduit en vous, autant que les charmes de votre viſage. Voilà ce qui m'a ſubjugué, ce qui m'a enchaîné à vous par les liens les plus forts. Qu'eſt-ce qu'un bras? qu'eſt-ce qu'un œil ou une jambe de moins, pour un être qui vous reſſemble? C'eſt par le cœur que nous exiſtons, c'eſt le

cœur qui nous fait vivre de cette vie morale qui met un prix à l'existence ; de cette vie morale, la seule qu'on doive estimer, la seule qu'on doive préférer à toute autre ? Et votre cœur, ne vous demeure-t-il pas tout entier. Ah ! Milady, ne fussiez-vous qu'un tronc mutilé, qu'un informe reste échappé au trépas, pourvu que ce cœur l'animât, & que je le sentisse palpiter sous ma main tremblante ; je suis sûr, oui, je suis sûr que je vous adorerais encore.

LADY.

(*A part.*) Ah ! pourquoi n'est-il qu'un trompeur ? (*Haut.*) L'amour vous aveugle, Milord : ah ! si vous me voyiez telle que je suis, comme vous changeriez de langage !

DAMBI.

Pourquoi cela, Milady ? Je vous vois telle que vous êtes, ne viens-je pas de le prouver par le portrait que j'ai fait de vous ? Je vous adore toujours, telle que vous êtes ; & telle que vous êtes enfin, je brûle de vous épouser. J'avais fait part de mon vœu à Betsi avant de vous revoir, elle a dû vous le dire, elle a dû vous assurer que rien n'avait refroidi mon cœur. Vous m'aviez promis de couronner ma flamme au bout de deux années : elles viennent d'expirer, (*Il tombe à ses genoux.*) & c'est à vos genoux que j'ose vous sommer de votre parole.

LADY.

Levez-vous, Milord, je pouvais disposer de ma

ain quand je vous l'ai promiſe : ce droit m'eſt enlevé maintenant.

DAMBI.

Eh quoi ! Milady, en auriez-vous diſpoſé en faveur d'un autre ? Exiſte-t-il ? Peut-il exiſter un homme plus digne que moi de vous poſſéder ?

LADY.

Vous ne m'entendez pas, Milord : ſouffrez que je m'explique. Un homme heureux, qui s'unit à une infortunée, a l'air de lui faire une grace ; & j'ai l'ame trop fière pour en recevoir, même de mon Amant : je n'ai point fait d'autre choix ; mais le premier, mais le plus cher à mon cœur, eſt détruit par mon infortune.

DAMBI.

Qu'entends-je ! Votre infortune vous embellit à mes yeux. Que me devrez-vous donc ſi je vous épouſe ? Vous trouvant cent fois plus aimable que vous n'étiez, n'eſt-ce pas moi qui recevrai le bienfait, & qui ſerai ſeul obligé à la reconnaiſſance ? Rendez graces à ce malheur dont vous vous plaignez. J'aurais pu, quand vous étiez heureuſe, j'aurais peut-être pu vous manquer de foi : je vous aimais, Milady, je vous aimais, & je vous idolâtre. L'amour avait tiſſu les liens qui m'enchaînaient à vous : la pitié... Que dis-je ! la pitié ! Pardon, ce mot m'échappe, & je le déſavoue : c'eſt l'humanité, c'eſt la ſainte humanité qui les reſſerre ; & qui, ſe joignant à l'amour, en a fait des chaînes que le Ciel même ne pourrait briſer.

LADY.

Bon! il vient presque de m'avouer qu'il m'a été infidèle. (*Haut.*) Conservez, Milord, conservez ces dispositions heureuses; continuez de m'aimer avec la même pureté & la même tendresse; & si mon malheur ne vous refroidit point, s'il ne vous éloigne point de moi, dans un an je vous tiendrai ma promesse: dans un an je serai à vous.

DAMBI.

Dans un an, Milady! y pensez-vous! En voilà deux que je viens de passer dans les tourments: me croyez-vous un Dieu, pour pouvoir supporter encore un siècle de souffrance?

LADY.

Pardonnez ces nouveaux retards, ils sont nécessaires, indispensables. Vous venez d'un pays où l'on n'est guères fidèle; & puis, les hommes sont si trompeurs! Il y en a qui savent si bien jouer le sentiment, si bien feindre la passion auprès de leur maitresse; & qui, en leur absence, oublient si vîte leurs serments! Je vous ai aimé Milord, & j'ose en faire gloire. Deux ans que j'ai passés sans vous voir ne m'ont point refroidie; mais ils ont dû substituer l'inquiétude & les soupçons, à la sécurité & à la confiance. Enfin, Milord, ce maudit voyage que vous avez fait en France, le changement survenu en moi, mes craintes pour l'avenir, mes doutes sur le passé; tout veut que nous attendions encore une année, tout m'ordonne de vous éprouver.

DAMBI.

Ah ! je ſuis tout éprouvé, Milady, & je ſerai au bout d'un an, tel que vous me voyez à cette heure. Me promettez-vous à votre tour, de redevenir pour moi ce que vous fûtes avant mon départ funeſte ?

LADI.

Oui, Milord, je vous le jure.

DAMBI.

Eh bien ! puiſque j'ai été aſſez heureux pour trouver un logement dans le même Hôtel que vous, permettez que je n'en ſorte point d'ici à une année. Permettez que je ſois toujours près de vous, que j'écarte de vous la douleur, l'ennui & la mélancolie ; qu'à toute heure enfin, je veille ſur votre ſanté, devenue plus fragile depuis votre infortune. Votre état exige des ſoins ſans nombre : permettez que je prenne ces ſoins, & qu'ils me dédommagent de la plus longue attente : permettez enfin, que je ne vous quitte plus, que je ſois votre Chirurgien, votre Médecin, votre Garde-Malade.

BETSI.

Doucement, Milord : ces ſoins me regardent ſeule, & croyez-vous que je vous les abandonne ?

DAMBI.

Ah ! Betſi, que tu es heureuſe ! Que ne puis-je être à ta place pendant une année !

LADY.

Vous ne ſavez pas à quoi vous vous engagez, Mi-

lord, en me faiſant cette demande. Oubliez-vous que vos affaires, que vos plaiſirs, peut-être, vous éloigneraient de moi ſans ceſſe? Vous! ne plus ſortir de la maiſon pendant une année! (*Souriant.*) Si le ſort vous avait traité ainſi que moi, & que vous fuſſiez mon époux, c'eſt tout au plus ce que vous pourriez promettre.

DAMBI.

Eh bien! conſentez à mes vœux, & vous verrez ſi rien pourra me ſéparer de vous!

LADY.

Non, Milord, non: je ſuis loin d'exiger un pareil ſacrifice. Point de gêne avec moi, liberté entière: je vous verrai tous les jours aux heures accoutumées: & puiſſent les moments que vous paſſerez avec moi, ne pas vous ſembler trop longs! Adieu, Milord: je ſouffre dans la ſituation où je ſuis: permettez-moi d'aller en prendre une autre, loin de votre préſence. Mon état demande de la ſolitude, & je crois que ſi je faiſais bien, je ne me trouverais jamais en compagnie.

DAMBI.

Eh quoi! vous me quittez ſi-tôt! Permettez au moins que je vous conduiſe.

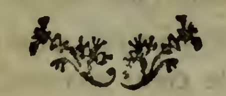
LADY.

Non, Milord, non: Betſi eſt plus faite que vous à cet exercice: elle s'y oppoſerait d'ailleurs, vous n'avez point encore traité avec elle de ſa charge.

SCENE VI.

MILORD, *ſeul.*

ELLE craindrait que je ne fuſſe pas toujours auprès d'elle ! Elle craindrait que mes affaires, mes plaiſirs, ne m'en éloignaſſent trop ſouvent. Mes plaiſirs, dit-elle, mes plaiſirs ! En eſt-il, en peut-il être pour un Amant, lorſque ſa Maitreſſe a des peines ? Si le ſort vous avait traité ainſi que moi, a-t-elle ajouté en ſouriant, c'eſt tout au plus ce que vous auriez pu promettre. Que ſignifient ces mots ? A-t-elle voulu parler de la perte d'une jambe ?.. Ah ! je ſerais trop heureux qu'un pareil malheur me fût arrivé. Quelle idée effrayante & ſublime, ces mots, dits innocemment, font naître tout-à-coup dans mon ame ! Qu'il ſerait beau de ſuppléer à la négligence du ſort ! Qu'il ſerait grand ! Qu'il ſerait généreux, de me rendre moi-même auſſi infortuné que mon Amante ! Je ne puis y ſonger, ſans treſſaillir à-la-fois de joie & de terreur. J'apperçois Betſi... interrogeons-la avant de me réſoudre à ce ſacrifice.



SCENE VII.

DAMBI, BETSI.

DAMBI.

Eh bien! Betſi : ſuis-je aſſez malheureux ? aſſez accablé par la deſtinée & par la cruelle Milady ? Je vais en France pour m'inſtruire, pour obſerver les mœurs d'un Peuple que tout Anglais doit connaître : j'en reviens tout plein de Milady ; j'en reviens avec le projet de lui demander ſa main, qu'elle m'a promiſe avant que je parte ; de lui offrir de nouveau la mienne, qu'elle a acceptée ; l'impatience & l'amour me dévorant, j'accours, je me préſente. On me dit d'abord que Milady n'eſt point viſible, qn'il faut avant de lui parler, que mon imagination ſe familiariſe avec ſon malheur ; je me retire, je reviens, elle paraît, & c'eſt pour me traiter avec une rigueur dont il n'y eut jamais d'exemple. Je l'aſſure qu'elle n'eſt point changée à mes regards, qu'elle eſt toujours auſſi belle, auſſi aimable : elle s'obſtine à me ſoutenir le contraire : je lui rappelle la promeſſe qu'elle m'a faite de m'accorder ſa main : ſon choix eſt, dit-elle, détruit par ſon infortune : une délicateſſe mal entendue lui fournit, pour excuſer ſon refus, des raiſons pitoyables, des ſophiſmes que le cœur n'entendit jamais, & l'on dirait qu'elle ſe plaît à me rendre malheureux, quand je ne vis que pour ſoulager ſes peines.

BETSI.

BETSI.

Je conviens, Milord, qu'elle vous a fait un accueil un peu froid.

DAMBI.

Un peu froid ! Un peu froid ! Elle m'a aſſaſſiné par ſes réponſes déſeſpérantes & ambigues. Chaque mot qu'elle m'a dit a enfoncé un poignard dans mon cœur, & ſon refus y a porté les coups de mille poignards enſemble.

BETSI.

Elle n'a point refuſé, ce me ſemble, de s'unir à vous.

DAMBI.

Non, mais elle a retardé notre mariage : & n'eſt-ce pas la même choſe pour un Amant paſſionné ?

BETSI.

Je ſuis très-éloignée d'approuver ſa conduite avec vous : mais vous-même, n'avez-vous rien à vous reprocher à ſon égard ? Vous venez d'un pays où les infidélités ſont bien communes.

DAMBI.

Voilà encore un reproche qu'elle a eu l'air de m'addreſſer ! mais qu'il eſt injuſte ! & que ſes craintes à cet égard ſont déplacées !

BETSI.

N'eſt-il pas vrai qu'à Paris on change de maitreſſe tous les mois, & même toutes les ſemaines ?

DAMBI.

Oui : on ſe fait là un jeu de ce qui eſt pour nous une affaire ſérieuſe, j'en conviens : la paſſion dominante des Français, eſt de n'en point avoir de durable, pour les objets même les plus intéreſſants & les plus dignes de plaire. Les deux ſexes en France, unis par des liens de fleurs, ſe prennent, ſe quittent, ſe reprennent, ſans autre objet que l'amuſement : c'eſt la mode, ſouvent, qui les rend épris l'un de l'autre : auſſi, rien de plus léger que leurs ſerments, rien de plus frivole que leur tendreſſe.

BETSI.

D'après ce portrait, Milord, les Français ſont de jolies Marionettes que le plaiſir fait mouvoir. N'auriez-vous pas été un peu Marionette ?

DAMBI.

Non, Betſi : tel que certains Médecins, qui doivent à un préſervatif qu'ils portent, de vivre au ſein de la contagion, ſans contracter de maladie ; j'ai vécu à Paris, comme j'aurais vécu à Londres.

BETSI.

Vous avez donc auſſi un préſervatif, une amulette merveilleuſe ?

DAMBI, *frappant ſur ſon cœur.*

La voilà, mon amulette : le voilà, mon préſervatif : graces à lui, l'air du vice n'a pu m'atteindre, & j'ai échappé à la corruption, quoique reſpirant au milieu

d'elle. Les grandes paſſions rendent non-ſeulement fidèle, mais chaſte; & d'ailleurs, quoique loin de Milady, je me la peignais ſans ceſſe : ſon image ayant toujours été préſente à mon eſprit, je ne l'ai quittée que pour la retrouver : elle n'a pas dû oublier enfin, que j'ai refuſé pour elle la main d'une Ducheſſe, qui m'offrait, non un rang, mais des biens immenſes, mais un crédit étendu, & tous les agréments de la vie.

BETSI.

Sans moi, peut-être, elle l'aurait oublié ; mais je le lui ai rappellé tantôt, & elle s'en eſt ſouvenue avec reconnaiſſance.

DAMBI.

Sais-tu, Betſi, ce que j'ai répondu à cette Ducheſſe, lorſqu'elle m'a propoſé ſa main ? Je lui ai nommé Milady, & me ſuis retiré en ſilence ?

BETSI.

C'eſt fort bien fait ; mais vous l'avez revue, peut-être, & de nouvelles propoſitions....

DAMBI.

Non, Betſi, je n'ai plus remis le pied chez elle. Elle m'a écrit pluſieurs fois pour m'y ramener : elle m'a fait parler par tous ſes amis & les miens ; & toujours inébranlable, je ſuis reſté ferme comme le roc au ſein des flots ; ou plutôt, je me ſuis bouché les oreilles comme Ulyſſe, & n'ai plus voulu entendre le chant de la Syrène.

BETSI.

A propos de Syrènes : on dit qu'il y en a de bien séduisantes à l'Opéra de Paris.

DAMBI.

Bien séduisantes ! Pour un Français, je l'avoue.

BETSI.

Vous êtes-vous aussi bouché les oreilles pour ne point les entendre ?

DAMBI.

Je n'en ai pas eu besoin.

BETSI.

Elles ne vous ont point inspiré de crainte ?

DAMBI.

Peut-on craindre ce qu'on méprise ? Ah ! si Milady me soupçonnait d'avoir été séduit par elles, qu'elle serait injuste ! Rassure-la bien là dessus, je te prie : on calomnie quelquefois les Amans les plus vrais. Dis-lui bien....

BETSI.

Les Amans les plus vrais, ne le sont jamais beaucoup sur de certains articles. Si vous êtes innocent, comme j'aime à le croire, c'est le tems seul, c'est le tems qui pourra le lui prouver ; & voilà pourquoi elle a eu recours à ce Juge incorruptible.

DAMBI.

Eh bien ! soit, que le tems me justifie, Milady

n'ignore pas qu'une ame comme la mienne, qu'on enchaîne par des vertus autant que par des attraits, n'a point pu s'attacher à des êtres vils & corrompus, nés seulement pour être les idoles du vice. N'importe, Betsi, n'en parlons plus. Que le tems me justifie, puisqu'elle le veut: je rougirais que ce fût moi-même. Dis-moi cependant ce qui a pu m'attirer de sa part un accueil aussi froid? Pourquoi m'a-t-elle refusé sa main, après me l'avoir promise? Pourquoi, sur-tout, veut-elle m'éprouver encore durant une année? Pourquoi enfin, ne suis-je plus ce que j'étais à ses yeux, lorsqu'aux miens elle n'est point changée?

BETSI.

Milady, vous le savez, est naturellement un peu défiante. C'est-là son seul défaut. Je crois bien qu'elle vous aime, je crois bien qu'elle vous paye du plus tendre retour: mais si elle vous épouse, elle craint qu'à la longue vous ne soyez peut-être fatigué de son malheur; elle craint que vous ne l'abandonniez peut-être.

DAMBI.

Ah! voilà le grand mot enfin! Voilà pourquoi elle suspend notre mariage. Elle craint que je ne l'abandonne; elle craint, que, fatigué de son malheur, je ne me lasse de passer mes moments auprès d'elle. Eh bien! je saurai dissiper ses craintes, je saurai la rassurer: j'ai un moyen infaillible; (*A part.*) & quoiqu'il puisse m'en couter, il est tems de le mettre en usage. (*Haut.*) Betsi, tu peux

me rendre un grand ſervice. Dis-moi, je te prie, le nom & l'adreſſe de cet Artiſte qui a fait pour Betſi un chef-d'œuvre de méchanique ? . . .

BETSI.

A part. Je ne m'attendais pas à cette queſtion. (*Haut avec embarras.*) Cet Artiſte qui a ſubſtitué une jambe ſi ingénieuſe à celle de Milady !

DAMBI.

Oui ; ce Méchanicien habile dont tu m'as tantôt fait l'éloge.

BETSI.

Ma foi, Milord, comme cet Artiſte n'eſt pas fort connu, je crois que vous aurez de la peine à . . .

DAMBI.

Tu m'as dit que c'était le plus fameux qu'il y eût dans Londres.

BETSI.

Fameux ! Oui ; j'oubliais qu'il l'eſt aſſez : mais, comme je vous l'ai déjà dit, l'opération s'eſt faite avec le plus grand myſtère. On ne m'a révélé, à moi, que ce qu'on ne pouvait point me cacher ; & le nom du Méchanicien eſt préciſément une des choſes que l'on m'a tues.

DAMBI.

Eh bien, cela étant, j'irai chez un autre : il y a plus d'un Méchanicien à Londres, & pour de l'argent on a bientôt trouvé tout ce qu'on veut.

BETSI. (*A part.*)

Voudrait-il faire présent à ma Maitresse d'une jolie demi-douzaine de jambes, pour en changer au besoin ?

DAMBI.

Je t'ai retenue ici bien long-tems : je crains que ta Maitresse n'ait eu besoin de toi. Va la rejoindre vîte : redouble tes attentions pour elle, & c'est moi que tu obligeras.

BETSI.

Ce motif ne peut rien ajouter à mon zèle. J'aime Milady autant que moi-même, & quand je lui rends quelque service, c'est bien autant pour mon plaisir que pour le vôtre.

DAMBI, *lui offrant une bourse.*

Eh bien ! Betsi, prends cette bourse.

BETSI.

Pourquoi donc, Milord ?

DAMBI.

Pour te payer de ta réponse. Elle m'a tant satisfait !

BETSI.

(*A part.*) La lettre le disait ruiné, & il m'offre une bourse.

DAMBI.

Accepte-la, c'est tout ce que je te demande.

BETSI.

Je l'accepte. (*A part.*) Pour voir si la lettre a dit vrai.

DAMBI.

Adieu, Betſi, va retrouver ta Maitreſſe.

BETSI.

Adieu, Milord. (*A part.*) Cet homme, quoiqu'on en diſe, n'a point du tout l'air d'un infidèle.

SCENE VIII.

MILORD DAMBI, *ſeul.*

Tu craindrais donc, ſi je continuais d'être heureux, que ton malheur ne me fatiguât! Tu craindrais que ta préſence ne me devînt onéreuſe! Eh bien! raſſure-toi, divine Milady, raſſure-toi: je vais te reſſembler ſi parfaitement, qu'il faudra bien que tes allarmes ſe diſſipent, qu'il faudra bien que tu croies à mes ſentiments..... Qu'elle ſera ſurpriſe & ſatisfaite, lorſqu'elle me verra privé d'une partie de moi-même, & qu'elle ſaura pour qui j'ai fait ce ſacrifice... Je dis ſatisfaite, & l'on ne ſaurait m'en blâmer. Ne ſentir pas une douleur qu'un autre ne partage, ne pouſſer pas un ſoupir qui ne ſoit répété; eſt-il rien de plus doux, eſt-il rien de plus conſolant pour un être qui ſouffre?... Eh bien! Milady, tu la goûteras, cette conſolation céleſte. Sujet aux mêmes tourments que toi, aux mêmes privations, aux mêmes peines, le malheur va reſſerrer nos liens; le malheur va nous unir mille fois plus que nous ne l'avons été: nous

allons gémir, nous allons pleurer enſemble. Que dis-je! le même jour, peut-être, nous verra mourir. Ah! puiſſe à jamais, puiſſe la même chambre nous ſervir d'aſyle, & le même lit de tombeau! Puiſſe la mort s'entendre avec la douleur pour nous faire expirer enſemble. Juſqu'ici j'ai été le ſeul à m'attendrir ſur le ſort d'une infortunée. Mon ſort te touchera auſſi, ô ma belle Maîtreſſe! Tu me plaindras à ton tour, quand tu me verras dépouillé (*montrant ſa jambe*) de ce morceau de pouſſière organiſée : tu me donneras quelques larmes; tu ne diras plus alors, tu n'oſeras plus dire qu'un heureux qui s'unit à une infortunée, a l'air de lui faire une grace; & je pourrai t'épouſer, je pourrai t'offrir ma main, ſans te paraître généreux.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TOM, *posant sur une table une jambe de bois.*

JE ne conçois rien aux idées de mon Maître. Il achète une belle jambe de bois, qu'il me fait apporter ici ; il m'ordonne de tenir prêts dans la chambre voisine, tout ce qui est nécessaire pour panser une plaie... Qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Milady a eu le malheur de perdre une jambe des suites de la petite vérole : mon Maître, par un excès d'amour qui n'aurait jamais eu d'exemple, voudrait-il lui sacrifier !... Je frémis quand j'y songe... Il est assez fou pour cela : ou plutôt, il est assez amoureux... Est-il rien où cette passion n'engage, quand elle a pris racine dans une ame forte?... Comme il avait l'air pensif & préoccupé, quand il a fait cette emplette !... Hélas ! mon pauvre Maître ! Je crains en vérité que l'amour ne lui ait fait tourner la tête. (*Maniant la jambe.*) Ne voilà-t-il pas un beau meuble, & cela ne vaut-il pas bien cent guinées ?... J'entends du bruit... Sauvons-nous, & allons là-dedans achever en enrageant les apprêts qu'il m'a commandés.

SCENE II.

LADY WELTON, BETSI.

BETSI.

Je vous jure, noble Lady, que Milord n'a point du tout l'air d'un perfide. Les discours qu'il m'a tenus tantôt, la douleur vraie qu'il a ressentie de l'accueil froid que vous lui avez fait; ses regards, son air, son maintien, tout, tout m'a annoncé qu'il vous a toujours aimée, & qu'il vous aime encore avec la plus vive ardeur.

LADY.

Mais cette lettre, Betsi, cette lettre que j'ai reçue....

BETSI, *montrant une bourse.*

Mais cette bourse, Milady, cette bourse qu'il m'a donnée.

LADY.

Cette bourse n'a rien de commun avec la lettre que j'ai lue....

BETSI.

Pardonnez-moi, Milady. Cette lettre est anonyme, ce sont des mensonges peut-être qu'elle renferme, & voici du solide dans cette bourse: j'y ai trouvé cent bonnes guinées bien trébuchantes, qui détruisent tous ces mensonges.

LADY.

Qu'importe ! Cet or ne prouve pas....

BETSI.

Cet or prouve que votre Amant n'eſt pas ruiné, comme on vous l'aſſure, & vous feriez bien mieux de croire la bourſe que la lettre. (*Appercevant la jambe de bois.*) Mais que vois je ſur cette table ?.... Oh ! oh ! voilà qui eſt ſingulier ! Une jambe de bois des plus jolies ! des mieux travaillées ! des plus elégantes, même ! Seroit ce à vous Milady, que Milord deſtine ce beau préſent ? Non : elle eſt trop longue & trop groſſe pour une femme, c'eſt pour un homme qu'elle paraît être faite. Milord aurait-il le projet ?... Je ne puis y ſonger ſans frémir... Il m'a demandé tantôt le nom & la demeure du Méchanicien qui vous a fait une jambe : je n'ai pu le lui dire, comme vous penſez bien. Il m'a dit qu'il s'adreſſerait à un autre, il m'a aſſurée qu'il diſſiperait vos craintes, qu'il avait un moyen infaillible de vous prouver ſon amour. Je l'ai laiſſé ici tout penſif, tout rêveur, tout triſte ; ah ! ma bonne maitreſſe ! je ne doute point que Milord ne veuille ſe porter à quelque extrêmité terrible....

LADY.

Tu me fais trembler, Betſi ! Entrons bien vîte dans ce cabinet pour l'en empêcher.

BETSI.

Vous ne croyez donc plus qu'il vous ait manqué de foi ?

LADY.

Eh! sais-je ce que je crois en ce moment? Milord est en danger, voilà tout ce qui m'occupe, voilà tout ce que je vois. Viens donc, suis-moi, & cachons-nous à l'instant pour venir à son secours. Cette feinte sera sans doute la dernière où je serai obligée de descendre, & Milord va m'apprendre si je dois, ou non, compter sur son cœur. (*Elles se cachent dans le cabinet.*)

SCENE III.

MILORD DAMBI, *seul.*

Je reviens de chez le Docteur Jonnesmann: il était absent, mais j'ai dit à son élève de me l'envoyer ici, & sans doute il ne manquera pas de s'y rendre. Qu'il me tarde de le voir arriver, pour remplir le projet que l'amour m'inspire! Ce projet ne pouvait naître que dans une grande ame. Combien je m'applaudis de l'avoir trouvé seul!... & d'être le premier à l'exécuter, peut-être... Tel que je suis maintenant, je serais resté volontairement auprès de Milady, je l'avoue, mais ce bienfait avec le tems l'aurait humiliée: tel que je vais être, je serai forcé d'y demeurer toujours; elle aura la joie pure de ne me rien devoir, & sa fierté & son amour seront également satisfaits. (*Avec effroi.*) Mais si la mort est la suite de mon sacrifice!.. Pourrais-je la craindre?.

Non, non. Comme il ſort de l'ordre des choſes ordinaires, le Ciel veillera ſur moi, le Ciel me doit un miracle... Mais ſi la douleur... La douleur?.. Je la crains bien moins que la mort. Je ſuis Amant & Anglais: avec deux titres ſi beaux, peut-on manquer de courage?.... (*Maniant la jambe.*) Et puis, les reſſorts de cette machine me paraiſſent fort déliés, fort ſouples, & point du tout peſants. (*Avec ſérénité, & d'un ton de plaiſanterie douce.*) Et ſi Milady eſt auſſi bien chauſſée que moi, j'eſpère que nous irons de temps en temps faire une promenade au jardin de Kinſington. Mais, où eſt Tom?... Hola, hée! Tom! Tom!

SCENE IV.

TOM, DAMBI.

TOM.

MILORD, me voilà.

DAMBI.

Tout eſt-il préparé?

TOM.

Oui, Milord, tout eſt rangé dans la chambre voiſine.

DAMBI.

Fort bien.

TOM, *d'une voix tremblante.*

(*Bas.*) Fort mal.... Milord?

DAMBI.

Eh bien!

TOM.

Me sera-t-il permis de vous faire une question?

DAMBI.

Parle.

TOM.

Que signifient tous ces apprêts que je viens de faire? Tout cet attirail de la douleur est peut-être de la mort?

DAMBI.

Ce n'est rien, mon ami, ce n'est rien.

TOM.

Ce n'est rien! Ah! vous voulez en vain me le cacher, Milord: je devine tous vos projets; je lis, malgré vous, dans votre ame. Milady Welton a eu le malheur de perdre une jambe des suites de sa maladie, & par un excès de tendresse, auquel je ne comprends rien, vous brûlez de vous en faire ôter une, vous brûlez de lui ressembler! Quelle idée! Et vous avez pu la concevoir de sang-froid! La mûrir en silence dans votre tête! Les cheveux se dressent sur la mienne quand j'y songe.

DAMBI.

Tu n'as jamais été bien courageux.

TOM.

Cela eſt vrai, Milord, je ſuis poltron: mais je ne ſuis pas inſenſible. Je ne voudrais pas qu'on me fît une piqûre d'épingle, mais je ne puis voir couler le ſang d'autrui ſans effroi; & la douleur que je n'éprouve pas, me fait ſouffrir autant que la mienne propre.

DAMBI.

Tom, la douleur n'eſt point un mal!

TOM.

La douleur n'eſt point un mal! Qn'entends-je! O blaſphême! La douleur n'eſt point un mal! O Philoſophes maudits! Race abominable & perverſe, qui avez perſuadé cette folie à certains hommes, où ſont vos livres? que je les brûle, que je les réduiſe en cendres à l'inſtant! Où êtes-vous, vous-mêmes, véritables ennnemis de l'humanité? Où êtes-vous? Ah! ſi je vous tenais... que j'aimerais à vous brûler auſſi... Que j'aimerais à vous faire cuire... à vous faire rôtir comme un Mutton-chop; & lorſque j'entendrais vos cris douloureux, lorſque je verrais vos grimaces effroyables, que j'aurais de joie à vous dire: la douleur n'eſt point un mal.

DAMBI.

C'eſt bien vainement, que tu déclames ſi fort contre la Philoſophie. Ce n'eſt point par Philoſophie que je m'immole, c'eſt par amour.

TOM.

Par amour! Par amour! Et quel néceſſité y a-t-il, que

que vous fassiez présent de votre jambe à Milady ? Croyez-vous que les femmes veuillent des époux mutilés ? J'aime aussi, moi, j'aime Betsi presqu'autant que vous aimez sa maîtresse : Betsi est borgne depuis quelque temps ; pensez-vous que pour lui plaire j'irai me faire arracher un œil ? Ah! je m'en garderai bien, Milord, je m'en garderai bien ; je n'ai pas trop de mes deux yeux pour lorgner sa jolie mine, & s'il ne m'en restait qu'un, de quoi me servirait que pour me ressembler, ma maîtresse renonçât à l'un des siens ? Celui qu'elle perdrait, me rendrait-il celui que je n'aurais plus ? Ah ! je serais bien fâché qu'elle me sacrifiât seulement un cil de sa paupière.

DAMBI.

Tu le crois, mon ami : Que ton erreur m'étonne ! Deux malheureux, sont comme deux timides voyageurs, que cherchent des assassins au milieu d'une forêt obscure. C'est pour se fortifier contre la crainte, qu'ils se tiennent étroitement serrés, & la mort leur paraît moins cruelle, s'ils la reçoivent en s'embrassant. Et quel être dans la nature ne croit pas moins souffrir, s'il est assuré de ne pas souffrir seul ? C'est pour diminuer les tourments de Milady, que je brûle de les partager : elle sentira moins ses maux, j'en suis sûr, quand nous les sentirons ensemble. Que dis-je ! je lui paraîtrai plus aimable, quand je serai aussi infortuné qu'elle ; & si tu étais borgne, les visages les plus beaux pour toi, seraient ceux qui n'auraient qu'un œil.

TOM.

Non ; de par tous les Diables, non. Un bel œil n'eſt jamais de trop, ſur-tout quand il appartient à un joli viſage ; & ſi j'étais borgne....

DAMBI *ſouriant, mais ſans affectation & avec calme.*

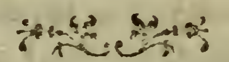
Malgré tes répugnances, mon cher Tom, j'eſpère bien te recommander au Docteur qui va venir ici pour ſatisfaire à ma demande. Je ne ſouffrirai pas qu'un homme qui eſt à moi, ne cherche point à m'imiter dans ce que je fais de bien.

TOM.

Milord, je vous remercie de votre attention ; mais, point de recommandation, je vous prie : je n'aime point les Docteurs tranchans, & n'ai rien de trop à leur offrir dans toute ma perſonne.

DAMBI.

Je ſuis fatigué des courſes que je viens de faire : un fauteuil. (*Tom lui avance un fauteuil, & il s'aſſied.*) On heurte à la porte ; c'eſt ſûrement le Docteur : va vîte lui ouvrir.



SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR JONESMANN.

LE DOCTEUR, *à Tom.*

EST-CE ici que demeure Milord Dambi?

TOM.

Tenez, le voilà, qu'il vous réponde lui-même; je ne veux pas être son complice.

DAMBI, *au Docteur.*

Approchez, Docteur, approchez.

LE DOCTEUR.

On dit que vous m'avez mandé, Milord.

DAMBI.

Cela est vrai, Docteur Jonesmann.

LE DOCTEUR.

Que puis-je faire pour votre service?

DAMBI.

Vous allez le savoir, Docteur..... Tom, ferme toutes les portes.

TOM, *en fermant les portes.*

Que ce Monsieur Jonesmann a la figure rébarbative!

DAMBI.

Vous connaiſſant de réputation, Monſieur Joneſmann, ſachant combien vous êtes habile dans votre Art, je vous ai choiſi pour me couper une jambe.

LE DOCTEUR.

Une jambe!

DAMBI.

Oui, Docteur. Serait-ce pour la première fois qu'on vous fait cette demande?

LE DOCTEUR.

Non, Milord : mais ne pourrait-on la guérir, ſans en venir à cette extrêmité?

DAMBI.

La guérir! Il faudrait pour cela qu'elle fût malade.

LE DOCTEUR.

Vous avez fait quelque chute, peut-être... Et bleſſé dans cette partie....

DAMBI.

Non, Docteur : je ne ſuis, ni bleſſé, ni incommodé dans aucune partie du corps. J'ai les deux jambes les plus fortes & les plus ſaines qu'on puiſſe avoir; & en voici la preuve. (*Il ſe lève.*) La manière dont je marche & me tiens debout, n'annônce pas que je ſois impotent.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc, Milord, voulez-vous?...

DAMBI.

J'ai mes raiſons, qu'il eſt inutile de vous apprendre : ſongez ſeulement à me ſatisfaire, & vous n'aurez point à vous plaindre de moi.

LE DOCTEUR.

Mais, Milord, il y aurait de la cruauté, de la folie même....

DAMBI, *ſe raſſeyant.*

Ah! voici les repréſentations..... Je m'attendais bien qu'elles ſeraient éternelles : il eſt temps de les faire ceſſer, ou plutôt de les prévenir. Docteur, voici un piſtolet & une bourſe. L'un eſt chargé de trois balles, l'autre renferme trois cents guinées : la dernière eſt à vous ſi vous faites ce que je déſire : ſi vous me réſiſtez, l'autre.... (*A part.*) Il faut lui faire peur..... (*Haut.*) Docteur, vous m'entendez, ne m'en faites pas dire davantage.

LE DOCTEUR. *avec une fermeté ſimulée.*

Je vous entends, Milord, & je vois bien qu'il faut vous obéir.

TOM. (*A part.*)

O le vilain homme! Le méchant homme que Monſieur Joneſmann.

LE DOCTEUR.

Mais le jeune homme à qui l'on a parlé chez moi, ne m'ayant point dit pour quel objet on me demandait à votre Hôtel, je n'ai point apporté mes inſtruments.

TOM. (*A part.*)

Oh l'honnête homme ! le charmant homme que Monſieur Joneſmann !

DAMBI.

(*A part.*) O circonſtance fâcheuſe ! (*Haut.*) C'eſt-à-dire, Monſieur Joneſmann, que vos inſtruments ſont chez vous, & qu'il faut que vous les alliez chercher.

LE DOCTEUR.

Oui, Milord. Sans eux il eſt impoſſible que j'opère. Mais ne craignez pas que je ſois long-temps à faire ce meſſage ; je demeure aſſez près d'ici pour être de retour dans un quart-d'heure. (*A part.*) Au Diable, ſi je reviens.

TOM.

Milord, j'accompagnerai le Docteur, ſi vous le jugez néceſſaire.

DAMBI. (*A part.*)

Ils brûlent de s'en aller pour ne plus revenir. (*Haut.*) Non, Meſſieurs, vous ne ſortirez d'ici, ni l'un, ni l'autre ; vous permettrez même que je vous y renferme. J'ai déjà été chez le Docteur ; je ſais où il demeure. Votre élève, Docteur, doit connaître votre écriture.

LE DOCTEUR.

Oui, Milord, il la connaît.

DAMBI.

Eh bien ! écrivez tout de ſuite, & donnez-moi un

billet pour ce jeune homme à qui j'ai déjà parlé : il me remettra vos instruments : d'après la demande que vous allez lui en faire, je les rapporterai ici, & nous nous mettrons à l'œuvre tout de suite.

LE DOCTEUR.

Votre idée est bonne, Milord : mais qui sait si mon jeune élève pourra trouver ce qu'il me faut.

DAMBI.

Oui, Docteur, il le trouvera, si votre demande est claire. Je l'aiderai d'ailleurs dans ses recherches, & je vous assure que rien ne nous manquera. Voilà du papier, une plume, & une écritoire : allons, écrivez, écrivez vîte. (*Tom donne au Docteur tout ce qu'il lui faut, & le Docteur écrit.*)

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Je croyais que nous en serions quitte pour la peur, mais ma foi, il n'y a pas moyen de reculer. (*Remettant le billet à Milord.*) Tenez, Milord, il faut faire tout ce que vous voulez : mais en vérité, quand je songe.....

DAMBI.

Encore des remontrances ! (*Il lit le billet tout bas.*) C'est fort bien, Docteur, c'est fort bien... (*Il se lève.*) Au lieu de tant prêcher, Docteur, amusez-vous pendant mon absence, à examiner si Tom n'a pas quelque tache dans l'œil.

TOM.

Je vous assure, Milord, que j'ai les visières très-nettes, & qu'il est inutile que le Docteur y regarde.

DAMBI.

Vous devez toujours porter sur vous les instruments nécessaires à la conservation de cet organe; on a l'habitude à Londres de se donner tant de coups de poings dans les yeux!

LE DOCTEUR.

Cela est vrai, Milord, & je viens à l'instant même, d'en arracher deux dans le voisinage, qui incommodaient furieusement leur maître.

DAMBI.

Eh bien! Docteur, je vous recommande cet homme.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, TOM.

LE DOCTEUR.

Est-il vrai, Monsieur, que vous ayez un œil qui vous gêne, & que mes secours vous soient necessaires pour vous en débarasser.

TOM.

Non, Docteur: grand merci de votre offre obligeante.

Je vois à merveille de mes deux yeux, & ſi c'eſt une incommodité que de bien voir, je ſuis réſigné à la ſupporter toute ma vie.

LE DOCTEUR.

Milord n'eſt pas homme cependant à dire une choſe pour l'autre; puiſqu'il m'a chargé d'examiner ſi vous n'aviez pas quelque tache dans l'œil, il faut bien qu'il y en ait quelqu'une. Venez donc, que j'y regarde de près, & ne vous laiſſez point dominer par une fauſſe honte.

TOM.

Et pourquoi ſerais-je honteux de bien voir? Eſt-ce un crime d'avoir deux beaux yeux, deux grands yeux auſſi brillants que des eſcarboucles?

LE DOCTEUR.

Non: mais quelquefois les perſonnes infirmes ne veulent pas qu'on ſache....

TOM.

Je ne ſuis point infirme, Docteur, & n'ai nulle envie de le devenir. Milord voudrait peut-être, parce qu'il va ſe faire couper une jambe pour plaire à ſa maitreſſe, que pour plaire à la mienne je me fiſſe arracher un œil: mais je ne ſuis, Dieu merci, ni auſſi fou, ni auſſi amoureux que lui.

LE DOCTEUR.

Eh quoi! c'eſt par amour que Milord veut ſe faire couper uue jambe!

TOM.

Eà ! mon Dieu, oui. La femme qu'il aime en a perdu une ; & c'eſt, dit-il, pour diminuer ſes tourments, qu'il veut s'expoſer aux plus terribles ; celle que j'aime a bien perdu un œil auſſi, mais au diable ſi je me fais éborgner pour le bel œil qui lui reſte.

LE DOCTEUR.

Voilà donc la ſeule raiſon qui engage Milord....

TOM.

Je ſuis certain qu'il n'en a point d'autres.

LE DOCTEUR.

Milord eſt un homme bien ſingulier !

TOM.

Ah ! Docteur, c'eſt le Roi des hommes. Généreux, ſenſible, humain ; s'il n'était pas ſi amoureux, il ſerait parfait. C'eſt là ſon ſeul défaut.

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Je ne puis pas croire qu'il pouſſe à bout ſon entrepriſe. En attendant, amuſons-nous de ſon Valet. (*Haut.*) Vous n'avez donc nulle envie d'imiter votre Maître.

TOM.

Non, Docteur, pas la moindre. Je n'ai rien de trop, Dieu merci, pas même un cheveu ſur ma tête.

LE DOCTEUR, *avec un ton emphatique.*

Ame faible & puſillanime ! Vous ne connaiſſez donc

pas les devoirs que l'amour impose aux vrais Amans ? Vous ne savez donc pas, que, les uns pour obtenir un sourire de leur maitresse, ont sacrifié, je ne dis pas leurs biens, leur fortune, leurs possessions de tout genre ; mais leur repos, leur honneur & leur vie ? Que les autres, pour les délivrer d'un péril passager, ont affronté des monstres & des géans : que ceux-là se sont fait esclaves, pour avoir le plaisir de ramper sous leurs ordres ; que ceux-ci, plus grands encore, & plus courageux, ont attaqué seuls des armées entières : que tous enfin, que presque tous, ont subi une mort cruelle & quelquefois ignominieuse, pour épargner à l'objet de leur culte... Quoi !.... Un instant de douleur, une égratignure, une piqûre d'épinglé. Vous ne savez donc pas....

TOM.

Je sais, Docteur, que ces exemples-là sont admirables, mais que dans ce siècle ils ne sont guères imités ; & qu'en homme prudent & sensé, je me conforme aux usages de mon siècle. Je sais qu'on est fort laid avec un œil de moins, qu'il n'y a rien de plus délicat que cette partie ; que je souffre en damné ; si par hasard il y entre un fétu ; & que ce serait bien pis, si vos instruments....

LE DOCTEUR.

Homme sans courage ! Savez-vous ce que c'est que l'œil ?

TOM.

Ma foi, l'œil est un meuble fort utile, voilà tout ce que je sais.

LE DOCTEUR.

Bath ! utile ! A Paris d'où vous venez, vous avez dû rencontrer des Quinze-vingts dans la rue.

TOM.

Oui, ce sont des aveugles qui vont sans accident dans tous les quartiers de la Ville, & qui même les indiquent aux plus clair-voyants.

LE DOCTEUR.

Vous voyez donc bien que l'œil n'est pas un meuble si utile que vous l'imaginez, & que l'on peut s'en passer facilement. Savez-vous d'ailleurs comment il est fait, cet organe que vous craignez tant de perdre ? L'œil est une espèce de fève, une lentille, où les rayons du jour se réunissant sur une espèce de lacis, qu'on nomme la rétine, portent soudain à l'ame, l'image des objets sensibles. Cette lentille est moins que rien : c'est un point sur une grande surface, un grain de sable sur une montagne ; une verrue imperçeptible, sur un arbre de cent pieds de haut.

TOM.

Ma foi, lentille ou fève, peu m'importe. Qu'un autre explique les mystères de la vue, je me contente d'en jouir, & c'est ainsi que l'on devrait faire pour tous les objets de la vie.

LE DOCTEUR.

Que ce discours est bien celui d'un homme qui ne parviendra amais à rien de grand ! Qu'il peint bien une

âme vulgaire ! Faut-il, pour vous donner un peu de cœur, que je vous cite les borgnes fameux qui se sont immortalisés, & dont les noms vivront éternellement au temple de mémoire !

TOM.

Je veux croire, Docteur, qu'il y en a beaucoup; mais pour moi, je ne porte point mon vol si haut. j'aime l'obscurité, je l'avoue, non celle qui nous couvrant les yeux d'un voile épais, nous empêche de voir la lumière, mais celle qui nous met à l'abri de tous les regards. Je voudrais enfin pouvoir considérer tout le monde à mon aise, & n'être vu de personne : je voudrais.... (*Le Docteur tire de sa poche un fer à toupet.*) Ah ! l'horrible instrument !

LE DOCTEUR. (*Rapidement, & poursuivant Tom son fer à la main.*)

Vous craignez d'être borgne ! Et le grand Annibal ! Horatius Coclès ! Le fameux Général Zisca ! le Prince Antigone ! Ignorez-vous que tous ces grands hommes furent privés d'un œil ? J'irai plus loin : notre illustre Milton, qui perdit la vue si jeune ; ce Théologien, qui se creva les yeux pour mieux méditer ; Origène, qui fit bien plus encore ; Origène, qui....

TOM.

Ah ! Docteur, cessez de m'approcher : cessez de me poursuivre : cet instrument a une certaine odeur qui me ferait expirer sur la place.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, ne faites plus l'enfant, rendez-vous le digne émule de ces hommes illuſtres : la poſtérité vous en récompenſera avec uſure ; & pour une miſérable lentille que je vais vous ôter du front....

TOM.

Docteur, ayez moins faim de ma pauvre lentille ; & je vous promets de vous en faire manger d'excellentes. Je vous promets de vous en régaler, vous & toute votre famille ; me refuſerez-vous une grace que je vous demande à genoux ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DAMBI, *avec un petit coffre ſous le bras.*

DAMBI.

QUE vois-je ! Tom à genoux ! Et les yeux tous baignés de larmes !

TOM, *larmoyant.*

Ah ! Milord, prenez pitié de moi !

DAMBI.

D'où vient donc la terreur que je vois peinte ſur ton viſage ?

TOM.

Le Docteur Jonesmann qui veut m'arracher un œil.

DAMBI.

Et c'est là ce qui te désole ? Il est clair d'après cela que tu renonces à Betsi.

TOM.

Si j'y renonce ! ah ! je promets bien de n'être plus amoureux de ma vie.

DAMBI.

Eh bien ! lève-toi, & sois désormais tranquille. Mon dessein n'est pas de te violenter. Pour moi, qui adore Milady plus que jamais, & qui aspire à lui en donner la preuve. Docteur, voici tous vos instruments renfermés dans ce petit coffre ; vous n'auriez plus à présent que de vaines excuses à m'opposer. Disposez-vous donc à remplir mes vœux, & que ma félicité commence le plutôt possible. (*Il s'assied, & prend un air riant.*) Avant de nous mettre en train, cependant, je voudrais bien savoir lequel est le plus utile à l'homme, de la jambe ou de l'œil. Cette question n'est point oiseuse, Tom ; c'est toi que j'invite à y répondre.

TOM.

Assurément, Milord : c'est l'œil qui est le plus utile à l'homme : de quoi n'est-on pas privé quand on l'est de la vue ? On ne voit plus le soleil, on ne voit plus la lune, on ne peut faire un pas sans tomber, on a besoin d'un guide pour se conduire ....

DAMBI, *avec sérénité & gaieté.*

Eh bien! Tom, j'ai une proposition à te faire, qui peut-être ne te déplaira pas: laisse-toi couper une jambe & moi j'offrirai mon œil à arracher: allons, troc pour troc.

TOM, *rapidement.*

Milord, je me trompais, c'est la jambe certainement qui est plus utile à l'homme que sa vue. Un homme qui n'a qu'une jambe tombe bien plus facilement, & bien plus souvent encore que celui qui ne voit pas; ou plutôt, il lui est impossible de faire un pas, à moins qu'on ne le porte. Quelle situation affreuse! Il est, ou cul-de-jatte, ou condamné à se faire traîner par-tout: il ne peut plus danser; il ne peut plus sur-tout, courir après les jeunes filles. Ah!.... Il est le plus malheureux de tous les hommes.

DAMBI.

Je vois par tes réponses, que tu ne voudrais perdre, ni ton œil, ni ta jambe. Eh bien! n'en parlons plus, & conserve-les l'un & l'autre le plus long-temps que tu pourras.

TOM. (*A part, avec sentiment.*)

Il plaisantait, le cruel! & l'on va le martyriser.

DAMBI, *d'un ton sérieux, mais calme.*

Allons, Docteur, rien ne peut plus nous arrêter. Commençons, je vous prie.

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Ceci redevient férieux ! J'enrage. (*Haut.*) Permettez, Milord, que je vous repréfente ....

DAMBI, *avec une fermeté tranquille.*

Vos repréfentations me font infupportables ; je vous l'ai déjà dit, Docteur. (*Lui montrant de nouveau le piſtolet & la bourſe.*) Voyez & choififfez.

LE DOCTEUR, *avec nobleſſe.*

Gardez votre argent, Milord : les menaces ne m'effrayent guères, & les préfents ne me tentent pas. Mais je fuis père de quatre enfants : c'eft mon talent qui les fait vivre ; leur trépas fuivrait le mien de près ; & puifque vous l'ordonnez, je vais vous obéir : je vous préviens cependant, que l'opération faite, j'en avertirai le Miniftère Public.

DAMBI.

Tout comme il vous plaira. Je fuis Membre de ce Miniftère, je l'en inftruirai moi-même fi vous voulez, & ne craignez pas qu'il vous arrive rien de funefte.

LE DOCTEUR, *les larmes aux yeux.*

Le mien eft un miniftère d'humanité que j'avais béni jufqu'à ce moment : mais, Milord, que vous me le faites maudire ! Je vais le remplir en le déteftant. (*Il s'apprête à ouvrir le petit coffre.*)

TOM, *l'arrêtant & tombant à ſes genoux.*

Ah ! Docteur, arrêtez : je viens de vous demander

grace pour un de mes yeux : je me rétracte, arrachez-les moi tous deux, je vous en supplie, arrachez-les moi à l'instant. J'aime mieux les perdre, j'aime mieux mourir, que de voir mon bon Maître se faire faire tant de mal.

D A M B I, *avec une colère qui va en diminuant.*

Retire-toi, maraut, relève toi, & cesse de nous importuner l'un & l'autre. Tes larmes sont inutiles, le sort en est jetté ; on ne meurt point d'ailleurs d'une jambe coupée : ne crains rien, mon ami.

T O M, *au Docteur.*

Docteur, ne l'écoutez pas. (*A soi-même.*) Oh ! si j'avais une épée, comme je m'en percerais, tout poltron que je suis ! .... Dieu ! ... Je crois l'entendre pousser des cris terribles ; je crois voir couler son sang ... Il ne sera pas dit au moins, que j'aurai été présent à cet affreux spectacle, & voici pour m'y dérober. (*Il se couvre la tête avec un mouchoir.*)

D A M B I.

Allons, Docteur, j'attends l'effet de vos bontés.

(*Le Docteur ouvre le petit coffre. Au bruit qu'il fait, Milady & Betsi sortent du cabinet : Milady est pâle, échevelée, & dans le plus grand désordre.*



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MILADY, BETSI.

MILADY, *accourant & reſtant évanouie.*

ARRETEZ, arrêtez.

DAMBI, *ſe retournant.*

Quoi! Milady, c'eſt vous!

TOM, *ſe découvrant la tête.*

Quoi! Betſi, tu n'es plus borgne, & ta Maîtreſſe n'eſt plus boiteuſe? Les friponnes! Elles ſe ſont jouées de nous.

MILORD, *ſe levant & allant au ſecours de Milady.*

Ah! Docteur! Betſi! Tom! venez, venez tous la ſecourir.... Que vois-je, Milady! vous pleurez!

MILADY, *d'une voix étouffée.*

Ah! Dambi!

DAMBI.

Ciel! la parole expire ſur ſes lèvres! Mais comment a-t-elle pu accourir vers moi? Ce miracle... Que vois-je! Betſi n'a plus ſon bandeau!... Ah! Milady, m'auriez-vous trompé?

BETSI.

Non, Milord, ma Maitreſſe eſt innocente; c'eſt moi

ſeule qui ſuis coupable, c'eſt moi qui lui ai conſeillé de feindre, c'eſt moi qui ai tout conduit, c'eſt de ma façon qu'elle avait une jambe de moins, & je me ſuis rendue borgne pour éprouver ce maraut.

DAMBI.

Que vois-je ſur ſon front? Quel ſentiment douloureux ſemble l'agiter?

BETSI.

Ce ſentiment eſt le repentir. Milady ne ſe pardonnera jamais une épreuve qui a failli vous être ſi funeſte.

DAMBI.

Ah! Milady, pourquoi cette ſévérité? Pourquoi cette cruauté envers vous-même? L'épreuve où Betſi vient de vous engager, vous a fait connaître mon cœur, elle eſt toute à mon avantage.

MILADY.

Quoi! j'ai expoſé vos jours & vous me pardonnez!

DAMBI.

Vous pardonner! moi! Pour avoir ce droit, il faudrait que je fuſſe votre Epoux. M'allez-vous enfin accorder ce titre?

MILADY.

Milord, je ſuis coupable; mais ne l'avez-vous pas été à votre tour? Cette lettre, où l'on m'apprend qu'une Demoiſelle.... Liſez-là, Milord, liſez cette lettre.

DAMBI, *prenant la lettre.*

Que vois-je? L'écriture de la Ducheſſe! de cette femme dont j'ai refuſé la main.

MILADY, *reprenant la lettre.*

En voilà aſſez, Milord : n'achevez point la lettre ; vous n'y verriez que des calomnies. Si j'avais ſçu de qui elle venait, je ſerais bien moins coupable. Voilà ma main, vous la méritez plus que jamais. Et que ne ſuis-je plus digne d'être votre épouſe! J'ai commis deux crimes en ce jour : celui de vous avoir fait croire à un malheur imaginaire, & celui d'avoir ſoupçonné votre vertu d'après une lettre de ma rivale. Mais ces crimes, Milord, c'eſt l'amour qui me les a fait commettre, & l'amour....

DAMBI.

Sera votre excuſe.... Ne ſongeons plus qu'au bonheur qui nous attend.

LE DOCTEUR.

Il me paraît, Milord, que vous n'avez plus beſoin de mon miniſtère?

DAMBI.

Non, Docteur : je n'oublierai point cependant le ſervice que vous m'avez rendu, en vous oppoſant à mon deſſein funeſte ; & voulez-vous bien en récompenſe, agréer cette bourſe pour vos enfants.

LE DOCTEUR.

Milord, je ſuis laborieux & honnête ; & mes enfans n'ont beſoin de rien.

DAMBI.

Quoi, vous me refufez une fomme fi modique ?

LE DOCTEUR.

Qu'en ferais-je, Milord! ne fuis-je pas affez payé ? J'ai rempli mon devoir. Adieu, Milady; adieu, Milord. Pour vous, Monfieur Tom, favez-vous que l'inftrument qui vous a fait tant de peur, n'était qu'un fer à toupet: mais j'en ai ici de plus tranchants, qui font fort à votre fervice.

TOM.

Grand merci, Docteur. On ne faurait voir trop clair quand on a cette jolie mine à lorgner.

LE DOCTEUR.

Salut donc à la jolie Betfi & à Monfieur Tom.

DAMBI.

Adieu, Docteur, vous aurez de mes nouvelles. Il me paraît que Tom s'eft raccommodé avec Betfi, depuis qu'elle n'eft plus borgne: qu'elle reçoive donc cette fomme pour dot, fi elle veut l'époufer.

TOM.

Betfi, tu ne réponds rien; ferais-tu la feule à m'en vouloir, lorfque nos Maitres fe pardonnent ?... Betfi!... Betfi!... Prends pitié de mes tourments.

BETSI, *recevant la bourfe.*

Je reçois la bourfe: mais fonge bien, quand nous ferons unis; fonge bien, malgré ton amour pour tes yeux, qu'un bon mari doit toujours les fermer fur les défauts de fa femme.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

GALATHÉE,

OU

SUITE DE LA SCENE LYRIQUE

DE PIGMALION

Par J. J. ROUSSEAU,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS LIBRES.

Représentée au Palais Royal le 19 Janvier, par les Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois, pour l'ouverture de leur Théâtre.

La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur.

COLARDEAU.

AVERTISSEMENT.

Cette Pièce a été représentée à Versailles par les Comédiens de la Cour, le 21 Septembre 1777; & à Fontainebleau, devant la Famille Royale, le 8 Novembre de la même année. Elle l'a été au Palais Royal; & en différents temps, dans les principales Villes de Province. J'ai voulu y prouver que la femme était fidelle & vertueuse en sortant des mains de la Nature, & que la Société seule pouvait la corrompre. La Lettre suivante était à la tête de la première Edition de cette bagatelle, la seule des Pièces de ce Volume, qui ait eu les honneurs de la représentation.

LETTRE

Au sage SOULROUKIS *& à la belle* ZÉARBÉ.

BELLE Zéarbé, vous êtes ce que j'aime. Sage Soulroukis, vous êtes ce que j'admire. Recevez donc l'hommage que je vous fais de cette production de ma jeunesse. Soulroukis, vous êtes célèbre. Zéarbé, vous êtes jolie. Le génie & la beauté sont les plus doux présents de la Nature : l'un ne s'acquiert pas plus que l'autre. Vous voilà égaux à mes yeux. Ne vous étonnez pas de me voir ainsi confondre vos droits & vos empires. Chacun de vous est sûrement très-fier de son partage. Je ne veux pas entretenir votre orgueil en vous louant. Vous êtes les objets de ma première Dédicace, il sera bien glorieux pour moi de ne l'avoir point souillée par des éloges, lorsqu'il était si difficile de m'en dispenser.

P. S. Sage Soulroukis, il me reste encore deux mots à vous dire. C'est à vous que je dois l'idée de ma Pièce : sans votre Scène lyrique de

Pigmalion, je n'aurais point fait *Galathée*. Cette dernière eſt en quelque ſorte votre enfant, ainſi vous devez avoir pour elle une eſpèce de tendreſſe paternelle. Les Critiques de Tyr, qui ont la manie des parallèles, compareront peut-être la cadette à l'aîné. Je vous prie de leur dire vous-même, que non-ſeulement par l'âge, mais encore par le mérite, le frère l'emporte ſur la ſœur, & qu'on leur trouve à peine un air de famille. Ils vous croiront, par l'uſage où vous êtes, depuis long-temps, de leur annoncer des vérités. Ces Meſſieurs ne manqueront pas de me faire encore quelques mauvaiſes chicanes : ils demanderont, par exemple, s'il eſt bien vrai qu'Alcamène le Sculpteur, vécut du temps de Pigmalion le Sculpteur. Quoique ces Meſſieurs ſoient très-ſavants, vous l'êtes, je crois, un peu plus qu'eux. Ainſi, il vous ſera facile de leur répondre, que, comme on ignore le temps auquel vivait Pigmalion le Sculpteur, puiſque c'eſt un perſonnage de la Fable, il m'a été libre d'en faire le contemporain d'Alcamène, qui eſt un perſonnage de l'Hiſtoire. S'ils veulent inſiſter, vous pourrez leur prouver que Pigmalion le Sculpteur n'a jamais exiſté, en leur

rappellant l'origine de cette Fable, que je vais moi-même vous rappeller. Vous ſavez que Pigmalion, Roi de Tyr, aimait très-peu les femmes. Les Poëtes ont feint que les Dieux, pour le punir d'une indifférence auſſi criminelle, l'avaient rendu amoureux d'une ſtatue. Si Meſſieurs les Critiques ne ſe contentaient pas de ces raiſons, qui cependant me ſemblent aſſez bonnes, & que le nom d'Alcamène leur fît toujours ombrage; vous pourriez les prier de le changer en celui d'*Orcomène*, ou tel autre auſſi harmonieux, & les aſſurer que cela m'eſt abſolument égal. Cela ſerait, je crois, auſſi indifférent au Public: Ainſi, graces à vous, j'aurais contenté à-peu-près tout le monde, ce qui eſt vraiment mon unique deſir. Vous m'auriez de plus épargné la peine de faire une Préface, choſe ſi inutile, lorſqu'on n'a rien à dire d'intéreſſant au Public. Adieu, ſage Soulroukis, je vais lire quelques pages de votre ſublime *Héloïſe*, ce qui eſt très-bon; enſuite j'irai ſouper chez la belle Zéarbé, ce qui vaut encore mieux.



PERSONNAGES.

PIGMALION.

GALATHÉE.

PARMENON, Esclave de Pigmalion.

La Scène est à Tyr, dans un jardin de Pigmalion.



GALATHÉE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Bosquet. On voit au milieu quelques arbres épars ; & dans le fond, ou sur l'un des côtés, la statue de Pigmalion sous un ceintre de verdure, cachée un peu par des branches d'arbres.

SCENE PREMIERE.

GALATHÉE, PIGMALION, *tenant une lettre à la main.*

GALATHÉE.

Eh ! quoi ? Si-tôt nous séparer !

PIGMALION.

Hélas ! ma Galathée, il faut t'y préparer.

GALATHÉE.

Que servait de me faire naître?
Je vais souffrir sans cesse, & nuit & jour pleurer:
Il vaudrait bien mieux ne pas être.

PIGMALION.

Et tu comptes pour rien, peut-être,
Les tourments qu'à mon tour, je suis prêt d'endurer?
Crois qu'ils seront égaux à ceux que je te donne.

GALATHÉE.

Vas-tu bien loin?

PIGMALION.

A Babylone.
Le Souverain de ces climats
Me fait dans cette lettre une vive demande.

GALATHÉE.

Comment donc! est-ce qu'il te mande?

PIGMALION.

Oui, Galathée, il faut que je me rende
Incessamment dans ses Etats.
Au puissant Apollon que son Peuple y révère,
Il fait bâtir un Sanctuaire;
Et c'est moi qu'il choisit pour embellir ce lieu,
Pour y représenter l'Histoire de ce Dieu,
Et la transmettre à la Mémoire.

GALATHÉE.

Et quel motif t'engage à te rendre à ses vœux?

PIGMALION.

Le besoin des cœurs généreux,
La gloire.

GALATHÉE.

Hélas ! toujours la gloire,
La devrait-on préférer à l'amour?
Que sert de vivre plus d'un jour,
Alors que ce n'est point pour l'objet qu'on adore ?

PIGMALION.

Bannis un soupçon que j'abhorre,
Et dont s'indigne ma vertu.
Ma chère Galathée, eh ! quoi donc ? Penses-tu
Que la gloire en mon cœur étouffant la tendresse,
En écarte jamais ma femme ? Ma maitresse ?
Ah ! juge mieux de mon ardeur :
Je ne veux de mon nom relever la splendeur,
Que pour pouvoir un jour, comparable aux Dieux même,
Paraître plus aimable aux yeux de ce que j'aime.

GALATHÉE.

Eh bien ! puisque la gloire a fasciné ton cœur,
Vas chercher, vas saisir ce phantôme trompeur;
Tu le peux, j'y consens, & n'en suis point jalouse;
Mais souffre au moins que ton épouse
Accompagne tes pas...

PIGMALION.

Ah ! si je te suis cher,

Tu ne me ſuivras point.

GALATHÉE.

Qui peut m'en empêcher ?

PIGMALION.

Tout. La Ville où je vais, du vice eſt le repaire;
Le vice y règne ſeul ſous les traits du plaiſir:
L'art de tromper y prend le nom de l'art de plaire;
La pudeur n'y ſait plus rougir.
Là, pour ſéduire la plus belle,
L'amour, coupable enfant du volage deſir,
Prend chaque jour une forme nouvelle:
Là, des Satrapes orgueilleux,
Feignant pour toi de la tendreſſe,
Environneraient ta jeuneſſe
De mille écueils voluptueux:
Indignés de ta réſiſtance,
Ils nous ſépareraient pour prix de ta conſtance:
En vain je me plaindrais de cet injuſte ſort,
Ma plainte ſerait rejettée,
On nous condamnerait à l'exil, à la mort,
Et je perdrais ma Galathée.
Ah! de grace, abandonne un dangereux deſſein.
Les Dieux, touchés de ma prière,
Ont animé le marbre, ont fait vivre la pierre,
La pierre façonnée, ouvrage de ma main;
Ces Dieux ont achevé par leur toute-puiſſance
Ce que je venais d'ébaucher,
Tu leur dois la lumière, & ſur-tout l'innocence:

Conſerve

Conſerve ce tréſor, & qu'il te ſoit plus cher,
Plus précieux que l'exiſtence.

GALATHÉE.

Je ne pourrai jamais ſupporter ton abſence:
Tu veux en vain m'y faire conſentir.

PIGMALION.

Ecoute : on peut te l'adoucir,
Ou du moins endormir ta peine.
Tu vois là ma Statue....

GALATHÉE.

Eh bien ! oui, je la voi,

PIGMALION.

C'eſt le chef-d'œuvre d'Alcamène,
Sculpteur plus habile que moi.

GALATHÉE.

Ah ! fort bien ! Peut-être tu croi
Que l'aſpect d'une image vaine,
Va me dédommager de ce plaiſir ſi pur,
Qu'avec toi....

PIGMALION.

Cette nuit Vénus m'eſt apparue;
Elle m'a fait connaître un moyen sûr, très-sûr,
Pour animer cette Statue.

GALATHÉE.

Pigmalion ! O Ciel ! Se peut-il ? Quel bonheur !
Pour cela, que faudra-t-il faire ?

PIGMALION.

A Vénus ſeulement, adreſſer ta prière.

GALATHÉE.

Quelle prière ?

PIGMALION.

Un hymne en ſon honneur,
Tel que celui que mon amour ſincère
Compoſa pour fléchir la puiſſante Cypris,
Quand je voulus faire deſcendre une ame
Dans le marbre, objet de ma flamme,
Qui devint Galathée à mes regards ſurpris.

GALATHÉE.

Oh ! rien n'eſt plus aiſé : mais cet homme de pierre,
Sera-ce une ombre, une chimère,
Ou bien une réalité ?
Pourrai-je au moins l'aimer en ſûreté ?
Pourrai-je voir en lui l'objet de mes tendreſſes,
Et lui prodiguer mes careſſes
Sans crainte d'infidélité ?

PIGMALION.

Non. Cet homme en effet ſera ma vraie image,
Sans être moi pourtant. Il aura mon viſage,
Mes yeux, mes mains, tous mes dehors;
Même il imitera mes amoureux tranſports;
En un mot, ce ſera l'ombre la plus palpable ....
Tu ne pourrais l'aimer ſans devenir coupable,
Il faut t'en défier auſſi-bien que d'un corps.

GALATHÉE.

Qu'un autre donc le faſſe naître ;
Je n'aurai point cette indiſcrétion ;
Je rougirais de donner l'être
Au rival de Pigmalion.

PIGMALION.

Que ton cœur te dirige, & qu'il ſoit ſeul le maître.
Mais, Ciel ! que je ſuis étourdi !
Tout ſemble contre moi conſpirer aujourd'hui.
Je vais à Babylone entreprendre un Ouvrage,
Qui me peut mériter le renom le plus beau ;
Et j'oublie en homme peu ſage,
Et mon maillet, & mon ciſeau :
J'allais vraiment faire un joli voyage !
Voudrais-tu bien me les aller quérir,
Tandis qu'ici je vais finir
De mon départ les apprêts néceſſaires ;
Puis je y compter ?

GALATHÉE.

J'y cours, tu m'attends ?

PIGMALION.

Oui.
Tu me retrouveras ici,
(*A part.*)
J'y ſerai, mais tu ne le croiras guères.

SCENE II.

PIGMALION, *seul.*

COMBIEN je m'applaudis de l'avoir inventé,
Ce ſtratagême heureux, dont ma vive tendreſſe
Va ſe ſervir, pour lire au cœur de ma Maîtreſſe
Les témoignages sûrs de ſa fidélité!

(*Il regarde ſa Statue.*)

Cette Statue en tous points me reſſemble;
Mes traits y ſont dans le plus juſte enſemble.
Sa draperie & tous ſes vêtements,
Alcamène les fit d'après ceux que je porte:
L'illuſion même eſt ſi forte,
Que l'on s'y trompe en de certains moments.
Galathée à ſon tour ſe trompera, je penſe,
Remplie encor du ſouvenir charmant
De ſa merveilleuſe naiſſance:
A la pierre ſans mouvement
Elle croira pouvoir donner la vie,
Et dans une maſſe engourdie,
Verſer les feux du ſentiment.
De ce frivole eſpoir, d'avance elle eſt flattée,
Et ſon cœur.... pauvre Galathée!
Rien n'eſt plus étendu que le pouvoir des Dieux;
Mais de ce grand pouvoir, combien ils ſont avares!

Les miracles deviennent rares ;
Ils n'en fatiguent point nos yeux :
S'ils ont, pour moi, de la Nature
Interverti l'ordre & les loix,
C'est en faveur d'une flamme si pure .... ;
Un prodige pareil n'arrive pas deux fois.

SCENE III.

PIGMALION, PARMENON.

PIGMALION.

Parmenon !

PARMENON.

Me voilà.

PIGMALION.

Tu sais mon stratagême ;
Le billet que je t'ai remis,
Songe à le rendre à la Beauté que j'aime,
Dès qu'en ces lieux ....

PARMENON.

Je l'ai promis,
Et n'y manquerai pas.

PIGMALION.

Tu vois que sur la tête

De la Statue est le laurier des Arts,
Qui s'entremêle à ses cheveux épars :
Pour la ressemblance parfaite
Il m'en faut un aussi.

PARMENON.

Votre couronne est prête ;
Et je vais de ce pas, . . .

PIGMALION.

Arrête :
Il faut en ce moment remplir un autre soin.
Ce n'est pas sans beaucoup de peine
Que l'on peut déplacer l'ouvrage d'Alcamène :
De ton secours pour cela j'ai besoin.
Aide-moi.

PARMENON.

Volontiers. Je ne suis pas Hercule ;
Et la voilà par terre cependant.

(*Tous deux poussent la Statue, & la renversent dans la coulisse. Pigmalion monte sur le piédestal à sa place, & prend la même attitude. Parmenon continue.*)

Puis-je me retirer en grave confident ?

PIGMALION.

Non, elle vient. Demeure, & sur-tout dissimule.

SCENE IV.

LES PRÈCÉDENS, GALATHÉE.

(*Pigmalion eſt ſur le piédeſtal.*)

GALATHÉE.

PIGMALION!... Pigmalion!....
Où donc eſt-il? vainement je l'appelle;
Rien n'égale mon trouble & mon affliction.
Pigmalion, hélas! ſerait-il infidèle?
O Mortel trop aimable, à qui je dois le jour,
Eſt-ce pour aller voir une Amante nouvelle,
Qu'auſſi prompt que l'éclair, tu quittes ce ſéjour?
Non, c'eſt à tort que je t'accuſe:
Tu n'as ſans doute abandonné ces lieux,
Qu'afin de m'épargner la douleur des adieux,
Et dans ton amour même, oui, je vois ton excuſe.

PARMENON.

Ah! vous le connaiſſez au mieux,
Madame: il m'a chargé lui-même de vous dire
Ce que vous dites là... Son départ vous déchire,
Il le ſait; il a craint, en partant, à vos yeux
De redoubler encor votre tendre martyre.

GALATHÉE.

Il eſt donc parti !

PARMENON.

Sans retard,

Et vous pouvez en juger par mes larmes :

Car auſſi-bien qu'à vous, Madame, ſon départ

Me cauſe de vives allarmes.

GALATHÉE, *voulant ſortir.*

En courant après lui, ne pourrions-nous pas....

PARMENON, *l'arrêtant.*

Rien ne ſerait plus inutile,

Nous perdrions notre peine & nos pas :

Peut-être il a déjà fait trois ou quatre mille.

GALATHÉE.

Comment cela ?

PARMENON.

Le char qui le conduit,

Par ſix chevaux traîné, roule moins qu'il ne vole ;

Un éclair au ſein de la nuit

Brille moins promptement de l'un à l'autre pôle.

Ce qui me cauſe un mortel déplaiſir,

C'eſt la défenſe qu'il m'a faite

De ſortir de cette retraite.

Depuis long-temps j'ai le plus vif deſir

De voir ces beaux jardins qu'une fameuſe Reine

Dans l'air, dit-on, a fait bâtir

Pigmalion comble ma peine
En me défendant de partir.
Je ſuis eſclave, il eſt maître, il ordonne,
Il faut que je demeure ici;
Et les jardins de Babylone
Doivent être pourtant plus beaux que celui-ci.
Mais parcourez le billet que voici,
Qu'il m'a chargé de vous remettre.

GALATHÉE, *avec impatience.*

Donne donc, malheureux, donne donc cette lettre!
Tu me la rends bien tard!

PARMENON.

Hélas! que voulez-vous?
L'affliction me fait extravaguer, je penſe.

GALATHÉE, *liſant.*

» Je prends, pour te quitter, l'inſtant de ton abſence:
» Pardonne, tout le veut; il m'eut été bien doux
» De t'embraſſer encor, de jouïr en ſilence
» De ta douleur mêlée au plus tendre courroux.
» Mais la gloire m'appelle, elle a pour moi des charmes;
» Que dis-je! elle partage avec toi tout mon cœur:
» Je n'aurais jamais pu réſiſter à tes larmes,
» Et l'amour ne doit point l'emporter ſur l'honneur.

(*Pendant la lecture de cette lettre, Pigmalion du haut du piédeſtal, fait ſigne à Parmenon qu'il lui manque une couronne; & celui-ci lui en donne une en faiſant quelques lazzis. Pigmalion l'arrange ſur ſa tête; Galathée continue.*)

Laiſſe-moi ſeule à ma douleur,
Parmenon, laiſſe-moi m'y livrer toute entière :
Peut-être en y rêvant je pourrai la calmer.

SCENE V.

GALATHÉE, PIGMALION *ſur le piédeſtal.*

GALATHÉE, *regardant la fauſſe Statue.*

La voilà donc cette inſenſible pierre,
Qu'en faiſant certaine prière,
En homme je puis transformer !
Je veux... Non, étouffons un deſir téméraire,
Autant qu'à mon amour, à ma gloire contraire.
Nul, hors Pigmalion, n'a droit de me charmer :
A lui ſeul je veux plaire. Au lieu de l'animer,
Détruiſons-la, cette Statue :
Que ma main à la déformer,
A la défigurer hardiment s'évertue !
Oui, mon devoir l'exige : allons, ferme ! mon bras !
Frappons, ſans que rien me retienne
Ce beau chef-d'œuvre d'Alcamène !
Ebrêchons ces contours ſi fins, ſi délicats !...

(*Elle s'approche de la fauſſe Statue, le maillet d'une main, & le ciſeau de l'autre, & ſe diſpoſe à la frapper.*)

Quoi ! de Pigmalion je vais briſer l'image !
Cette image ſacrée, objet de mon hommage,
Dont l'aſpect ſeul adoucit mon tourment,
Dont l'aſpect ſeul me dédommage
De l'abſence de mon Amant !
Ah ! plutôt que de la détruire,
Je voudrais la multiplier.
Il me vient une idée, & le Ciel me l'inſpire :
Que je dois l'en remercier !
Un Prêtre de Minerve, un vieillard vénérable,
Que les ſecrets de ſon Art redoutable
Ont rendu le rival de la Divinité,
M'a fait préſent, pour prix de l'hoſpitalité,
D'un cryſtal merveilleux, magique, inconcevable,
Où chaque objet eſt ſi bien répété,
Que par un charme inexprimable,
On confond le menſonge avec la vérité,
On prend l'illuſion pour la réalité.
Je vais quérir ſoudain ce cryſtal admirable :
Il ne me rendra point mon cher Pigmalion ;
Mais il me doublera ſon image adorable,
Et mon cœur a beſoin de cette illuſion,
Pour adoucir le chagrin qui l'accable.



SCENE VI.

PIGMALION *ſeul, deſcendant du piédeſtal.*

D'UN aſſez grand danger, vraiment je ſuis ſorti !
De ſa nature un marbre eſt impaſſible ;
Sous les coups du maillet terrible,
Pour la première fois la nature eût menti,
Et Galathée eût trop ſenti
Que je n'étais rien moins qu'une pierre inſenſible.
C'eſt pour multiplier l'objet de ſes amours,
Qu'elle va d'un miroir emprunter le ſecours.
Que ſon ame en eſt un, pour moi, clair & fidèle.
J'y lis que rien jamais ne m'éloignera d'elle.
Mais ne vais-je point abuſer
De cette ardeur dont je la vois épriſe ?
Non. Je veux ſeulement jouïr de ſa ſurpriſe :
Il eſt permis de s'amuſer.

(*Il remonte ſur le piédeſtal.*)



SCENE VII.

GALATHÉE, *un miroir à la main;*
PIGMALION, *ſur le piédeſtal.*

GALATHÉE, *au miroir.*

D'UNE manière avantageuſe,
D'abord tâchons de te placer.
Tiendras-tu là ? Voyons. Oui : la place eſt heureuſe ;
Mais ne vas pas au moins tomber & te caſſer.

(*Elle ſuſpend le miroir à une branche d'arbre, de manière que Pigmalion puiſſe ſe voir dedans, ſans ceſſer d'être vu du Spectateur.*)

Le preſtige opère d'avance.
Voilà Pigmalion ! oui : voilà mon Amant !
Je ſuis à ſes côtés ! Ciel ! quel tableau charmant !
C'eſt celui de l'amour, celui de l'innocence.
Mais, que vois-je ? O prodige ! O miracle imprévu !

(*Pigmalion ſourit.*)

La Statue ! ... On dirait ... Que faut-il que j'en penſe ?
On dirait ... O Ciel ! qu'ai-je vu ! ..
Que vois-je encor ! d'un aimable ſourire
Sa bouche eſt embellie : un léger mouvement

A paru dans ſes yeux où naît le ſentiment.
La Statue à coup sûr reſpire.

(*Elle ſe tourne avec précipitation vers la fauſſe Statue ; & la regarde attentivement*).

Non. J'étais le jouet d'un charme ſéducteur :
La Statue eſt toujours dans la même poſture ;
Le calme eſt ſur ſes traits, le trouble dans mon cœur.

(*Au miroir.*)

Le voilà, je crois, l'enchanteur
D'où provient toute l'impoſture !
Puiſqu'il trompe ainſi mon deſir,
Qu'il faſſe ailleurs briller ſon preſtige infidèle !
Je n'en veux plus : une peine réelle
M'afflige moins qu'un faux plaiſir.

(*Elle jette le miroir, & ſe promène quelque-temps d'un air agité.*)

Me voilà condamnée à vivre avec un marbre,
Et cela durera peut-être un ou deux ans.
L'heureux deſtin ! Le joli paſſe-temps !
Autant vaudrait-il être un arbre.
Ah ! loin de m'expoſer à ce cruel tourment,
Animons la Statue : eſt-ce un crime ſi grand ?
Je ne prétends donner la vie
A ce nouveau Pigmalion,
Que pour faire avec lui la converſation,
Qu'afin de vivre en compagnie.

Mais ce Pigmalion, si ressemblant au mien,
N'étant plus une pierre, aura des sens, une ame,
Les Dieux le formeront, sans qu'il lui manque rien:
Ils en feront un homme, & je suis une femme.
S'il avait quelqu'envie en effet de m'aimer,
Comme cela me ferait rire!
Combien je me plairais à causer son martyre!
L'aspect des malheureux ne saurait me charmer;
Mais pour le coup, la raison, la justice,
Autoriseraient ma rigueur.
Au vrai Pigmalion, seul maître de mon cœur,
Je dois offrir le faux en sacrifice.
Je dois immoler tout à ma fidélité;
Rien ne m'arrête plus, puisse la Déïté,
Que je vais implorer sous cet heureux auspice,
Prêter à mes accens une oreille propice!

(*Elle chante les Vers suivants.*)

Il faut changer les loix du sort:
Il faut donner la vie à ce marbre insensible.
A Vénus rien n'est impossible,
Voudra-t-elle pour moi faire cet effort?

PIGMALION, *contrefaisant l'écho, mais si doucement, que Galathée ne peut l'entendre.*

Fort.

GALATHÉE, *continuant de chanter.*

« Ta puissance que je reclame
» D'un marbre inanimé fit éclore une femme:

» O Vénus ! à mon tour j'implore ta faveur :
» Rends Pigmalion à ma flamme,
» Tu feras naître dans mon ame
» Plus de plaisir que de terreur.

PIGMALION, *contrefaisant l'écho d'une voix plus forte.*

Erreur.

GALATHÉE.

Qu'entends-je ? Quelle voix a frappé mon oreille ?
Est-ce Vénus qui me répond ?
Non. Cette voix est trop pareille
A celle du Mortel... Hélas ! tout me confond.
S'il n'était pas absent, je croirais... Qu'elle est tendre
Cette voix ! Puisse-t-elle encor se faire entendre !

(*Elle s'avance au fond du Théâtre, & chante de nouveau ces Vers.*)

O Vénus ! à mon tour j'implore ta faveur :
Rends Pigmalion à ma flamme,
Tu feras naître dans mon ame
Plus de plaisir que de terreur.

(*Une voix contrefaisant l'écho derrière le Théâtre.*)

Erreur.

GALATHÉE.

Malheureuse !... Le Dieu dont je porte les chaînes
M'environne d'illusions,
Et pour des vérités, m'offre des fictions.

C'est

C'eſt l'écho des roches lointaines
Qui vient de répondre à ma voix,
Et je n'entends, & je ne vois
Que Pigmalion ſeul : en dépit de l'abſence
Pigmalion en tout lieu me pourſuit :
Pendant le jour, c'eſt à lui que je penſe,
J'y rêverai pendant la nuit.

(Elle regarde la Statue.)

Mais voyons un peu la Statue.
J'ai beau la regarder, rien encor ne remue :
Que dis-je! un voile épais vient d'obſcurcir les airs !
A travers ces palmiers, brillent de longs éclairs,
Le tonnerre a grondé dans la voûte éternelle :
Ah! j'ai commis un crime, en voulant animer
Ce marbre déteſtable ; & contre une infidèle,
C'eſt le Ciel qui vient de s'armer.
Mon coupable deſir excite la tempête,
A ſa fureur tâchons de dérober ma tête.

(Elle ſort de la Scène en déſordre, le tonnerre ceſſe de gronder.)



SCENE VIII.

PIGMALION *ſeul, deſcendant du Piédeſtal.*

Le tonnerre gronde à propos:
Rien n'eſt plus fatiguant qu'un éternel repos.
Je n'en puis plus. Toujours dans la même attitude!
Oh! finiſſons: le ſupplice eſt trop rude.
D'ailleurs à Galathée il faut tout découvrir,
C'eſt aſſez s'amuſer de ſon inquiétude.
Que ſon trouble m'a fait plaiſir!
Que j'aime ſa tendre colère
Contre mon prétendu rival!
Elle va me traiter fort mal:
C'eſt le vrai moyen de me plaire.
Je ſouhaite qu'à mon ardeur
Elle ne laiſſe pas les moindres eſpérances:
Son courroux fera mon bonheur,
Et ſes rigueurs pour moi, feront des jouiſſances.
Je crois l'entendre revenir.
Pour changer enfin de poſture,
Voici fort à propos un ſiège de verdure
Où je vais feindre de dormir.

(*Il ſe met ſur un banc de gazon.*)

SCENE IX.

GALATHÉE, PIGMALION, *feignant de dormir ſur un banc de gazon.*

GALATHÉE.

Il faut avoir bien de l'audace
Pour revenir ici braver les Dieux !
C'eſt un charme ſecret qui m'attire en ces lieux,
C'eſt la ſtatue... O Ciel ! elle a changé de place,
Elle a quitté le Piédeſtal.
Ah ! c'en eſt fait. Vénus, exauçant ma prière,
En homme aura changé la pierre.
Je ne me trompe point... O prodige fatal !...
Le voilà !.. Plus je l'enviſage,
Plus je crois voir celui qu'idolâtre mon cœur :
C'eſt là ſa taille, ſon viſage,
Il eſt charmant... Il eſt... Il eſt à faire peur !
Je ne ſais... Il me prend des accès de fureur....
Si j'avais à préſent mes flêches.... Inſenſée.
Un tel projet doit-il entrer dans ma penſée ?
Dois-je ainſi me mettre en courroux
Contre un objet que je mépriſe ?
Il eſt indigne de mes coups.
A cette reſſemblance, une autre ſerait priſe.

Une autre... Il faut que je lui dise
Que d'une vaine illusion,
Je sais défendre un cœur tout à Pigmalion;
Approchons, je crois qu'il sommeille;
Comment lui dire?... Il faut que je l'éveille
Oui; sans attendre plus long-temps,
Il faut lui dévoiler mes moindres sentiments.
Seigneur...

PIGMALION, *feignant de s'éveiller.*

Dieux! quel objet se présente à ma vue!
Il porte dans mon ame une joie imprévue.

GALATHÉE.

Je vois à votre joie, à votre étonnement,
Que vous me trouvez fort jolie.

PIGMALION.

Vous êtes, pour mes yeux, l'objet le plus charmant,
Le plus...

GALATHÉE.

Eh bien! j'en suis ravie,
Et vous m'aimez probablement.

PIGMALION.

Oui, je sens que je vous adore.

GALATHÉE.

Eh bien! j'en suis ravie encore,
Moi, je vous hais mortellement.

PIGMALION.

Un tel difcours me met en peine :
Apprenez-moi ce que c'eft que la haine.

GALATHÉE.

C'eft le contraire de l'amour.

PIGMALION.

Je ne vous entends pas.

GALATHÉE.

C'eft clair comme le jour.
Ecoutez-moi : tenez, avant que d'être un homme,
Vous étiez ce qu'ici l'on nomme
Une Statue, & fur ce piédeftal
Vous figuriez tant bien que mal ;
Enfin, vous n'étiez qu'une pierre.
C'eft moi, qui par une prière,
Qu'a fuivie un prompt repentir,
Vous ai fait transformer en homme. A l'inftant même,
Je voudrais que le Ciel, propice à mon defir,
Vous fît pierre redevenir :
J'en aurais une joie extrême ;
Voilà ce que c'eft que haïr.

PIGMALION.

La définition, pour moi, n'eft plus obfcure ;
Et de vos fentiments, j'aurais tort de douter.

GALATHÉE.

Si fur le piédeftal vous vouliez remonter,

J'imagine, je conjecture, . . .
Que peut-être les Dieux . . . .

PIGMALION.

Exauçant vos souhaits ;
Me feraient devenir marbre comme j'étais.

GALATHÉE.

Je le desire autant que je l'espère.

PIGMALION.

Eh bien ! il faut vous satisfaire :
Je vais . . . .

(Il fait quelques pas vers le piédestal.)

GALATHÉE.

Non, arrêtez.

PIGMALION.

Vous retenez mes pas ?

GALATHÉE.

Oui ; j'ai pitié de vous. Vous avez été pierre
Assez long-temps.

PIGMALION.

Vous voulez mon trépas.

GALATHÉE.

Non. Je vous laisse la lumière,
Pourvu que de vos feux vous ne me parliez pas.
Votre amour offense ma gloire ;
Je le répète : je vous hais :

Et si vous persistez à m'aimer, désormais
Je vous haïrai plus : vous pouvez bien le croire.

PIGMALION.

Etrange aveuglement ! . . . Et pourquoi me haïr
Alors que je suis votre ouvrage ?

GALATHÉE.

C'est que du seul mortel que je doive chérir
Vous êtes la parfaite image ;
Que vous avez ses traits, le même son de voix ;
Que je pense le voir, alors que je vous vois ;
Et que plus je suis exposée
A vous confondre avec Pigmalion,
Plus je dois me conduire en personne avisée,
Pour éviter toute distraction.

PIGMALION.

L'image d'un époux n'a donc rien qui vous charme ?

GALATHÉE.

Je goûte, en la voyant, le plaisir le plus doux :
Mais un portrait qui parle & qui marche, entre nous,
Est fait pour causer quelqu'alarme.

PIGMALION.

Je vois à cet aveu si rempli de candeur,
Que c'est Pigmalion qui seul a votre cœur ;
Que vainement j'ose y prétendre.

GALATHÉE.

Oui : mon amour pour lui ne saurait se comprendre.

PIGMALION.

Le croyez-vous payé d'un ſincère retour,
Et que ſa flamme égale mon amour ?
Le Ciel vous prodigua les charmes
C'eſt peut-être à leur vain éclat
Que Pigmalion rend les armes.
Que mon amour eſt bien plus délicat !
Que mon feu, né de la reconnaiſſance,
M'enchaîne à vous par un plus pur lien !
Pigmalion ne vous doit rien ;
C'eſt de vous que je tiens ma nouvelle exiſtence.
Peut-être il n'aime en vous que la beauté ;
Et ſon feu paſſager, qu'elle ſeule a fait naître,
Avec elle bientôt s'envolera peut-être.
Tout me fait un devoir de la fidélité.

GALATHÉE.

Tout à Pigmalion, tout m'enchaîne de même ;
Tout me fait une loi d'aimer celui que j'aime.
Ainſi que vous, je fus un bloc long-temps :
Je le ſerais peut-être encore,
Si de Pigmalion l'amour & les talents
D'un bloc ne m'euſſent fait éclore.
C'eſt lui qui m'a créé des ſens,
C'eſt de lui que je tiens une ame ;
C'eſt à lui que je veux conſacrer ſes préſents.
Le marbre enfin, qui fit naître ſa flamme,
Doit l'en récompenſer à préſent qu'il eſt femme.
Je m'embarraſſe peu qu'il ſe laiſſe charmer

Par quelque nouvelle Bergère :
Mon bonheur eſt de lui plaire,
Mon devoir eſt de l'aimer.

PIGMALION.

Pourquoi donc cherchez-vous à redoubler mes peines!
J'ignore encor ſi les ingrats
Sont punis par les loix humaines;
Mais je crois que le Ciel ne leur pardonne pas.
Eh bien ! vous me forcez à l'être,
Quand vous m'ordonnez d'étouffer
Un feu dont je ne ſuis pas maître,
Et dont même les Dieux ne pourraient triompher.
En vous obéiſſant, cruelle, je les bleſſe,
Ces Dieux dont la juſtice approuve ma tendreſſe:
Voulez-vous voir ſur moi s'appeſantir leurs bras?
C'eſt le ſort qui m'attend. Voulez-vous voir la foudre
Réduire votre ouvrage en poudre,
Et peut-être ſur vous retomber en éclats?

(*Il tombe à ſes genoux.*)

Etre, à qui je dois tout! Etre vraiment céleſte!
Etre, par qui le jour eſt venu m'éclairer,
Ah! permets-moi de t'adorer,
Ou reprends ton préſent funeſte.

GALATHÉE, *avec attendriſſement.*

Levez-vous : de vos maux j'ai pitié, je le ſens;
Je voudrais les guérir, & ne puis que les plaindre:
J'aime Pigmalion, j'ignore l'art de feindre,

Et je ne changerai jamais de ſentiments.

PIGMALION, *à part.*

Mon triomphe eſt complet : ô fortunés moments !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PARMENON, *déguiſé.*

PARMENON, *à la cantonade, d'un ton emphatique.*

PEUPLE, attendez-moi là. Dans ces lieux redoutables,
Que les Dieux immortels viennent de conſacrer
Par des prodiges mémorables,
Un Prêtre de Vénus a ſeul le droit d'entrer.

(*Avec courroux, comme ſi le peuple voulait entrer malgré lui.*)

Eh quoi ! vous y voulez malgré moi pénétrer ?
Demeurez, malheureux ! ou craignez d'attirer
Le courroux de Vénus ſur vos têtes coupables.

(*A Pigmalion.*)

N'êtes-vous pas, Seigneur, ce marbre que les Dieux
Viennent d'animer ?

PIGMALION.

C'eſt moi-même,
Si j'en crois le rapport, que m'a fait en ces lieux
Cette Beauté qui me hait & que j'aime.

PARMENON, *à Galathée.*

Ce myſtère par vous lui fut donc révélé ?

GALATHÉE.

Oui : j'ai prié les Dieux. Les Dieux m'ont entendue ;
Dans le marbre à ma voix la vie eſt deſcendue,
J'ai dit, & le marbre a parlé.

PARMENON, *à Pigmalion.*

Eh bien, Seigneur, ſoyez prêt à me ſuivre.

GALATHÉE, *vivement.*

Emmenez-le bien loin d'ici,
Mon unique deſir eſt que l'on m'en délivre.

PARMENON, *à Galathée.*

Vous pourriez bien toujours ne pas parler ainſi.
(*A Pigmalion, lui préſentant une couronne.*)
De Tyr recevez la couronne ;
Elle eſt à vous, l'oracle vous la donne,
Et rien ne peut changer ſes décrets abſolus :
Par ma bouche, le Ciel aujourd'hui vous ordonne,
De remplacer notre Roi qui n'eſt plus.
Le Trône vous attend, aux regards de ſon Maître
Tout votre peuple eſt là, qui brûle de paraître.

PIGMALION.

Ciel ! d'où peut me venir ce bienfait glorieux ?

PARMENON.

Un jour vous le ſaurez peut-être ;
En attendant, ſuivez l'ordre des Cieux.

PIGMALION, *à Galathee.*

Eh bien ! l'éclat du rang ſuprême
Pour vous n'a-t-il rien de flatteur ?
Et me préférez-vous toujours un vil Sculpteur ?

GALATHÉE.

Garde, garde ton diadême,
Penſes-tu que pour lui je veuille abandonner
L'unique objet de mon amour extrême ;
Témoin de cet amour, peux-tu le ſoupçonner ?
Pigmalion m'eſt cher cent fois plus que le Trône :
Adieu, je vais le joindre à Babylone ;
Ce n'eſt que ſur ſon cœur que je prétends régner.

PIGMALION, *lui laiſſant faire quelques pas.*

Arrête, Galathée !

GALATHÉE.

O ſurpriſe ! O prodige !
Comment peut-il ſavoir mon nom ?

PIGMALION.

Vois à tes pieds Pigmalion.

GALATHÉE.

Il eſt ſi loin ! ſi loin !

PIGMALION.

Il eſt préſent, te dis-je ;
C'eſt ton amant, c'eſt ton époux,
Qui dans ce moment même embraſſe tes genoux :

Pardonne-lui ſon ſtratagême ;
Pouſſé d'un deſir curieux,
Pour éprouver celle que j'aime
J'ai feint d'abandonner ces lieux.

GALATHÉE.

J'aurais dû m'en douter, lorſque ſur ta figure
J'ai cru tantôt voir un ſouris menteur.

PIGMALION.

Ce n'était point une impoſture,
Pardonne : alors la créature
S'eſt en effet mocquée un peu du créateur.

GALATHÉE.

Mais d'Alcamène où donc eſt la Statue ?

PIGMALION.

Sur ces gazons nos mains l'ont abattue.

(Il la montre renverſée dans la couliſſe.)

GALATHÉE.

Tu n'es donc pas un Roi ?

PIGMALION.

Non, je ne le ſuis pas,
Et ne regrette point le Trône.
Cette palme des Arts qui me ſert de couronne,
Plus que celle des Rois a pour moi des appas.
L'unique bonheur où j'aſpire,
Eſt d'être au rang de tes Sujets,
De t'obéir toujours, & de n'avoir jamais
Que mon attelier pour empire.

Que m'importe le vain éclat
Que procurent les diadêmes?
Qu'ai je besoin d'un Peuple, d'un Etat?
Je suis plus que Roi quand tu m'aimes.

GALATHÉE.

Cet homme-là pourtant, offre à mes yeux,
Tous les dehors sacrés d'un Ministre des Dieux.

PARMENON, *ôtant la fausse barbe.*

Regardez-moi de près, & vous pourrez connaître,
Que la barbe & l'habit ne font pas seuls le Prêtre.

GALATHÉE.

O Ciel! c'est Parmenon!

PIGMALION.

C'est lui-même. Il a pris
Cet habit par mon ordre, il faut lui faire grace
En faveur de mes feux.

GALATHÉE.

Mais cette populace
Qui le suivait ....

PIGMALION.

Ton œil surpris
La cherche vainement. Il parlait à des arbres.

(*Avec une raillerie douce.*)

Ton Art s'étend plus loin, tu fais vivre des marbres.

FIN.

LES BRACELETS.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Elle donnait non-ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquait tout enſemble, & le mépris du don, & l'eſtime de la perſonne.

BOSSUET, *Oraiſon Funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans.*

PRÉFACE.

Je fais toujours enſorte que le but moral de mes Comédies ſoit clairement exprimé dans l'Epigraphe que je leur donne; & je le dis une fois pour toutes, afin de n'être jamais obligé de compoſer de Préface. Le paſſage de Boſſuet, que j'ai placé à la tête de celle-ci, annonce que c'eſt une leçon de bienfaiſance; & tant pis pour moi, ſi la Pièce ne parle pas auſſi-bien que l'Epigraphe.

Lorſque je dérogerai à la réſolution que j'ai priſe de ne point faire de Préface, ce ne ſera jamais que pour me faire mieux entendre.

ACTEURS.

M. LE BARON D'ORCÉ.

ANGÉLIQUE.

VALERE.

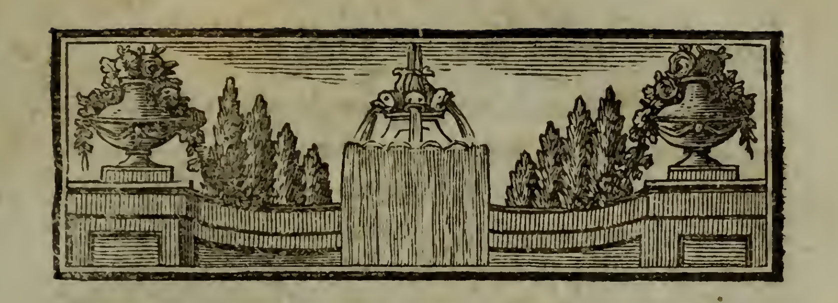
ROSE.

COLETTE.

LUCAS.

La Scène eſt à la Campagne.

LES



LES BRACELETS,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Sallon. D'un côté on voit un Clavecin & des papiers de Musique ; de l'autre, une table sur laquelle sont quelques papiers épars, & un cabaret de porcelaine. Angélique appuyée sur son Clavecin, en regarde les touches avec ennui, & se lève en disant.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, *seule.*

QUE la Musique est une sotte chose !.. Voilà un gros quart-d'heure que je suis après cet air, sans pouvoir l'exécuter. Il est de Rameau : cet homme était un Géomêtre, plutôt qu'un Musicien ; il a fait de l'Algèbre. Qu'une autre se tue à le déchiffrer ! Pour moi j'y renonce.

(*Elle s'approche de la table où sont les dessins.*) Voyons un peu cette tête que j'avais commencée, elle a un grand caractère. Comme tout est prononcé dans cette figure ! On m'a dit qu'elle représentait celle de Socrate : ce grand Philosophe ! (*Elle jette le dessin.*) Il était bien laid ! (*Voyant paraître Valere avec Rose* : ah ! . . . (*Elle sort.*)

SCENE II.

VALERE, ROSE.

VALERE.

Tu vois comme elle me fuit ! Tu ne lui as point parlé de moi ?

ROSE.

Si fait. (*Elle s'en va.*)

VALERE.

Ecoute un moment.

ROSE.

Je n'ai pas le temps. (*Elle s'en va.*)

VALERE.

Rose, tiens. Voilà une bague, qui je crois, t'ira bien.

ROSE, *revenant.*

Qu'avez-vous à me dire ? Parlez.

VALERE.

Tu vas trouver Angélique.

ROSE.

Oui.

VALERE.

Eh bien ! Dis-lui qu'il exiſte un homme qui l'adore : dis-lui qu'il n'aſpire qu'après le moment de lui déclarer ſa paſſion : Peins-lui les tourments, les tranſports de cet homme, d'une manière un peu attendriſſante : dis-lui qu'il ſouffre beaucoup, qu'il ſe meurt, & qu'il ſera bientôt mort s'il ne trouve les moyens de lui plaire ; & ſi par haſard elle te demande quel eſt cet homme, apprends-lui que c'eſt Valere.

ROSE.

Et ſi elle ne me demande rien ?

VALERE.

Tu le lui diras toujours.

ROSE.

Des tranſports, des tourments ... tous ces grands mots l'effrayeraient. Sans lui parler de cela, je la préviendrai en votre faveur ; laiſſez-moi faire.

VALERE.

Ecoute : voilà Monſieur le Baron, reſte avec moi pour m'aider à le fléchir.

ROSE.

Volontiers.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORCÉ.

M. D'ORCÉ.

Eh bien ! Valere, avez-vous vu ma fille ?

VALERE.

Oui: mais ſans pouvoir lui parler : car auſſi-tôt qu'elle m'a apperçu, elle s'eſt miſe à fuir, comme ſi j'euſſe été un monſtre.

M. D'ORCÉ.

Voilà comme elle eſt depuis ſa ſortie du Couvent : rien ne peut l'humaniſer; on dirait que les hommes lui font peur. Je l'ai amenée à la campagne uniquement pour l'égayer, vous nous y avez ſuivis dans cette intention : elle s'échappe à nos regards, & va rêver ſeule dans ſa chambre.

VALERE.

Accoutumée à la ſolitude & au recueillement, peut-être cherche-t-elle à reprendre ſes habitudes.

M. D'ORCÉ.

Elle eſt plus que ſolitaire : elle eſt triſte, inquiette : ſa mélancolie me gagne quelquefois, & m'afflige toujours.

VALERE.

La mélancolie eſt aſſez commune à ſon âge.

M. D'ORCÉ.

Elle aime beaucoup les Romans & le thé, qui viennent d'Angleterre. Elle prend ſouvent de l'un, & lit beaucoup les autres. Quelquefois je les lui arrache des mains, tout mouillés de ſes larmes : enfin, je ne ſuis point tranquille ſur ſa ſanté, & j'ai envie de conſulter les Médecins.

ROSE.

Vous avez donc envie de la rendre malade.

M. D'ORCÉ.

Non, mais à coup sûr elle l'eſt.

ROSE.

Non : elle ſe porte bien.

M. D'ORCÉ.

J'attends une compagnie nombreuſe & choiſie, & j'eſpère que cela pourra la diſſiper.

ROSE.

Tout cela n'y fera rien, non plus que les Médecins ; c'eſt un époux qu'il lui faut. Ecoutez-moi, Monſieur, l'âge de votre fille eſt celui où le cœur commence à avoir ſes beſoins : l'inquiétude & le mal-aiſe qu'elle éprouve, ne viennent que de cette cauſe. Je puis en parler ſavamment, car j'ai eu long-temps la même maladie.

M. D'ORCÉ.

Tu devrais l'avoir encore; car tu n'as jamais été mariée.

ROSE.

Croyez-vous donc qu'il n'y ait que les maris qui guériſſent ce mal ? Il eſt des Charlatans en amour comme en médecine, qui font quelquefois des cures merveilleuſes. Mais Mademoiſelle Angélique ne doit point être livrée aux Charlatans : il lui faut un Docteur qui ait pris ſolemnellement tous ſes grades : & je crois avoir trouvé ſon homme. Angélique eſt votre unique fille, vous l'aimez beaucoup.

M. D'ORCÉ.

Je n'ai rien de plus cher au monde.

ROSE.

Vous ne voulez point gêner ſes inclinations.

M. D'ORCÉ.

Je ne veux que ſon bonheur.

ROSE.

Si par haſard elle ſe choiſiſſait un époux parmi les jeunes gens qu'elle voit, vous ne le déſapprouveriez pas ?

M. D'ORCÉ.

Non. Pourvu que ſon choix fût digne d'elle & de moi.

ROSE.

Oh! je lui connais trop de diſcernement pour qu'elle ſe trompe là-deſſus.

M. D'ORCÉ.

Eh bien ! A quoi peut aboutir ce préambule ?

VALERE.

Eh ! Monſieur, ne le voyez-vous pas ? J'aime Angélique, je l'adore, je ne vois qu'elle par-tout, je ne penſe qu'à elle ; je ne reſpire que par elle & que pour elle ; mon exiſtence dépend d'un de ſes regards. Permettez-moi de tomber à ſes pieds, de lui dévoiler mes ſentiments, de lui jurer un amour inviolable, éternel ; & ſi elle le partage, ne vous oppoſez point à mon bonheur.

M. D'ORCÉ.

Ah ! c'eſt vous-même qui voulez être le Médecin ? Je vous ſais gré de la confiance que vous avez en moi ; elle mérite une récompenſe. Aimez Angélique : je vous la donne, ſi vous parvenez à vous en faire aimer : mais je retire ma parole, ſi elle rejette votre amour.

VALERE.

Ah ! Monſieur, vous me comblez de joie. Je voulais votre conſentement, voilà tout, je me charge du reſte.

M. D'ORCÉ.

Voici Angélique, je vais vous préſenter.



SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

M. D'ORCÉ.

MA fille, voici Valere que je vous présente. Vous aimez les Arts, il les cultive, il pourra vous diriger dans vos études agréables, & hâter même vos succès. Je veux que vous le consultiez de temps en temps ; & sur-tout, que vous ne le fuyiez point d'un air effrayé, comme vous avez fait tantôt.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai, mon père.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, ROSE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

ROSE, approchez-moi ce fauteuil, je me sens extrêmement fatiguée.

VALERE.

D'où peut venir cette lassitude, Mademoiselle?

ROSE.

De trop de repos. Si vous ſaviez la vie que nous menons, vous ne feriez pas cette demande. Mademoiſelle ſe couche de bonne heure, ſe lève quand le ſoleil a fait preſque la moitié de ſon tour ; prend un livre, ſe jette dans une bergère, parcourt le volume en bâillant, ſe lève encore, s'approche d'une glace, calomnie toute ſa perſonne, ſe trouve les yeux battus & le teint pâle, tandis qu'il n'en eſt rien. Pour lui complaire, je lui dis : il eſt vrai, Mademoiſelle, que vous êtes preſque laide ce matin, un peu de toilette vous rendrait vos graces. Un peu de toilette.... Ces mots irritent Mademoiſelle, elle n'en veut point faire, elle la déteſte, elle n'a pas même la coquetterie de l'innocence; & moi, j'enrage de voir qu'elle peut s'en paſſer, parce qu'il faut que je reſte comme elle, les bras croiſés.

VALERE.

Combien tu m'affliges par ces récits ! Je voudrais bien pouvoir apporter quelque remède à l'inquiétude de Mademoiſelle Angélique.

ROSE.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur, apprenez le reſte, je vous prie. Monſieur le Baron eſt la bonté même : ſon Fermier a une petite fille, nommée Colette : diriez-vous qu'il l'a miſe au ſervice de Mademoiſelle, uniquement pour avoir le plaiſir de lui payer des gages ? C'eſt une eſpèce d'aide que l'on m'a donnée : mais à quoi me ſervira-

t-elle ? On ne peut aider que les gens qui travaillent, & moi je ne fais rien, & je n'ai rien à faire.

ANGÉLIQUE.

N'eſt-ce donc rien que de parler toujours ? C'eſt votre occupation tant que la journée dure.

ROSE.

J'en ſuis fâchée, Mademoiſelle, mais il faut que je diſe votre conduite à Monſieur. Je la dirais à tout le monde pour vous en faire changer. A l'heure du dîner, Mademoiſelle deſcend, ſe met à table, mange nonchalamment quelques morceaux, mais ne dîne point. Voici où ſe paſſe l'aprè--dinée. Là, on fait mugir un inſtrument d'un ton bien triſte, bien lugubre, bien lamentable.... Ici, on deſſine la tête d'un vieillard rébarbatif.... Quelquefois auſſi, j'y vois tracer des lignes, des cercles, qui reſſemblent au grimoire ; & je crois qu'on veut évoquer les morts, afin de rendre ce ſéjour tout à-fait inhabitable.

VALERE.

Toutes ces choſes-là te ſemblent triſtes, ſans doute, par la manière dont Mademoiſelle les fait ; mais elles ſont la ſource de mille plaiſirs.

ROSE.

Ce n'eſt pas tout. Le ſoir on va rêver ſeule dans une allée bien ſolitaire : on entend le murmure d'un ruiſſeau, le chant d'un hibou : on les écoute attentivement, & on revient dire qu'on a entendu un concert merveilleux.

On rentre dans le Sallon ; & s'il y a du monde, on fait comme le hibou, on s'enfuit sans rien dire dans sa retraite, d'où l'on ne sort plus jusqu'au lendemain. Dites-moi, Monsieur, s'il est possible de vivre de cette manière ? Pour moi, je n'y tiens plus, je sèche sur pied, je me meurs.

VALERE.

Eh bien ! moi, je vais te rendre à la vie : je veux être ton Orphée. (*Il s'approche du Clavecin, & commence un air fort gai.*)

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Dieu, Monsieur, laissez le Clavecin, il m'est insupportable aujourd'hui. J'ai grand mal à la tête, & vous l'augmenteriez.

VALERE.

Pardon, belle Angélique : je ne connaissais point votre mal. Il est vrai que le bruit peut le redoubler. Ce livre que je vous ai apporté l'autre jour, comment l'avez-vous trouvé ?

ANGÉLIQUE.

Maussade. C'est une critique fort gaie des livres qui font pleurer : il m'a attristée horriblement.

ROSE, *à part.*

Cette fille-là pleure de ce qui fait rire les autres.

VALERE.

Vous êtes la seule sur qui il ait produit cet effet. (*Il*

s'approche de la table où sont les dessins.) Rose avait raison ; voilà une tête fort sévère. Pourquoi vous exercer sur de pareils modèles ? Ce sont les Amours, ce sont les Graces qu'il vous faut peindre. Voilà du moins les études que je vous donnerais à copier avant de tracer votre image.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous n'aurez pas cette peine, car je suis si mécontente de tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, que je veux le jetter au feu.

VALERE.

Connaissez-vous cette nouvelle Arriete de l'Opéra-Comique, qu'on chante par-tout ? C'est un *Allegretto*. Je crois l'avoir dans ma poche ; elle irait bien à votre voix, si vous vouliez la chanter.

ROSE.

Un *Allegretto* ! Oh ! cela ne nous convient pas. Il nous faut des *Adagio*.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai dit que le bruit m'incommodait, & j'en ferais en chantant. Je vois que vous vous donnez beaucoup de peine pour m'amuser, je vous en remercie ; mais elle est inutile. Je vous ai dit que j'avais la migraine, & quand ce mal me tient, tout ce qu'on fait pour m'égayer me donne de l'humeur.

VALERE.

Eh bien ! Mademoiselle, je vous laisse. (*A part.*) Cette fille est inconcevable.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Eh ! pourquoi, Mademoiselle, congédier ce jeune homme de la sorte ? Il vous aime, & vous l'avez affligé.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu ? J'ai des chagrins, je suis inquiète, & dans cet état je ne peux voir personne. Mais tu dis que Valere m'aime !

ROSE.

Vous avez des chagrins ! Et quels sont-ils, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore : mais je sais bien que dans ce moment je ne suis pas contente.

ROSE.

Je le crois, Mademoiselle, je le crois. Voulez-vous que je vous en dise la raison ?

ANGÉLIQUE.

Peux-tu la savoir mieux que moi ?

ROSE.

Oh ! sûrement, je la sais. Vous aimez ... & voilà d'où viennent vos chagrins.

ANGÉLIQUE.

J'aime! Tu es folie, ma pauvre Rofe, jamais conjecture n'a été plus fauffe que la tienne. Va, je t'affure que mon cœur eft fort tranquille.

ROSE.

Vous n'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Non: certainement; & qui voudrais-tu que j'aimaffe?

ROSE.

Je voudrais que ce fût Valere, par exemple.

ANGÉLIQUE.

Valere! je le vois avec plaifir, mais je ne l'aime point.

ROSE.

Songez-vous à lui quelquefois?

ANGÉLIQUE.

Bien rarement.

ROSE.

Mais vous y fongez.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je ne fuis pas occupée de chofes effentielles.

ROSE.

Ah! j'entends: vous lui donnez le fuperflu de vos méditations.

ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire par-là ?

ROSE.

Je veux dire, que, lorſque vous avez réfléchi long-temps ſur de graves objets, tels que la Muſique & le Deſſin ; ſi vous avez du temps de reſte, vous l'employez à penſer à lui.

ANGÉLIQUE.

Oui : je crois qu'il vaut autant s'occuper d'un homme, que d'une chanſon ou d'un payſage.

ROSE.

Et la nuit, ſongez-vous encore à lui ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! la nuit je ne fais que rêver.

ROSE.

Et il a part à vos rêves comme à vos méditations ?

ANGÉLIQUE.

Cela eſt vrai : mais tu ſais que les rêves ne dépendent pas de nous ; & ſi j'étais éveillée, je ſuis bien sûre que cela n'arriverait pas.

ROSE, *d'un ton ironique.*

Oh ! ſans doute : vous ſavez commander à vos penſées la nuit comme le jour. Mais dites-moi encore une choſe : quand Valere paraît, ſentez-vous dans votre cœur un certain trouble involontaire ?

ANGÉLIQUE.

Non : mais je ne ſuis pas bien aiſe qu'il s'en aille, quand je ſuis avec lui.

ROSE.

Et cependant, vous venez de le congédier.

ANGÉLIQUE.

Moi ! je l'ai congédié ! Je lui ai dit que j'avais la migraine, cela était vrai ; & il s'eſt en allé, il a eu tort : il pouvait reſter.

ROSE.

Vous lui avez parlé d'un ton ſi froid, que je crains bien que cela ne lui ait fait de la peine.

ANGÉLIQUE.

Oh ! j'en ſerais bien fâchée : ce n'était pas mon intention.

ROSE.

Vous êtes fâchée d'avoir fâché Valere : vous rêvez à lui, vous y penſez, vous ſouffrez quand il vous quitte, & vous ne l'aimez point ?

ANGÉLIQUE.

Non, Mademoiſelle, non, je l'aime point, j'en ſuis sûre ; & je me fâcherai, ſi vous me parlez encore de cet homme-là.

ROSE.

Eh bien ! laiſſons-là les hommes, & parlons du Dieu qui les gouverne... de l'Amour.

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point le connaître.

ROSE.

Et moi je voudrois qu'il fut toujours avec vous. Vous vous ennuyez beaucoup : les jours vous paroiſſent des mois, les mois des années.

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt que trop vrai.

ROSE.

Si vous connaiſſiez l'amour ; les jours, les mois, les années, tout cela volerait ſi vîte ! .. ſi vite !

ANGÉLIQUE, *d'un air diſtrait.*

Crois-tu réellement que Valere m'aime ?

ROSE.

Je l'ignore, Mademoiſelle ; & vous me fâcherez, ſi vous me parlez encore de cet homme-là. Mais j'apperçois la fille du Fermier avec ſon amoureux : je leur avais dit de débarraſſer le Sallon de cette table chargée de deſſins, & du cabaret de porcelaine. Cachons-nous bien vîte dans le cabinet.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi faire ?

ROSE.

Pour écouter leur converſation. Colette & Lucas s'aiment bien tendrement : vous verrez la vérité de ce que je vous ai dit, que les Amans ne s'ennuient jamais.

ANGÉLIQUE.

Nous allons voir. (*Elles ſe cachent toutes deux dans le cabinet.*)

SCENE VII.

COLETTE, LUCAS.

COLETTE, *entre en ſautant, & tenant Lucas par la main.*

ALLONS, Lucas, danſe avec moi ce rigaudon que tu m'as appris, & qui eſt ſi drôle.

LUCAS.

Morguié, je n'avons pas envie de danſer. La ſaiſon de not'bon temps eſt paſſée.

COLETTE.

Et pourquoi, Lucas ?

LUCAS.

Je n'ſommes pas en train.

COLETTE,

Qu'as-tu donc aujourd'hui ? Je te trouve tout foucieux. J'étais comm'ça, moi, avant d't'aimer ; mais depuis que je t'aime, & que je ſuis ſûre que tu m'aimes auſſi, vois-tu, Lucas, rien ne m'inquiète plus. Mon père vient de me gronder, car il aime beaucoup ça. J'ai pleuré, cé qui m'a fait mal, & m'a cauſé un grand chagrin. A préſent que je te vois, tout mon chagrin s'en eſt allé, & je ne me ſouviens plus d'avoir pleuré.

LUCAS.

Je sommes ben comm'ça. Tous mes chagrins disparaissent à ta présence. Aussi, n'est-ce point sur not'sort que je sommes en peine.

COLETTE.

Tu dis que tu es content d'un air si triste!

LUCAS.

Quand on est affligé, ça se fait voir dans tout. Tu ne sais pas où le bât me blesse?

COLETTE.

Explique-toi, mon ami : je m'exposerai à tout pour te secourir. L'autre jour le gros Thomas, que mon père voudrait que j'épousasse, parce qu'il est plus riche que toi; ce vilain homme dit l'autre jour à Monsieur le Baron, qui est fort jaloux de sa chasse, que tu avois tué beaucoup de gibier dans la forêt; & le Baron voulait te faire mettre en prison. Je te défendis, quoiqu'mon père fût là, & je prouvai que tu avais passé à la maison, presque toute la journée qu'on t'accusait d'avoir passée à la chasse. Monsieur le Baron s'appaisa; mais mon père se mit fort en colère de ce que je t'excusais. Tu le sais bien, Lucas.... Dis-moi : ce méchant homme t'aurait-il joué encore quelque mauvais tour? T'aurait-il accusé de quelque chose? — Je suis prête à tout faire pour te tirer d'embarras.

LUCAS.

Tu as le cœur bon, Colette, tu l'as très-bon; mais tu ne peux rien pour mon secours.

COLETTE.

Je ne peux rien! Peut-être... Je puis au moins te consoler.

LUCAS.

Ta consolation & rien, c'est la même chose. Tu sais que nous sommes très-pauvres dans not'village.

COLETTE.

Vous manque-t-il quelque chose?

LUCAS.

Nous manquons presque de tout. Ce n'est pas not'faute assurément; je travaillons sans cesse, tu es à portée de le voir; la paresse n'est pas not'défaut. Mais j'ons un père & une mère que la vieillesse met hors d'état de travailler; leur besoin augmentant avec l'âge, tous mes soins devenions inutiles pour eux.

COLETTE.

Que ne me parlais-tu plutôt? Nous avons un maître si bon! Je lui aurais demandé de l'argent, il m'en aurait donné... Voyons si j'aurai.... (*Elle fouille dans ses poches.*) J'oubliais que je n'en ai point; mais j'ai quelque chose qui vaut mieux que de l'argent: ces bracelets que Mademoiselle Angélique m'a donnés, & que j'ai mis aujourd'hui pour la première fois... Eh bien! Lucas! je te les donne: va les vendre, tu en tireras beaucoup, car ils sont bien beaux.

LUCAS.

Morguié Colette, ta bonté me fait tant de plaisir

qu'elle m'attendrit quasi jusqu'aux larmes. Va : garde tes bracelets, ils ne sont pas d'un assez grand prix, pour chasser la misère de chez nous.

COLETTE.

Qu'est-ce que tu dis, Lucas ! Je ne les troquerais pas pour le Château de Monsieur le Baron.

LUCAS.

Ils te servont de parure : tu les aimes beaucoup.

COLETTE.

Oh ! oui. J'étais la seule dans le village qui en eût comm'ça.

LUCAS.

Eh bien ! Gardes-les encore un coup, je t'ons la même obligation que si je les avais acceptés.

COLETTE.

Je veux que tu les prennes ; & si tu les refuses, je t'avertis que tu me feras beaucoup de peine.

LUCAS.

Mais je n'en ons pas besoin.

COLETTE.

Méchant ! Je croyais que tu m'aimais, mais je vois que je m'étais trompée.

LUCAS.

Ah ! tu te fâches, Colette ! Morguié, ce reproche m'a fait presqu'autant de peine que la misère de mes parents.

COLETTE.

Eh bien ! Je t'annonce, moi, que je ne t'aimerai plus ſi tu t'obſtines à refuſer mes bracelets.

LUCAS.

Tu mets tes préſents à des conditions ſi dures, que je ne pouvons nous empêcher de les recevoir.

COLETTE.

Vas : cours à la Ville vendre ces bracelets : moi, je vais trouver mon père. Il n'eſt pas riche, il me donnera peu ; mais j'eſpère beaucoup en Monſieur d'Orcé.

LUCAS.

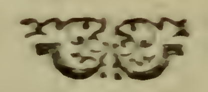
Adieu, Colette ; je ſortons yvre de reconnaiſſance & d'amour.

COLETTE.

Attends, attends, Lucas, nous avons oublié de débarraſſer le Sallon ; Mademoiſelle Roſe me gronderait : Allons, prends cette table, & moi je porterai le cabaret de porcelaine.

LUCAS.

Avec plaiſir.



SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

EH bien ! Mademoiſelle, que dites-vous de ce que vous venez d'entendre ?

ANGÉLIQUE.

Jamais converſation ne m'a fait autant de plaiſir.

ROSE.

Cette petite fille aimait ſes bracelets plus que tout.

ANGÉLIQUE.

Elle s'en parait avec orgueil, elle croyait s'embellir en les portant.

ROSE.

Et cependant, elle les a donnés ſans peine. Tels ſont les effets de l'amour. Il fait taire l'amour-propre, ſon ennemi déclaré, éclaire l'ame la plus ſimple, ennoblit la plus baſſe, fournit des forces à la plus faible, donne de l'eſprit aux ſots, & fait paſſer le temps.

ANGÉLIQUE.

Je commence à croire, que, lorſque la vertu parle à un cœur amoureux, la vanité perd tous ſes droits.

ROSE.

La vanité, pourtant, a un furieux aſcendant ſur les jeunes filles.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Rofe, que ces Amans doivent être heureux !

ROSE.

Sûrement, ils le font. A qui doivent-ils leur bonheur, fi ce n'eft à l'amour ! Eh bien ! direz-vous encore que vous ne voulez point le connaître ?

ANGÉLIQUE.

L'amour quelquefois eft trompeur, je veux le mettre à l'épreuve : fais-moi venir Colette & Lucas.

ROSE.

Je vais les appeller.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, *feule.*

CIEL ! que deviendrai-je, fi cet amour ne fe dément point ! S'il eft toujours auffi tendre, auffi fidèle, même dans le malheur ! Je ferai convaincue que l'amour peut mener à la vertu, & je n'aurai plus d'excufe pour ne point aimer Valere.



SCENE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Ah ! Mademoiſelle, ſi vous ſaviez le malheur qui vient d'arriver ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! qu'as-tu ? Je viens d'entendre du bruit. La petite Colette aurait-elle caſſé le cabaret de porcelaine ?

ROSE.

Hélas ! oui. Lucas ſe donne bien du mal pour rajuſter la Chine avec le Japon.

ANGÉLIQUE.

C'eſt un bien petit malheur.

ROSE.

Eh quoi ! vous êtes inſenſible à une perte ſi conſidérable ! Des taſſes qu'on avait fait venir à grands frais de ſi loin !

ANGÉLIQUE.

Je ſuis charmée qu'elles n'exiſtent plus, parce que peut-être on m'en achetera de terre ou de ſimple fayance. Voilà les ſuites du luxe : il appauvrit en enrichiſſant, il

n'ajoute rien aux plaisirs, & fait naître les regrets : il n'augmente point les propriétés & multiplie les pertes.

ROSE.

En vérité, Mademoiselle, vous m'éclairez. J'avais cru jusqu'à présent, que le thé était meilleur dans la porcelaine que dans la fayance : mais voici Colette & Lucas qui s'approchent tout interdits.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi leur parler. L'accident qui vient de leur arriver, pourra me servir à les éprouver encore mieux.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

COLETTE, il m'est venu une fantaisie. Je voudrais faire faire des bracelets sur le modèle de ceux que je vous ai donnés ? Il faut que vous me les prêtiez : les avez-vous là ? (*Colette rougit & baisse les yeux. Ici Lucas s'approche de Colette par derrière, & veut lui remettre les bracelets ; mais Rose lui barre le chemin & l'en empêche toujours.*) Il me semble que vous les aviez tantôt.... Qu'en avez-vous fait ?

COLETTE, *d'un air embarraſſé.*

Mademoiſelle...

ANGÉLIQUE.

Eh bien! répondez donc à ma queſtion... Vos bracelets, où ſont-ils ?

ROSE.

Que voulez-vous qu'elle en ait fait? Elle les aura donnés à ſon amoureux.

ANGÉLIQUE.

Oh! cela n'eſt pas poſſible : Colette fait trop de cas de mes préſens, pour ne pas les conſerver. Colette, que répondez-vous à cette accuſation ? (*Colette ne répond pas, baiſſe les yeux & rougit.* (Eh ! quel eſt cet amoureux ? (*Lucas fait ſigne à Roſe de ne point le nommer*).

ROSE.

C'eſt Lucas, un gros manant du village prochain.

ANGÉLIQUE.

Comment Colette ! C'eſt à Lucas que vous avez donné vos bracelets ! Oh ! je ne puis le croire. J'ai entendu parler de ce Payſan ; ſa probité eſt ſuſpecte, & je crains bien qu'il ne vous les ait excroqués.

COLETTE, *vivement.*

Non, Mademoiſelle, non : Lucas ne m'a point volé mes bracelets ; je les lui ai donnés, je les lui ai donnés moi-même.

ANGÉLIQUE.

Comment, petite fille ! à votre âge faire des préſens aux

hommes ! Cela eſt beau vraiment ! Quelle idée voulez-vous que j'aie de vos mœurs ?

ROSE.

Une idée très-mauvaiſe.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce ainſi que l'on doit ſe conduire à votre âge ?

COLETTE.

L'idée que vous avez de moi me fait bien de la peine ; mais cependant j'aime encore mieux cela, que ſi vous penſiez mal de Lucas.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi ! c'eſt ainſi que vous vous excuſez ! Quand vous devriez mourir de honte : cet air intrépide me confirme dans mes ſoupçons. Vous n'êtes point faite pour demeurer ici. Songez à prendre vos arrangemens, car ce ſoir, ſans plus tarder, vous ſerez chaſſée de la maiſon.

COLETTE.

Eh bien ! ſoit. Pourvu que je ſauve l'honneur de Lucas. (*Lucas rit*).

ANGÉLIQUE.

Roſe, dequoi rit ce benêt ?

ROSE.

Ce benêt eſt Lucas. Il rit peut-être de plaiſir, voyant chaſſer Colette.

LUCAS.

Non, morguié, ça nous fait bien de la peine ; je ne

rions pas de ça; je rions de vous voir gronder pour rien cette pauvre innocente. Elle a oublié de vous dire qu'elle m'avoit donné les bracelets, tant ſeulement pour une demie heure, à celle fin que je les portions à la femme de Monſieur le Bailli, qui veut en faire faire ſur le même moule.

ROSE.

Ah! quel menſonge!

ANGÉLIQUE.

Sûrement, c'en eſt un. Croyez-vous, Lucas, que j'ignore votre amour pour Colette? Ce que vous dites n'eſt qu'un détour pour l'excuſer; mais elle ne ſera pas moins chaſſée.

LUCAS.

Eh bien! Mademoiſelle, pour cette fois-ci, vous pouvez m'en croire. Il eſt vrai que j'ons pris les bracelets de Colette; mais ça été à ſon inſçu, ça été pour lui jouer un tour, pour les lui faire chercher.

ROSE.

Eh! celui-là eſt bon! Comment peux-tu avoir pris les bracelets de Colette à ſon inſçu? Elle les avoit mis ce matin, & ne les avoit point quittés de la journée; & puis comment veux-tu que l'on te croye? Tu as menti une fois, tu peux bien mentir une ſeconde.

LUCAS, *à Roſe.*

Et morgué, Mademoiſelle, on ne vous demande

pas toutes ces réflexions. (*A Angélique*). Voulez-vous enfin ſçavoir la vérité toute pure ? Tenez, Colette vous a trompée, en vous diſant qu'elle m'avoit donné les bracelets : je les lui ai volés, oui : je les lui ai volés.

ROSE.

De ſon consentement.

LUCAS.

Non, morguié, je les lui ont pris de force.

ROSE.

Eh bien ! tu ſeras pendu.

LUCAS.

Je ſommes prêts à tout ſouffrir, pourvu que j'épargnions un chagrin à Colette.

ANGÉLIQUE.

J'ai peine à croire ce que vous me dites, Lucas ; mais quand même je le croirois, vous n'auriez point pour cela ſauvé Colette ; car s'il eſt vrai que vous lui ayez dérobé les bracelets, il eſt vrai auſſi qu'elle a menti, en diſant qu'elle vous les a donnés, & je hais autant les menteuſes que les perſonnes qui ont des mœurs dépravées. Ainſi, quoiqu'il en ſoit, Colette ſera chaſſée ; c'eſt un arrêt porté.

LUCAS, *à part.*

Eh ! pauvre Lucas ! comment faire ! Je ſommes pris par tous les bouts.

ANGELIQUE.

Rose, allez me chercher mon thé : voici l'heure où j'en ai besoin.

ROSE.

J'y vais, Mademoiselle, mais dans quoi le prendrez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Dans les tasses de porcelaines, comme à l'ordinaire.

ROSE.

Demandez à Colette ce qu'elle en a fait. (*Colette pleure*).

LUCAS, *tombant aux genoux d'Angélique.*

Mademoiselle, je venons de vous lâcher trois mensonges ben pommés, pour l'amour de Colette; j'en convenons. Mais cette fois je faisons serment que c'est la vérité qui va sortir de ma bouche. Colette portoit le cabaret de porcelaine, j'ons voulu profiter de ce moment pour l'y attraper un baiser : elle s'est si bien défendue, qu'elle a mieux aimé casser toutes les tasses, que de se laisser embrasser ; ce qui prouve bien qu'elle a de la vertu.

ROSE.

Sa vertu, je crois, est aussi fragile que les porcelaines qu'elle a brisées.

LUCAS.

Et comme je sommes la cause de ce malheur, je

devons le réparer tout ſeul. Je ne ſommes pas riches ; mes parens ſont pauvres, je n'ons que nos bras pour les nourrir ; mais j'allons m'engager dans le premier Régiment ; je vendrons not'liberté, & de l'argent qu'elle me vaudra, je payerons les dégâts de Colette ; &, par ce moyen, je l'y ferai obtenir ſon pardon.

ANGÉLIQUE, *bas à Roſe.*

Roſe, je n'y tiens plus.

ROSE.

Ne vous rendez pas encore. Du courage (*à Lucas*). Et crois-tu, maraut, que ta perſonne ſoit d'une aſſez grande valeur, pour ſatisfaire Mademoiſelle. Tout ton individu, tout gros qu'il eſt, ne payeroit pas ſeulement la plus petite ſoucoupe.

ANGÉLIQUE.

Lucas, je n'en veux point à Colette d'avoir briſé les taſſes. C'eſt ſans mauvaiſe intention qu'elle l'a fait, & l'on ne doit punir que les fautes volontaires. Eclairciſ-moi ſeulement ſur les bracelets ; car je crois qu'à cet égard tu m'as caché la vérité.

LUCAS.

Eh bien, Mademoiſelle ! il eſt vrai que Colette me les a donnés, & vous n'auriez ſûrement pas envie de la chaſſer, ſi vous ſçaviez par quel motif.

ANGÉLIQUE.

Je ſçais tout, mes amis, c'eſt trop long-temps vous éprouver. Lucas, rends à Colette les bracelets dont je

lui

lui ai fait préſent, accepte ceux-ci que je te donne (*elle lui donne ſes bracelets*) & va les vendre pour ſoulager tes parents. Va, ces bracelets ſont à moi, je puis en diſpoſer. Je vous défends de me ſavoir gré de ce que je fais pour vous. C'eſt un tribut bien foible que je paye à vos vertus. Tous les tréſors du monde ne pourroient les récompenſer.

LUCAS.

Mademoiſelle, j'ons accepté les bracelets de Colette; mais je n'pouvons rian accepter de vous.

ROSE.

Oh! oh! voici qui eſt nouveau!

ANGÉLIQUE.

Et d'où te vient cette fauſſe délicateſſe?

LUCAS.

Colette m'aime: Colette n'eſt pas plus riche que moi; je pouvons accepter ſes dons ſans rougir. Il n'en eſt pas de même des vôtres. Les bienfaits des perſonnes riches humilient le pauvre, parce que la reconnoiſſance de celui-ci paroiſſont toujours aux autres au-deſſous de leurs libéralités.

ROSE.

Lucas a raiſon, Mademoiſelle, & puiſque ſa conſcience lui défend de recevoir vos bracelets, je vous conſeille de me les donner à moi: ma conſcience, qui eſt plus raiſonnable, me permet de les accepter.

ANGÉLIQUE.

Je te croyois plus d'eſprit, mon pauvre Lucas. Tes ſcrupules ſont des préjugés : apprends que le riche n'a des biens que pour les diſtribuer aux pauvres : c'eſt la loi de la raiſon, c'eſt celle de la nature, & tu les violes l'une & l'autre, ſi tu perſiſtes dans ton opinion.

LUCAS.

Je ne prétendons pas vous contredire, Mademoiſelle, je ſavons que vous avez ſur ce point plus de lumières que nous, mais j'ons ſouvent remarqué que lorſqu'un homme en enrichiſſoit un autre, il cherchoit à en devenir le maître ; & dame, voyez-vous, je ne voulons être l'eſclave de perſonne.

ANGÉLIQUE.

Autre faux raiſonnement. Si tu acceptes mes dons, il arrivera le contraire. Je t'ai laiſſé ta liberté & tu forces mon admiration : mais j'ai des moyens sûrs de terminer cette diſpute. Tu aimes Colette ?

LUCAS.

Oh ! morguié, oui, je l'aimons de toute not'force.

ANGÉLIQUE.

Et tu eſpères l'épouſer ?

LUCAS.

Je le déſire bian toujours : elle a un père qui ne veut pas de moi, parce que je n'ſommes pas riche.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ton bonheur dépend de moi. Si ton père eſt

pauvre, le mien eſt très-riche & fort généreux : il peut te donner à ma prière ce que la fortune t'a refuſé, & t'unir avec Colette. D'ailleurs, j'ai quelque crédit ſur le père de celle-ci : ſi tu acceptes mes bracelets, je l'emploierai pour toi, & sûrement je le fléchirai. Mais ſi tu me refuſes, tu me fâcheras beaucoup, & tu n'auras point Colette.

LUCAS.

Colette, que me conſeilles-tu ?

COLETTE.

Je te conſeille, moi..., de ne point fâcher Mademoiſelle Angélique.

LUCAS *à Angélique.*

Eh ben ! je conſentons à recevoir les bracelets. Que j'ai de graces à vous rendre ! vous me forcez d'accepter un bienfait, pour m'en faire eſpérer un plus grand.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Y SONGEZ-VOUS, Mademoiſelle, de donner à Lucas des bracelets de diamants ? Vous pouviez lui faire préſent d'autre choſe. Savez-vous qu'ils valent deux mille écus au moins ?

ANGÉLIQUE.

Je les croyois d'un plus grand prix. Quand on soulage la vertu indigente, on doit toujours craindre de n'avoir pas donné assez.

ROSE.

Cette morale est fort belle; mais je doute fort qu'elle soit du goût de Monsieur votre père.

ANGELIQUE.

Bien loin de me reprocher cette action, mon père me l'enviera: & d'ailleurs pouvois-je trop payer à ces bonnes gens le service qu'ils m'ont rendu? Ils m'ont dessillé les yeux, ils m'ont donné une ame nouvelle. Le spectacle interessant de leur amour m'a éclairée sur les biens qui résultent de cette passion, quand elle n'est point désordonnée. Je suis si émue, si attendrie de tout ce que je viens de voir, que si Valere m'aime, en ce moment peut-être, je lui pardonnerois de me le dire.

ROSE.

Ah! ma chère maitresse que je suis enchantée de votre conversion! c'est à moi pourtant que vous la devez. Remerciez-moi bien. Mais j'apperçois Monsieur Valere qui entre.

ANGÉLIQUE *troublée.*

Valere! ah! Ciel!

ROSE.

Il n'ose point vous aborder. Que faut-il lui dire?

ANGÉLIQUE.

Ce que tu voudras.

ROSE.

Il s'en va : faut-il l'arrêter ?

ANGÉLIQUE *avec humeur.*

Je t'ai dit de faire ce que tu voudrois.

ROSE.

Approchez, Monſieur, approchez, notre migraine eſt paſſée, & nous pouvons vous donner audience.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, ROSE, VALERE.

VALERE.

PARDON, Mademoiſelle, ſi je remplis trop exactement les ordres de Monſieur votre père. Il m'a prié de ne pas vous laiſſer long-temps ſeule : ſans cela je ne prendrois pas la liberté de vous venir voir ſi ſouvent.

ANGÉLIQUE.

Quand on eſt sûr de ne pas déplaire, on n'a pas beſoin d'alléguer l'autorité d'autrui pour excuſer des démarches innocentes.

VALERE.

Vous me ſuppoſez une certitude que je n'ai jamai eue ; & l'accueil froid que vous m'avez fait juſqu'à préſent m'en a donné une bien contraire.

ANGÉLIQUE.

Il faut moins imputer ma froideur à quelque chofe qui m'ait choqué en vous, qu'à des chagrins particuliers.

VALERE.

Ce que vous me dites n'eft qu'un propos d'honnêteté; un compliment ordinaire.

ANGÉLIQUE.

Non, Valere: ce que je vous dis part du cœur. Vous ne m'avez jamais importunée par vos vifites. Si le contraire étoit, je vous le dirois: car je fuis fincère. Vous ne m'avez point déplu, parce que vous n'êtes jamais forti avec moi des bornes de la décence; & tant que vous conferverez ce ton d'honnêteté, foyez sûr que vous n'encourrez ni mon indignation, ni ma haine.

VALERE.

Je doute que vous teniez votre promeffe. Ne ferois-je pas certain de vous irriter, par exemple, fi je vous parlois....

ANGÉLIQUE.

De quoi?

VALERE.

D'une chofe fort commune & dont on parle fouvent: de l'amour,

ANGÉLIQUE.

Depuis une heure je n'entends parler que de cela, & je ne me fuis fâchée contre perfonne. Demandez à Rofe,

ROSE.

Cela eſt vrai. Oh ! rien ne nous adoucit comme de tendres déclarations. Faites-nous en quelqu'une, & vous verrez.

ANGÉLIQUE.

L'amour eſt un ſentiment qui me plaît : j'aime à m'en entretenir.

VALÉRE.

Et non à le partager.

ANGÉLIQUE.

Oh ! c'eſt une autre affaire. Si tous les amants étoient comme un que je connois... peut-être....

VALERE *à part.*

Voudroit-elle parler de moi ! *haut.* Pourroit-on vous demander le portrait de cet amant ?

ANGÉLIQUE.

Dabord il eſt amoureux autant qu'on puiſſe l'être.

VALERE *à part.*

Cela me convient fort.

ANGÉLIQUE.

Il eſt conſtant, ſidèle, même au ſein du malheur. Il ne laiſſe échapper aucune occaſion de plaire à ce qu'il aime ; il a été ſur le point de lui ſacrifier l'honneur & même la vie.

VALERE.

Eh bien ! belle Angélique, je me sents prêt à faire tout cela pour celle que j'adore.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous avez pris cela pour vous ?

VALERE.

De qui parlez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

De Lucas qui a été sur le point de s'engager, & s'est accusé d'un vol qu'il n'a point fait, plutôt que d'exposer Colette qu'il aime, à être renvoyée de la maison. Mais vous êtes donc comme Lucas : vous avez donc une Colette. Cette Colette est bien vertueuse au moins, bien digne d'être aimée.

VALERE.

Celle que j'aime l'est cent fois davantage. Elle a tous les attraits & toutes les vertus ; elle s'attire tous les hommages & mérite tous les sacrifices.

ANGÉLIQUE.

Puis-je à mon tour vous demander quelle est cette personne ?

VALERE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est point Colette.

ROSE.

(*Bas à Valere.*) Expliquez-vous donc ? (*Haut.*) Vous verrez que ce sera moi.

VALERE, *aux genoux d'Angélique.*

Etes-vous ſi fort brouillée avec votre image, que vous ne vouliez point la reconnoître ? Qui peut reſſembler au portrait que je viens de faire, ſi ce n'eſt vous, belle Angélique ? Et connoiſſant ſi bien vos perfections, que puis-je adorer que vous-même ?

ANGÉLIQUE.

Levez-vous, Monſieur : voici mon père.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORÇÉ.

M. D'ORCÉ.

Eh bien ! pourquoi cet air effrayé ? Raſſure-toi, mon ami. Tu ſais que j'approuve ton amour. Tu m'as obligé doublement, en rendant ma fille ſenſible. Tu diſſipes ſa mélancolie & m'unis à ta famille que je reſpecte & que j'aime depuis long-temps.

VALERE.

Le trouble que j'ai fait paroître ne doit point vous étonner. Il durera tant que je n'aurai pas le conſentement d'Angélique.

M. D'ORCÉ.

Eh quoi ! elle ne s'eſt pas encore expliquée ?

ANGÉLIQUE.

Mon ſilence, Monſieur, vous dit aſſez ce que j'ai dû vous taire.

VALERE *avec un épanchement de joye.*

Ah! Monſieur, vous l'entendez!

M. D'ORCÉ.

Pas trop: il n'eſt pas queſtion de ſilence, il faut parler. Réponds-moi, conſens-tu à épouſer Valere?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père, puiſque cela vous plaît.

M. D'ORCÉ.

Puiſque cela te plaît, j'y conſens auſſi. Roſe, tu diras là-dedans qu'on aille chercher mon Notaire: je veux que le mariage ſe faſſe ce ſoir.

VALERE.

Ah! Monſieur, vous comblez tous mes deſirs.

M. D'ORCÉ, *à Angélique.*

Mais où ſont tes bracelets? Tu les avois tantôt: Qu'en as-tu fait? Où ſont-ils?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſais rien, je crois les avoir perdus.

M. D'ORCÉ.

Comment! tu les as perdus? Fais-les chercher bien vîte. C'étoient les ſeuls bijoux de ta mère, que j'euſſe

conſervés. Nos chiffres y étoient tracés : j'aimois à te les voir porter, parce qu'ils me rappelloient la tendreſſe & les vertus de cette femme adorée. Valere, je t'implore dans mon malheur : aide-moi à recouvrer le bien le plus précieux. Ne ſongez plus à vos noces, cet accident les différe ; elles ne ſe feront qu'après qu'on aura trouvé les bracelets.

ROSE, *à Angélique.*

Je vous l'avois bien dit, Mademoiſelle, que vous affligeriez Monſieur le Baron. (*au Baron.*) Monſieur, je ſuis en relation avec deux grands Sorciers qui me feront trouver les bracelets. Attendez-moi là.

VALERE.

Mais, Monſieur, ſongez donc que mon amour ne s'accommode point de ce retardement. Je vais commander pour Angélique des bracelets auſſi beaux que ceux qu'elle a perdus, & tout le mal ſera réparé.

M. D'ORCÉ.

Ce n'eſt pas leur valeur que je regrette ; on en trouve tous les jours de plus riches. Mais où en trouver qui me ſoient auſſi chers ? Enfin j'y attachois un prix ineſtimable. Ces bracelets étoient mon tréſor, je ne peux pas vivre ſans eux ; & vous ne voudriez pas préparer une fête, lorſque je ſuis dans la douleur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, COLETTE, LUCAS.

ROSE.

MONSIEUR, nous vous apportons les bracelets. Il n'a fallu qu'un coup de baguette pour les déterrer.

M. D'ORCÉ.

Oh ! mes amis ! rendez-les moi, il n'eſt rien que je ne faſſe pour vous.

LUCAS.

Tenez, Monſieur, les voilà ; je ne les ons pas demandés au moins, c'eſt Mademoiſelle Angélique qui nous a forcés de les prendre.

M. D'ORCÉ.

Qui donc a pu vous porter à faire à ce payſan un don ſi conſidérable ? Vous rougiſſez, ma fille !

ANGÉLIQUE.

Lucas a des parents très-pauvres, il ne peut pas ſubvenir à leurs beſoins quoiqu'il travaille ſans ceſſe : je l'ai entendu lorſqu'il le diſoit à Colette ; ſa ſituation m'a fait pitié. J'avois alors ſur moi les bracelets de ma mère, & je les lui ai donnés. Je ne rougis point de cette action,

elle eſt toute ſimple : je rougis ſeulement par la crainte que j'ai qu'on ne m'en faſſe un mérite.

VALERE.

Ah ! Monſieur, vous n'avez plus de raiſon pour retarder mon bonheur.

M. D'ORCÉ.

Ah ! fille vertueuſe & digne en tout de ta mère, comble enfin les vœux du jeune homme qui t'aime, & faites l'un & l'autre la conſolation de mes vieux jours. Et vous, mes amis, par qui j'ai retrouvé mon tréſor, il eſt bien juſte que je vous en témoigne ma reconnoiſſance. Je vous donne deux fois le prix des bracelets que vous m'avez rendus.

ROSE.

Ah ! Monſieur, cela vous plait à dire ; Lucas eſt un homme qui ne reçoit rien de perſonne. Il avoit déja refuſé nos offres.

M. D'ORCÉ.

Il faudra bien qu'il accepte les miennes. Ecoute-moi, mon ami, les bracelets t'appartenoient puiſqu'on te les avoit donnés. Je puis bien t'acheter ce qui eſt à toi.

LUCAS.

Non, Monſieur, vous ne pouvais point m'acheter ce que je ne devons point vous vendre. J'ons reçu les bracelets pour rien, je devons vous les rendre de même, & puis l'argent que vous nous en donneriais, vaudroit-il le bonheur d'être utile à notre bienfaitrice.

ANGÉLIQUE.

Mnis, Lucas, tu oublies que tu n'es pas riche, & que si tu l'étois tu épouserois Colette la fille de notre Fermier.

LUCAS.

Morguié, Mademoiselle, vous aveis raison : cette souvenance me détermine. Vous nous aveis déja prouvé que je n'étions qu'une bête, & vous nous le prouveis encore. Je consentons à tout, dans l'espérance d'avoir Colette.

M. D'ORCÉ.

Allons, mes enfants, mes amis, ne songeons plus qu'au plaisir que ce jour va nous donner. Le Notaire que nous attendons fera les deux mariages. Et toi, ma fille, reprends tes bracelets que tu avois quittés, pour secourir un malheureux : & puisse-tu ne les ôter que pour faire une aussi bonne action.

Fin de l'Acte & de la Pièce.



ORESTE

ET LES

FURIES,

MÉLODRAME

EN TROIS SCENES.

Furiis agitatus Oreſtes.

Virg.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

C'EST en lisant les Euménides d'Eschyle, que j'ai conçu l'idée de ce Mélodrame. Voici en peu de mots l'analyse de cette Tragédie.

ACTE PREMIER.

« Le Théâtre représente l'entrée du Temple d'Apollon à Delphes On y voit une vieille Pythonisse qui fait d'abord une assez longue énumération des Divinités fatidiques, & annonce qu'elle va leur rendre des hommages. A peine entrée dans le Temple, elle en sort à l'instant, effrayée de l'aspect & des discours d'un mortel, dont la main toute sanglante tient une épée nue, & qui embrasse l'Autel d'Apollon. La Pithonisse a vu les Euménides endormies autour de cet homme : ce spectacle l'a glacée de terreur, & elle fuit pour s'y dérober. Le Théâtre change & représente l'intérieur du Temple :

Apollon & Oreſte y paroiſſent ; celui-ci eſt environné des Furies qui en effet dorment autour de lui : Apollon l'exhorte à fuir pendant leur ſommeil , à ſe réfugier dans le Temple de Minerve, & le raſſure ſur les ſuites de ſon Parricide, lui diſant qu'il n'a rien fait que par ſes ordres. Oreſte profite de ce conſeil & s'en va ſous la conduite de Mercure. L'ombre de Clitemneſtre lui ſuccéde ; cette ombre voyant les Euménides endormies ſe plaint de ce qu'elles la laiſſent ſans vengeance , & cherche à les éveiller par ſes reproches réitérés.

Les Euménides lui répondent par un vain bruit, c'eſt-à-dire , en ronflant à pluſieurs repriſes , à la fin elles s'éveillent. Ne voyant plus Oreſte & ſe doutant bien qu'Apollon l'a fait évader, elles ſe plaignent de ce qu'un jeune Dieu s'eſt plu à tromper de vieilles Déeſſes , & finiſſent par dire que ce jeune Dieu veut en vain ſouſtraire un parricide à leur pourſuite.

ACTE II.

Cet Acte ne renferme qu'une ſcène , exemple aſſez commun chez les anciens , elle eſt entre

les Euménides & Apollon. Celui-ci ordonne d'abord à ces Déesses de sortir de son Temple; il joint à cet ordre les injures les plus fortes qu'il leur adresse en face. Les Euménides, sans trop répondre à ses injures, lui reprochent d'avoir reçu Oreste dans son Temple, & d'avoir été l'unique instigateur de son crime. Apollon en convient. Oui, dit-il, je lui ai commandé de venger son père : il annonce ensuite aux Furies que Minerve jugera cette cause; après un débat fort vif, dont le crime d'Oreste est toujours le sujet, les Euménides sortent en disant qu'Apollon protège en vain Oreste, qu'elles suivront celui-ci par-tout, & que par-tout il les verra sur ses traces.

ACTE III.

Le Théâtre représente la ville d'Athènes & le Temple de Minerve. Oreste est venu dans ce Temple par ordre d'Apollon : il s'y prosterne au pied des Autels de Minerve & attend qu'elle daigne prononcer sur son sort. Les Euménides entrent, elles apperçoivent Oreste qui embrasse la statue de Pallas. Elles l'investissent & lui font

les menaces les plus terribles. Oreſte peu allarmé répond que ſon crime n'eſt pas inexpiable, qu'il s'eſt déja purifié dans le Temple d'Apollon, que Minerve entend ſa prière, & que ſon ſecours le délivrera des tourments qui le déchirent. Les Euménides lui repliquent qu'il a tort de compter ſur la protection d'Apollon & de Minerve, que rien ne peut le ſouſtraire à leurs fureurs; & voilà qu'elles entonnent un hymne infernal, dont le ton prophétique & ſombre a quelque choſe de ſi effrayant, qu'on croit entendre les hurlements du Tartare. Je ne connais rien, chez aucun Poëte, ſoit ancien, ſoit moderne, d'auſſi horriblement beau, que le Chœur de ce troiſième Acte.

ACTE IV.

Le quatrième Acte reſſemble au commencement d'une autre Pièce, quoiqu'il ſoit la ſuite de la même. Minerve y deſcend du Ciel dans ſon Temple; elle interroge Oreſte, qu'elle voit au pied de ſa Statue; & les Euménides, qu'elle ne connaît pas. Celles-ci apprennent à Minerve qui elles ſont; elles lui apprennent

que leur miniſtère eſt de ne laiſſer aucune retraite aux parricides, & qu'elles pourſuivent Oreſte, qui vient d'égorger ſa mère. Minerve répond, qu'Oreſte peut ſe défendre puiſqu'il eſt accuſé. Oreſte alors dit à Minerve, que pour ſe purifier de ſon crime, il a reçu ſur ſon corps des effuſions de ſang & d'eau : il lui révèle enſuite qu'il eſt fils d'Agamemnon ; & lui avoue qu'il a poignardé ſa mère, pour venger ſon père, qu'elle avait aſſaſſiné dans le bain. Il ajoute enfin, qu'Apollon conduiſit ſon bras. Le crime paraît trop grand à Minerve, pour qu'elle oſe le juger. En conſéquence, elle dit qu'elle va établir un Tribunal, qui aura ſeul le droit d'en décider. Ce Tribunal eſt l'Aréopage. Vous, Euménides; vous, Oreſte, ajoute-t elle, fourniſſez les preuves & les témoins ; je choiſirai les plus éclairés & les plus intègres des Athéniens, pour leur confier cette Cauſe. Minerve & Oreſte s'en vont, & les Euménides reſtent ſeules hors du Temple de Minerve. Là, elles exhalent avec énergie leur courroux, ſur ce qu'on leur enlève le droit qu'elles eurent toujours, de punir les crimes des Mortels.

ACTE V.

Cet Acte n'eſt autre choſe qu'un long plaidoyer : les Juges ſont aſſemblés, Apollon vient ſervir de témoin & d'Avocat à Oreſte : les Furies ſe déclarent ſes accuſatrices, & commençant par l'interroger : eſt-il vrai, lui dit la principale Euménide, que tu aies poignardé ta mère ?

ORESTE.

Je l'ai poignardée, j'en conviens.

L'EUMÉNIDE.

C'eſt un aveu bien important.

ORESTE.

N'en prenez pas d'avantage, je n'en ſuis point allarmé.

L'EUMÉNIDE.

De quelle manière lui donnas-tu la mort ?

ORESTE.

En lui enfonçant mon poignard dans la gorge.

L'EUMÉNIDE.

Qui te l'a conseillé ? Qui te l'a persuadé ?

ORESTE.

Les Oracles d'Apollon : il l'attestera lui-même.

L'EUMÉNIDE.

A-t-il pu t'ordonner un parricide ?

ORESTE.

Je ne vois pas encore que je doive m'en repentir, *&c. &c.*

Il se tourne ensuite vers Apollon, & le prie de déclarer si le meurtre de sa mère est légitime : Apollon cherche à l'excuser autant qu'il peut. Un des moyens les plus éloquents qu'il emploie, est une peinture fort vive de la mort d'Agamemnon, qui semblait, dit-il, n'avoir échappé aux dangers du siége de Troye, que pour venir tomber dans le piége que lui tendait son épouse. Les Euménides répliquent à tout, de la manière la plus énergique : il n'y a point de raisonnements d'Apollon, quelques forts qu'ils

ſoient, qu'elles ne réduiſent en poudre. Cependant, après que la queſtion a été long-temps agitée de part & d'autre; après que les Avocats, pour & contre, ont déployé tout ce qu'ils avaient d'adreſſe & de véhémence; & que même, ſelon l'uſage, ils ſe ſont dit de bonnes injures; Minerve fait recueillir les ſuffrages, qui ſe trouvent en nombre égal, & Oreſte eſt déclaré abſous. Il ſe retire en remerciant beaucoup Apollon & Minerve, & en vouant une amitié éternelle aux citoyens d'Athènes. Les Euménides indignées, pour ſe venger de l'injure qu'on leur a faite, menacent de répandre ſur cette contrée, les flots d'un venin contagieux. Minerve les appaiſe, en leur promettant des Autels & un culte, & en le leur faiſant promettre par les Magiſtrats & le Peuple. »

Le P. Brumoy, dans ſon Théâtre des Grecs, trouve *cette Pièce ſi bizarre, qu'il croit devoir n'en dire que peu de choſe*: ce ſont ſes propres termes. Le P. Brumoy eſt bienheureux de ne la trouver que bizarre. J'ai autant de reſpect pour ſon jugement, que pour le génie des anciens tragiques; mais j'avoue que cette Pièce m'a inſpiré des

ſentiments bien différents des ſiens. Eh quoi! un fils poignarde ſa mère, ſur la foi de je ne ſais quel oracle; ce fils parricide, eſt abſous enſuite par un Tribunal que préſide la Divinité de la Sageſſe, & par conſéquent tout compoſé de Sages : & il ſera permis à un Père Jéſuite, de ne trouver que bizarre le Jugement de ces Sages prétendus? Et il ſera permis à l'honnête homme, d'abſoudre à ſon tour le parricide dans le tribunal de ſon cœur? Non, non : ce forfait a beau avoir été ordonné par Apollon, les Dieux de l'ancien Paganiſme, que leurs nombreuſes faibleſſes rapprochaient de l'humanité, ces Dieux étaient aſſez ſemblables aux Rois : c'eſt les honorer les uns & les autres, que de leur déſobéir, quand ils commandent un crime. La conſcience dans ces cas là, eſt le plus sûr oracle, & celle de l'homme vertueux ne le trompe jamais.

Les reproches que je fais ici à Eſchyle, tombent autant ſur les Euménides, qui ſont la ſuite des Co-Ephores, que ſur les Co-Ephores même, & les deux *Electres* du Théâtre des Grecs; tout le monde connaît ce ſujet ter-

rible d'Eleſtre. Les trois Tragiques d'Athènes l'ont traité, chacun à ſa manière; & d'après ſon propre génie, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe ſoient réunis pour faire chacun une Tragédie, d'une action où ſe trouvent réunis tous les grands reſſorts de la terreur & de la pitié. Mais croirait-on que tous trois commettant la même faute, font aſſaſſiner Clitemneſtre par ſon fils, celui-ci le voulant bien, & la connaiſſant à merveille? Eſchyle même, garde ſi peu de meſure là-deſſus, qu'il eſt permis de croire, que tout homme qui lirait ſans friſſonner, & ſans que le livre lui échappât des mains, (le quatrième Acte des Co-Ephores), ne ſerait pas digne d'avoir une mère. Vous avez tué votre époux, dit Oreſte à Clitemneſtre, dans la cinquième Scène du quatrième Acte, mourez de la main d'un fils. Euripide, & ſur-tout Sophocle, ont beau chercher à adoucir l'horreur de cette cataſtrophe, en donnant à Oreſte un grand caractère de religion, & en rappellant auſſi ſouvent qu'ils le peuvent, qu'Oreſte eſt pouſſé par les Dieux à ce parricide; eſt-il rien qui puiſſe excuſer un parricide?

C'eſt la juſte horreur que m'ont inſpirée ces atrocités nombreuſes, qui m'a mis la plume à la main, & m'a dicté le Mélodrame que j'oſe aujourd'hui préſenter au Public. Jamais Ouvrage n'a été enfanté plus vîte. Une matinée m'a ſuffi pour en tracer le plan, & pour en écrire les Scènes. Ce n'eſt point pour me targuer d'une vaine facilité, que j'entre dans ce détail frivole. Je veux ſeulement prouver, que l'indignation quelquefois inſpire mieux les Poëtes, que toutes les Muſes enſemble; & jamais, peut-être, Ouvrage n'aurait mieux mérité que le mien, d'avoir pour épigraphe le *facit indignatio verſum*, ſi je ne lui avais point donné la ſeule qui lui convienne.

Deux Auteurs célèbres ont traité parmi nous le ſujet très-difficile d'Electre. Le premier eſt Crébillon, homme qui avoit le génie brut d'Eſchyle qu'il n'a jamais admiré (*); l'autre eſt Voltaire, qui avoit le bon eſprit d'admirer beaucoup Sophocle, & le don plus heureux

(*) *Voyez la Préface de l'Electre de Crébillon, à laquelle Voltaire a ſi bien répondu dans celle de Zulime.*

encore de l'imiter. M. de Rochefort, ſi connu par ſon eſtimable traduction d'Homère, a donné auſſi, depuis peu une Tragédie d'Electre. Je ne parle point de celle de Longepierre qui n'eſt qu'une foible imitation de Sophocle, vuide d'action & d'intérêt. Dans toutes ces Pièces Oreſte tue ſa mère ſans le vouloir ou ſans la connoître, & paroît preſque innocent de ce meurtre, quoiqu'il en ſoit tout dégoûtant. On doit ſavoir gré à ces Auteurs d'avoir pieuſement jetté un voile ſur un Spectacle qu'il eſt impoſſible que des yeux mortels ſoutiennent ſans verſer du ſang, au lieu de larmes. Ce voile cependant n'eſt-il pas quelquefois un peu trop Diaphane, comme dans Crébillon ? Et malgré les talents du Peintre, l'horrible nudité du crime n'y paraît-elle pas un peu trop à travers la draperie ? Quoiqu'il en ſoit, mon deſſein à moi ſe montrant, je crois, tout entier dans la Pièce que je donne, ne ſauroit paſſer pour équivoque ; il a été d'inſpirer à mes Lecteurs la plus grande horreur pour le parricide ; il a été ſur-tout de leur bien perſuader qu'après un tel crime, on doit s'attendre à être éternellement pourſuivi

par les Furies ; à les voir, à les entendre ſans ceſſe autour de ſoi, enfin à ſouffrir vivant tous les tourments du Tartare ; & sûrement je ſuis venu à bout de ce deſſein, ſi, comme je l'ai dit plus haut, une indignation profonde tient lieu des talents qu'on n'a pas ; & ſi la haine la plus vigoureuſe du crime, eſt ſuffiſante pour le rendre odieux.

Eh! quel autre deſſein auraient pu m'inſpirer les Euménides d'Eſchyle? Le Poëte, dans cette Pièce, me montrera Oreſte, ſe retirant abſous d'un crime en horreur à toutes les Nations du monde; d'un crime, puni en France par la roue & le feu ; d'un crime, contre lequel les Grecs eux-mêmes & les Romains n'avaient point décerné de ſupplice ; que même, ils n'avaient point nommé dans leur Code criminel, n'imaginant pas qu'il fût poſſible. J'entendrai Oreſte répondre, quand on l'accuſe, *qu'il ne croit pas avoir lieu de ſe repentir ;* & je ne ſentirai pas, à cette abominable lecture, toutes les facultés de mon ame ſe ſoulever contre une telle violation des Loix divines & humaines ! Il eſt certain que les Athéniens eu-

rent horreur de Minerve, lorſqu'ils l'entendirent abſoudre le parricide Oreſte; & cette anecdote ſerait fauſſe, que pour l'honneur de l'humanité, j'aimerais à la croire véritable. On me dira que dans le cinquième Acte des Euménides, il y a des alluſions que les Athéniens durent trouver piquantes; que l'Aréopage, entr'autres, y eſt loué d'une manière fine & délicate. Que m'importe, qu'un autre cherche à deviner ce qu'Eſchyle a voulu dire? Je m'attache à ce qu'il a dit. Quand on fait ainſi des alluſions, ſoit pour flatter des Rois ou des Magiſtrats, ſoit pour flétrir quelque tyran ſubalterne; il faudrait bien prendre garde de ne pas ſacrifier les bienſéances théatrales, au deſir que l'on a de plaire aux uns & d'humilier les autres. La vertu ſe trouve preſque toujours offenſée de ce ſacrifice: & en effet, qu'arrive-t-il de là? Le tyran que l'on a voulu inſulter, périt; les Magiſtrats ou les Rois que l'on a voulu flatter, meurent; deux mille ans après, on ne ſe ſouvient plus de ce qu'ils furent, ni de ce qu'ils voulurent être; & quand on lit le Drame qui avait été fait pour eux, on n'y voit que la

vertu, qui ne meurt jamais; on n'y voit, dis-je, que cette Vierge ſacrée, foulée aux pieds par le Poëte, & lâchement immolée à des intérêts d'un moment. Je pourrais citer parmi nous plus d'un exemple de cette condeſcendence criminelle; mais j'oublie qu'une Préface n'eſt point un Ouvrage de Morale, & que peut-être celui que je publie n'en devrait point avoir.



PERSONNAGES.

ORESTE.

LES FURIES. } *Personnages muets.*

L'OMBRE DE CLITEMNESTRE. } *Personnages muets.*

ORESTE.



ORESTE ET LES FURIES,

MÉLODRAME.

Le Théâtre repréſente le Temple d'Apollon. On y voit arriver Oreſte, un poignard enſanglanté à la main. Les Furies entrent après lui. Après chaque alineâ, *on doit entendre une muſique analogue aux ſentiments qui agitent Oreſte.*

SCENE PREMIERE.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

J'AI beau prier les Dieux, j'ai beau leur faire des ſacrifices, rien ne les appaiſe, rien n'aſſoupit mes remords, rien ſur-tout, rien n'éloigne de moi ces implacables furies, ce ſont les loix irrévocables du ſort qui les enchaînent

ſur les traces des parricides.. Jamais elles ne me quitteront.

C'eſt Apollon qui me commanda ce meurtre, je ſuis dans ſon Temple, j'y ſuis venu pour l'implorer; Apollon ſera moins ſourd que les autres Dieux. (*Il ſe tourne vers la Statue d'Apollon*). O Apollon ! tu m'as ordonné de tuer ma mère. J'ai traîné ma mère par ſes longs cheveux ſur la place où mon père avoit péri, & j'ai plongé ce fer trois fois dans le ſein de ma mère, je me ſuis purifié enſuite par le ſang d'un jeune taureau que j'ai fait rejaillir ſur moi; toutes les cérémonies de l'expiation, je les ai ſuivies; je dois être pur à tes yeux; Apollon! O Apollon ! Entends mes vœux, délivre-moi des tourments qui me déchirent, délivre-moi ſur-tout de l'aſpect horrible de ces Divinités infernales.

J'ai beau l'invoquer à grands cris, il ne m'entend pas ou feint de ne pas m'entendre... Eh! que peut-il faire pour toi !... Oreſte, rentre en toi-même, interroge-toi, ſi tu l'oſes : tu as tué ta mère !... ta mère !... Les ſages Auteurs de nos loix n'ont point décerné de ſupplice contre ce crime, n'imaginant pas que jamais un mortel pût s'en rendre coupable. Monſtre exécrable ! Fils dénaturé ! penſes-tu que des ſacrifices, quelque nombreux qu'ils ſoient, puiſſeut laver un pareil forfait ? Penſes-tu que le ſang des victimes en réjailliſſant ſur tes habits & ſur tes mains impies, y puiſſe effacer jamais les taches ineffaçables du ſang d'une mère ?

Elle étoit criminelle, & les Dieux m'ont ordonné de la punir. Étoit-ce à toi, foible mortel, à venger les puiſſances céleſtes ! Les Dieux n'ont-ils pas une foudre pour

punir ceux qui les offenſent ?... Les Dieux t'ont voulu éprouver ſans doute... Peuvent-ils commander le crime ?. Ils ceſſeroient d'être Dieux.

Haï des Dieux & des hommes, en horreur ſur-tout à moi-même, que devenir! mourons... Ce poignard eſt teint encore d'un ſang qui dût m'être ſacré. Mourons.... & que tout le mien ſe mêle à celui que j'ai répandu. (*Il ſe veut tuer : les Furies l'arrêtent & le déſarment*).

Pourquoi m'arrêtez-vous, impitoyables Déeſſes? Eſt-ce pour me faire mourir à chaque inſtant de ma vie, qu'en cet inſtant vous la prolongez ? Ah ! plongez, plongez vous-mêmes ce fer dans mon ſein. (*Il tombe à leurs genoux.*) Inexorables Déeſſes ! laiſſez-vous fléchir une fois. (*Il ſe releve.*) Elles lancent ſur moi des regards où regnent à la fois le mépris & l'horreur. On diroit... on diroit qu'elles ont peur de moi : c'eſt le criminel d'ordinaire qui frémit à l'aſpect de ſes bourreaux, & mes bourreaux frémiſſent à ma vue.

Si du moins elles daignoient me répondre! j'ai beau les interroger ; elles s'obſtinent à ſe taire, & voilà mon plus cruel tourment. Quelque effroyables que puſſent être leurs diſcours, je me les figure cent fois plus effroyables encore. Malheureux ! tant que tu vivras, nous ſerons ſur ta trace : par-tout nous t'aſſiégerons de notre préſence terrible & de nos regards plus redoutables que l'éclair & plus meurtriers que la foudre. Laſſes enfin de te pourſuivre, nous nous jetterons ſur toi, comme trois Lionnes affamées, nous devorerons tes membres, nous boirons ton ſang, nous te précipiterons au fond du Tar-

tare, & c'eſt là que, pour dernier ſupplice, tu habiteras éternellement avec les ſcélérats qui te reſſemblent. Voilà, voilà les menaces horribles que je crois ſans ceſſe entendre ſortir de leur bouche, ſouffrant ainſi ſans ceſſe de tout ce qu'elles ne me diſent pas, leurs paroles me tueroient ſans doute, & leur ſilence, me laiſſant vivre, me tue bien davantage que ſi elles me faiſoient mourir. (*Elles s'aſſeyent ſur les marches de l'autel d'Apollon, & s'endorment peu-à-peu.*)

Mais il ſemble que leur fureur s'appaiſe. Les voilà aſſiſes ſur les marches de l'Autel; elles s'y endorment... Si je les étouffois pendant leur ſommeil! ſi je les tuois, en les ſerrant dans mes bras homicides! Les tuer! que dis-tu? Elles ſont immortelles. Bourreau de Clitemneſtre, tu ne parles que de tuer: le meurtre eſt ton ſeul talent; les aſſaſſinats ſont tes jeux, & pour tes délaſſements, il te faut des parricides.

Quoiqu'inſéparables des criminels, elles ſont exemptes de crime, & Morphée ne dédaigne point de rafraîchir leurs paupieres... Voyons ſi moi-même je pourtai goûter un peu de repos. (*Il s'aſſied.*) Quelle douce fraîcheur vient ſe mêler au feu qui me dévore! le Ciel enfin s'appaiſeroit-il? Il ſemble qu'une roſée bienfaiſante pénètre peu à peu mes vêtements: l'humidité de ce ſiége... (*Il ſe lève & regarde le ſiége ſur lequel il étoit aſſis.*) Dieux! que vois-je! Il eſt tout couvert de ſang! c'eſt moi, c'eſt moi ſeul qui l'ai ſouillé de la ſorte: je diſtille, je ſue du ſang; c'eſt du ſang que je vois par-tout; au lieu d'air c'eſt du ſang que je reſpire; c'eſt du ſang peut-être...;

oui, c'eſt du ſang qu'il a plu ſur moi. Le Ciel peut-il avoir pour moi d'autre roſée ? J'ai eu ſoif du ſang de ma mère, & les Dieux me nourriſſent, & les Dieux m'abbreuvent de ſang.

Fuyons, tandis qu'elles dorment, fuyons, & peut-être j'en ſerai délivré.

(*A peine il eſt ſorti du Temple, qu'une Furie s'éveille ; ne le voyant plus elle réveille ſes compagnes. Les trois Déeſſes expriment par une pantomime très-animée le chagrin qu'elles reſſentent de l'avoir perdu. Elles cherchent par-tout dans le Temple, & ſortent enfin en ſuivant les traces du ſang qu'Oreſte laiſſe après lui.*)

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Palais des Rois d'Argos.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

ELLES dormoient quand j'ai fui... Qui leur a pu découvrir ma trace ? (*Il regarde autour de lui.*) Je vois du ſang. Ah ! le fil d'Ariane eſt moins sûr qu'un pareil indice : je ne puis faire un pas qui n'atteſte que je ſuis un parricide.

Et vous, Electre ! vous Pilade ! qui m'avez pouſſé avec les Dieux au meurtre de ma mère, à préſent que le crime eſt commis, pourquoi me fuyez-vous ? Pourquoi vous ai-je tendu en vain mes bras enſanglantés ? Pour-

quoi n'ai-je pu un moment vous ſerrer contre mon ſein, & mourir dans le vôtre de l'excès de mes remords? Vous avez détourné la vue avec horreur, quand j'ai paſſé près de vous : ſi la foudre fut tombée à vos pieds, vous n'auriez pas montré plus d'effroi... Ma rencontre eſt devenue funeſte; les Dieux ont imprimé ſur mon front un ſigne de terreur, qui fait qu'il n'eſt point d'yeux mortels qui puiſſent ſoutenir ma préſence. Plus d'ami pour moi, plus de ſœur, plus de mère ſur-tout, plus de mère : je ſuis ſeul dans l'Univers, ſeul... avec les furies.

Mais pourquoi depuis mon forfait, la lumière ſemble-t-elle avoir été dérobée à ma vue ? N'ayant point oſé lever les yeux vers le Soleil, j'ignore s'il éclaire encore le monde; les crimes de mes ayeux l'ont jadis fait reculer d'effroi ; a-t-il reculé pour les miens ? Où ces filles de la nuit, en s'emparant de moi, m'ont-elles environné de leurs ténèbres ? Un crêpe ſanglant peſe ſur mes paupières... Deviendrois-je aveugle comme Tiréſias ?... Ah ! je ſerois trop heureux.

Où ſuis-je donc ? Qui pourra m'apprendre en quels lieux je ſuis venu me réfugier, pour éviter leur pourſuite? Peut-être en examinant de près ces portiques... (*Il les conſidere avec attention.*) Qu'apperçois-je ! O découverte affreuſe ! je ſuis dans le Palais des Rois d'Argos, dans le Palais de mes Pères... Fuyons; je ne puis, j'éprouve un charme horrible à me retrouver dans le lieu de ma naiſſance. Les ſouvenirs les plus touchants viennent s'y retracer à ma mémoire & m'y retiennent malgré moi.... C'eſt ici qu'étant encore enfant, mon père me prit dans

ses bras, & m'élevant vers les Cieux, m'offrit aux Dieux immortels, avant que de partir pour Troye. C'est là, qu'après une longue absence, Electre me reconnut, & que se livrant à sa joie, & me pressant des plus douces étreintes... O souvenir délicieux, qu'empoisonne le souvenir le plus terrible.

(*Les Furies allument leurs flambeaux*.)

Mais quelle lumière inconnue éclaire peu à peu ce Palais ? Des flambeaux étincellent dans les mains des Furies... Ah ! c'est la clarté des Enfers mille fois plus affreuse que les ténèbres... Le voile est tombé de mes yeux, qu'apperçois-je ?... La place où... Je frémis... C'est-là que tombant à mes genoux & que me découvrant son sein, elle me dit : O mon fils ! mon cher fils ! Perceras-tu ce sein qui t'a allaité ? Ce sein qui t'a nourri ?... Je crois voir encore ce sein disparoître tout-à-coup sous le sang qui l'inonde ; je crois voir ces traits défigurés, ces yeux éteints, ce front pâle. *L'ombre de Clitemnestre parait* : (*Les Furies entraînent Oreste près d'elle, & lui montrent du doigt sa blessure qui saigne encore*). Que vois-je, ô Dieux !.. Tout ce que j'ai cru voir... L'illusion s'est réalisée... Voilà ce front pâle, ces yeux éteints, ces traits défigurés, & ce sein caché encore sous le sang qui l'inonde... Barbares Euménides ! ne m'avez-vous rendu la lumière que pour me montrer cet objet... Vous vous plaisez à tourmenter ma vie par les images les plus terribles ; mais je saurai bien trouver la mort sans vous. (*L'ombre disparoît.... Oreste sort, & les Furies courent après lui.*)

SCENE III, ET DERNIERE.

Le Théâtre représente des roches escarpées où gravit Oreste, suivi par les Furies, qui les gravissent aussi.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

RIEN ne pourra donc jamais me délivrer des Furies!... J'ai couru après mon crime, me réfugier dans le bois consacré à la fille d'Inachus, & qui avoisine Mycènes. & les Furies m'ont suivi dans le bois consacré à la fille d'Inachus & qui avoisine Mycènes. J'ai pénétré dans les Temples d'Apollon, de Junon & de Minerve, & les Furies m'ont suivi dans les Temples d'Apollon, de Junon & de Minerve. Le Palais des Rois d'Argos m'a revu sous ses portiques, & les Furies m'ont suivi sous ses portiques. Me voilà maintenant sur des roches escarpées, errant de précipices en précipices & les Furies me suivent de précipices en précipices. Neptune baigne de ses flots le pied de cette montagne : voyons si elles me suivront dans les flots de Neptune. (*Il lève les yeux au Ciel.*) Soleil ! tu peux te montrer, s'il est vrai que, de peur de me voir, tu ayes voilé ton visage. (*Il se précipite dans la mer, & les Furies s'y précivitent après lui.*

FIN.

